32e Année. N° 17. 1er Septembre 1925.

SEP 21 1925

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Maxime Gorki	*Notes et Souvenirs*	5
Chateaubriand	*Lettres à la comtesse de Castellane* (fin)	43
Myriam Harry	*Les Druses.* — I	81
Mariano H. Cornejo	*L'Amérique et la Paix*	100
Valentin Mandelstamm	*Hollywood.* — I	111
Général Camon	*La « Motorisation » de l'Armée*	144
M. Courtois-Suffit	*Le Promeneur sympathique*	157
Karen Bramson	*Parmi les Hommes.* — III	191
Henry Bidou	La Vie littéraire : *Parmi les Livres*	216
André Chaumeix	La Politique : *Affaires d'Allemagne*	225

Chronique bibliographique : Marcel Thiébaut.

Copyright 1925 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 4 FR. 50

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE · 3, RUE AUBER

1925

La *Revue de Paris* publiera prochainement :

Lamartine et Aimé Martin

par LOUIS BARTHOU

de l'Académie française

Les Lettres inédites de Lamartine à Aimé Martin

Où va notre Armée

par le Lt-Colonel JEAN FABRY

Député de Paris

Un Saint colonial

par PIERRE MILLE

L'expédition française en Espagne en 1823

par G. DE GRANDMAISON

Gen.
Terg.

NOTES ET SOUVENIRS

LA GUERRE ET LA RÉVOLUTION

Un cocher de fiacre moscovite : une face laineuse où l'on ne voit pas les yeux. Un cheval qui est un mélange de chameau et de brebis. Le cocher est coiffé d'un chapeau froissé et déchiré, son caftan bleu est, lui aussi, troué sous les bras; par le trou d'une des bottes de feutre pend — ricane — un morceau de chiffon sale. On croirait que cet homme a fait exprès de se parer de haillons :

— Voyez donc comme je suis pauvre!

Assis de biais sur son siège, il se signe devant toutes les églises et parle indolemment de la cherté de la vie; il ne s'en plaint pas, et se borne à en parler d'une voix légèrement enrouée.

Je lui demande ce qu'il pense de la guerre.

— Nous n'avons pas à y penser. Le Tsar fait la guerre, c'est à lui d'y penser.

— Vous lisez les journaux?

— Nous sommes des illettrés. Des fois, il nous arrive d'écouter chez le marchand de thé : on a avancé, on a reculé. Le journal, qu'est-ce que c'est? Dans notre village il y a un moujik qui ment beaucoup, alors on l'appelle : Journal.

Il se gratte sous le bras avec le manche de son fouet et demande :

— Les Allemands nous battent?

— Oui.

— Et qui a le plus de monde, eux ou nous?

1er Septembre 1925.

— Nous.

Il agite son fouet au-dessus de la croupe rugueuse de son cheval et déclare avec un calme philosophique :

— Tu vois : l'huile ne se noie pas dans l'eau.

Le coiffeur en rasant le fonctionnaire de la douane habillé de vert avance avec assurance :

— Évidemment les Allemands nous rosseront comme ils nous ont toujours battus.

Le fonctionnaire réplique :

— Non, nous les avons battus aussi; sous l'impératrice Élisabeth, par exemple, nous avons même pris Berlin.

— Je n'ai pas entendu parler de ça, — répond le coiffeur. — J'ai beau avoir été soldat moi-même, je n'ai pas entendu parler de cet incident.

Puis il conjecture :

— On a peut-être inventé ça pour nous consoler, pour nous remonter le moral?

Or, l'an dernier, après la déclaration de guerre, ce même coiffeur m'avait raconté qu'il s'était agenouillé devant le Palais d'Hiver et chantait en versant des larmes : « Dieu sauve le Tsar! »

— L'âme chantait en cette heure d'allégresse...

Dans le jardin, en face de la « Maison du Peuple », un groupe de gens de toute sorte écoute le discours hardi d'un petit soldat. Il a la tête bandée, ses yeux clairs brillent, inspirés; préoccupé d'être écouté avec attention, il saisit la main des assistants et sa haute voix de tenorino sème les paroles :

— En fait, nous sommes plus forts que les Allemands, mais pour tout le reste nous ne pouvons tenir en face d'eux. L'Allemand fait la guerre en calculant, il économise le soldat, tandis que chez nous, allons-y! Tout le gruau dans la marmite, d'un seul coup...

Un grand et solide moujik, en souquenille déchirée, dit d'une voix basse et pesante :

— Chez nous, Dieu merci, on ne sait même pas où mettre les gens. Chez nous c'est un autre calcul : faire en sorte qu'on ait plus de place pour vivre.

Il dit et bâilla avec délice. On voudrait trouver dans ses paroles de l'ironie, mais son visage est de pierre, ses yeux sont paisiblement endormis. Un petit homme gris et fripé lui fait écho :

— C'est vrai ! La guerre est faite pour ça : ou pour prendre la terre des autres, ou pour diminuer le monde.

Cependant le soldat continue :

— Au surplus on a fait une faute : on a rendu la Pologne aux Polonais et ils se sont enfuis, ceux-ci chez eux, ceux-là chez nous. Alors on s'y perd : on n'a pas envie de taper sur les siens...

Le grand moujik dit d'un ton calme et convaincu :

— Si on les y oblige, ils se battront. Il suffit qu'il y ait quelqu'un pour obliger : quant à se battre, on se battra. Le peuple aime à se cogner...

Et en général « l'habitant » parle de cette abominable et ignoble tuerie comme d'un événement absolument étranger; il en parle en spectateur et souvent même avec une joie mauvaise, mais je ne comprends pas en quel sens et contre qui est dirigée cette mauvaise joie. On ne s'aperçoit pas du tout qu'on critique davantage le « Pouvoir » et que l'attitude à son égard devienne plus défavorable. Un odieux anarchisme de petit-bourgeois se développe.

En le comparant avec l'opinion des ouvriers, on voit clairement combien ces derniers comprennent mieux le tragique de la situation, et combien le sentiment de l' « État », ou plus exactement de l'Humanité, est incomparablement plus développé chez eux. Cela se remarque même chez les ouvriers « non organisés », sans parler de ceux qui appartiennent au Parti, comme P. A. Skorodokhodov, par exemple. Il me disait, il y a quelques jours :

— En tant que classe, nous gagnerons à une défaite militaire, et c'est l'essentiel, bien entendu. Tout de même l'âme souffre. On a honte qu'on fasse la guerre. Et on a pitié du peuple, à un point qu'on ne saurait dire. Songez donc, les hommes les mieux portants périssent, alors qu'ils ont à travailler demain. La Révolution exigera les plus sains... Serons-nous assez nombreux?

Il comprend bien la valeur de la culture.

— C'est absurde de dire que la culture est bourgeoise et pernicieuse. La culture est notre bien, à nous, c'est notre œuvre légitime et notre héritage. Nous démêlerons bien nous-mêmes ce qui est superflu et nuisible, et nous le rejetterons. Il faut d'abord voir ce que vaut chaque chose. Personne n'a le droit de commander, que nous. Il y a quelque temps, à l'usine, un bonhomme pendant une demi-heure a dénigré la culture; moi je pensais : cet homme veut me prouver qu'un sabot vaut mieux qu'une botte. En voilà, des professeurs! Il faut leur tirer les oreilles à ces gens-là...

Le professeur Z..., un bactériologiste, m'a raconté cette anecdote :

« Un jour, en présence du général B..., je dis qu'il serait désirable d'avoir des singes pour faire certaines expériences.

» Le général me demanda sérieusement :

» — Et les youpins ne conviennent pas? J'en ai ici des youpins, des espions; de toute façon, je les ferai pendre; prenez des youpins...

» Et sans attendre ma réponse, il envoya un officier s'informer du nombre des espions voués à la potence. J'entrepris de démontrer à Son Excellence que les hommes ne convenaient pas à mes expériences, mais lui, ne comprenant pas, disait, les yeux écarquillés :

» — Mais les hommes sont tout de même plus intelligents que les singes. Si vous injectez du poison à un homme, il vous dira ce qu'il sent, un singe — non.

» L'officier revint et rapporta que parmi les prisonniers suspects d'espionnage il n'y avait pas un seul juif; tous étaient des Tziganes ou des Roumains.

» — Et les Tziganes ne font pas votre affaire? — demanda le général. — Dommage! »

Quand on pense au sort des juifs on se sent déshonoré.

Bien que personnellement je n'aie de toute ma vie fait aucun mal aux gens de cette race étonnamment résistante, lorsque je rencontre un juif, je songe aussitôt à ma parenté nationale avec la secte fanatique des antisémites et à notre responsabilité dans la stupidité de nos compatriotes.

J'ai lu honnêtement et attentivement une foule de livres qui essayent de légitimer la judéophobie. C'est un devoir très pénible et même odieux que de lire des livres écrits dans le but délibérément malpropre de déshonorer un peuple, tout un peuple. Tâche surprenante. Dans ces livres je n'ai rien trouvé d'autre que de l'ignorance morale, des glapissements furieux, des grognements de bêtes, des grincements de dents envieux. Ainsi armé, on peut tout aussi bien démontrer que les Slaves, comme tous les autres peuples, du reste, sont eux aussi incorrigiblement pervers.

Ne hait-on pas les juifs parce que, au milieu d'autres races de sang mélangé, leur race a conservé plus que toute autre une relative pureté de type et d'esprit? Un sémite n'est-il pas plus « homme » qu'un antisémite?

Ceux qui inventent et racontent des anecdotes juives ne contribuent pas peu à l'œuvre honteuse de la propagation parmi les masses de l'antisémitisme.

Il est étrange que parmi eux on rencontre assez fréquemment des juifs. Peut-être certains d'entre eux veulent-ils montrer la beauté du triste humour juif... et espèrent-ils éveiller ainsi la sympathie des ennemis des juifs? Peut-être d'autres anecdotiers voudraient-ils, en montrant le juif sous un jour ridicule, convaincre les imbéciles qu'il n'est pas du tout terrible? Mais, bien entendu, il y a parmi ces conteurs des dégénérés et des coquins.

Il me semble que ces conteurs d'anecdotes furent particulièrement nombreux pendant les années quatre-vingts. Parmi eux Veinberg-Pouchkine était fort célèbre; on le disait fils de P. I. Veinberg, le « Heine de Tambov », excellent traducteur de Henri Heine. Ce Veinberg-Pouchkine avait même fait éditer un ou deux recueils d'anecdotes juives ou de « scènes de la vie juive », ineptes et sans talent. J'aimais entendre ses récits, car il contait bien, et j'allais au « Jardin de Panaev » à Kazan, où Veinberg se produisait sur une estrade. A cette époque j'étais boulanger.

J'y fus un soir, accompagné d'un étudiant, nommé Greiman, un très gentil garçon qui depuis s'est suicidé. Les plaisanteries de Veinberg me faisaient beaucoup rire, lorsque, soudain, j'entendis à côté de moi un râle d'homme que l'on étrangle. Je me

retournai : le visage de Greiman, éclairé par la lune et les lanternes rouges de l'estrade, avait un aspect extraordinaire : d'un gris vert, étrangement allongé, il tressaillait tout entier; ses dents mêmes semblaient trembler; la bouche du jeune homme était ouverte, ses yeux étaient humides et comme injectés de sang. Greiman râlait :

— Ca-nail-le, ca-nail-le...

Et, le bras tendu, il levait son petit poing, lentement, comme si c'eût été un poids de deux pouds.

Je cessai de rire, Greiman se retourna brusquement et s'en alla, tête baissée, comme s'il voulait encorner la foule des spectateurs. Je me retirai aussitôt, mais ne le suivis pas; je l'évitai au contraire, et longtemps je me promenai dans les rues, revoyant son visage altéré d'homme que l'on supplicie, et ayant bien conscience que j'avais allègrement pris part à ce supplice.

Bien entendu, je ne perds pas de vue que les hommes se font les uns aux autres des avanies de toutes sortes, mais je considère quand même que l'antisémitisme est la plus infâme de toutes.

Le bâtiment du Tribunal d'arrondissement brûle.

Le toit s'est déjà effondré, le feu gronde à l'intérieur des murs, son ouate d'un rouge jaunâtre sort par les fenêtres, en lançant vers le ciel noir des cendres de papier. On ne fait rien pour éteindre l'incendie.

Une trentaine de spectateurs admirent la fureur du feu. Comme des oiseaux noirs, ils se tiennent près des vieux canons du musée de l'arsenal, ou sont assis sur leurs longues trompes. Ces trompes ont quelque chose de bête et de curieux; elles sont toutes tendues vers la Douma d'État où bouillonne la vie, où l'on amène en automobile ou à pied des généraux et des ministres que l'on vient d'arrêter, où des gens se hâtent et courent en groupes sombres.

Une voix jeune et sonore crie :

— Camarades! Qui a laissé tomber un morceau de pain?

Autour des canons va et vient comme une sentinelle un homme de haute taille, voûté, coiffé d'un épais bonnet de peau de mouton; le col relevé de sa pelisse cache sa figure. Il s'arrête et demande à quelqu'un, d'une voix sourde :

— Alors on a décidé de supprimer la justice? Il n'y a plus de punitions?

On ne lui répond pas. La nuit est froide.

Les silhouettes ratatinées des habitants contemplent, immobiles et comme ensorcelées, l'énorme incendie entre les murs de pierre. Le feu éclaire les visages gris, se reflète dans des yeux morts. Les gens sur les canons semblent fripés, étonnamment inutiles en cette nuit où la Russie s'engage sur un chemin nouveau, encore plus difficile et plus héroïque.

— Et les criminels, je vous dis? Il n'y aura plus de tribunaux?

Quelqu'un, à mi-voix, répond ironiquement :

— N'aie pas peur. On ne t'oubliera pas, on te condamnera.

Et cet étrange colloque d'hommes nocturnes et désœuvrés se traîne languissamment :

— Il y aura des juges...

— Qui est-ce qui a mis le feu?

— Les accusés, bien sûr.

— Ils en profitent...

— Des gens dans le genre de celui-là...

L'homme au bonnet velu dit sévèrement et à haute voix :

— Je ne suis pas un accusé, ni un voleur, je suis le gardien de ce tribunal. Il n'y a personne, mais moi je suis ici.

Il cracha à ses pieds, traîna longuement et avec soin sa lourde galoche de cuir sur le pavé en écrasant sa salive, puis reprit :

— Si on a décidé de pardonner à tout le monde, c'est trop tôt. Il faut d'abord supprimer toute criminalité. Mettre le feu à des papiers, à des maisons, c'est des bêtises! Il faut d'abord exterminer les criminels, sans quoi on se remettra à écrire des papiers, à bâtir des tribunaux et des prisons. Je vous le dis : il faut extirper d'un coup tout le mal. Tout le passé...

Il secoua la tête et ajouta :

— Je vais aller leur dire ce qu'il faut faire.

Il fit brusquement demi-tour et se dirigea par la Chpalernaia vers la Douma; les gens le suivirent d'une rumeur confuse et moqueuse; quelqu'un rit et se mit à tousser avec des sons rauques.

Cet homme fut le premier qui résolument prononça, non par raisonnement, mais évidemment par instinct, ce mot d'ordre :

— Il faut tout extirper...

Maintenant, en été, les entretiens sur ce thème se font de plus en plus catégoriques et plus fréquents. Hier, à la suite d'un meeting à la maison du peuple, un soldat barbu raisonnait d'un air inspiré, en bégayant et en avalant ses mots, devant une cinquantaine de personnes :

— Qu'est-ce qu'ils disent? Toujours la même chose, qui nous a ruinés. Non, mes amis, donnons-leur de tout; tenez, buvez, mangez, discutez, mais ne nous gênez pas, nous, le peuple! — Nous avons, comme qui dirait, résolu d'arracher toute votre mauvaise herbe, nous voulons extirper toutes les souches, toutes les racines, voilà... C'est pas vrai?

Quelques dizaines de gosiers approuvèrent :

— C'est juste.

— Bon. Il faut leur dire tout net : écartez-vous, messieurs, ne nous embrouillez pas, ne nous gênez pas. Mange, bois et ne nous touche pas. Ils disent : marche de nouveau, recommence la guerre. Non, mes bons, nous avons déjà marché sur le ventre les uns des autres. Non. Pas vrai?

La foule presque unanime acquiesça :

— Juste.

Les déclarations sur la nécessité d'une révolution sociale complète prennent chaque jour plus de force, et viennent de la masse. Dans la masse s'éveille la volonté d'agir par elle-même, de mener une vie active. Cette volonté doit organiser cette masse, lui donner de la clairvoyance politique. On ne croit plus les chefs. L'autre jour, au *Cirque Moderne*, un jeune gars, un chauffeur sans doute, jouait habilement sur le mot *guide* — près de deux cents personnes l'écoutaient et par leur rire l'approuvaient.

Et chaque jour la vie prend un caractère plus sérieux et plus sévère; partout on sent que ses forces se tendent...

LE JARDINIER

Février 1917.

Éclaboussant de boue les murs et les gens, les automobiles passent dans la rue, tumultueuses et hurlantes. Pleines à

craquer de soldats et de matelots, elles sont hérissées des aiguilles d'acier des baïonnettes : on dirait d'énormes hérissons enragés. On entend parfois le claquement sec des coups de fusil. La Révolution. Le peuple russe s'agite, tournant autour de la liberté, comme s'il la poursuivait, la cherchait quelque part, en dehors de soi-même. Dans le jardin Alexandre travaille un jardinier solitaire. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, trapu et maladroit; il balaie tranquillement les feuilles et les détritus des allées et des parterres, ramasse la neige fondante. Visiblement l'agitation affolée d'alentour ne l'intéresse aucunement; on dirait qu'il n'entend pas le hurlement des sirènes, les cris, les chansons, la fusillade, qu'il ne voit pas les drapeaux rouges. Je l'observe, attendant qu'il lève la tête pour regarder les gens qui passent devant lui en courant, les camions étincelants de baïonnettes. Mais, courbé, il travaille obstinément comme une taupe et semble aveugle comme elle.

Mars.

Par la rue, par les allées du jardin, des centaines, des milliers de soldats en gris vont lentement, se dirigeant vers la maison du peuple. Il en est qui traînent derrière eux, au bout d'une corde, des mitrailleuses, comme des pourceaux de fer. C'est un innombrable régiment de mitrailleurs, venu d'Oranienbourg : on assure qu'il y a là plus de dix mille hommes. Ne sachant que faire, ils errent dès le matin par la ville, cherchant un refuge. Les habitants en ont peur — les soldats sont fatigués, ils ont faim et sont méchants.

Plusieurs se sont assis ou couchés sur les bords d'une grande pelouse ronde, sur laquelle ils ont éparpillé leurs mitrailleuses, leurs fusils, leurs sacs. Sans se presser, le jardinier s'approche, le balai à la main, et leur dit, grognon :

— Où vous êtes-vous installés? C'est une corbeille, on va y planter des fleurs. Vous n'y voyez donc pas clair? Levez-vous, allez-vous-en!

Et les hommes irrités et armés quittent docilement la corbeille.

Le 6 juillet.

Les soldats en casques de métal, rappelés du front, encerclent

la forteresse Pierre et Paul; ils marchent sans hâte sur les pavés de bois de la chaussée, traînent des mitrailleuses dans le jardin, portent négligemment leurs fusils. Parfois l'un ou l'autre crie avec bonhomie aux citadins :

— Circulez, on va tirer.

Les citadins ont envie de voir une bataille; silencieusement, ils se glissent comme des renards sur la trace des soldats, se cachent derrière les arbres et tendent le cou, en regardant avidement devant eux.

Dans le jardin Alexandre, les fleurs s'épanouissent dans les parterres, le jardinier parcourt les allées. Il a un tablier propre et tient une bêche; il crie après les spectateurs et les soldats comme après des moutons :

— Où vas-tu? Où vas-tu sur l'herbe? Vous n'avez pas assez de place sur la route?

Un moujik barbu, à tête casquée, en uniforme, tenant son fusil sous le bras, dit au jardinier :

— Prends garde qu'on ne te dire dessus...

— Passe donc! Tireur...

— Nous faisons la guerre, mon vieux...

— Fais la guerre, toi; moi, j'ai mon ouvrage.

— C'est vrai. Tu n'as pas de quoi fumer?

Tirant sa blague de sa poche, le jardinier grogne :

— Vous marchez où il ne faut pas.

— C'est la guerre!

— Et alors? C'est pas malin de faire la guerre, tandis que moi, je suis tout seul ici! Tu devrais nettoyer ton fusil, il est tout rouillé, ce fusil...

Le sifflet piaille, le soldat, sans avoir le temps d'allumer, court à travers les arbres, cependant que le jardinier, crachant derrière lui, crie :

— Où diable vas-tu marcher? Il n'y a donc pas de route pour toi?

L'automne.

Le jardinier va dans l'allée, une échelle sur l'épaule, des seaux à la main; il taille les arbres. Il est maigri, ratatiné, ses habits pendent sur lui comme une voile le long d'un mât

par un jour sans vent. Les ciseaux, coupant les branches nues, claquent bruyamment, méchamment.

En le regardant, je pensais que ni un tremblement de terre, ni le déluge universel ne pourraient empêcher cet homme de faire son travail. Si, par hasard, les trompettes des archanges, annonçant la fin du monde au jour du jugement dernier, n'étaient pas assez brillantes, cet homme, certainement, adresserait d'un ton sérieux et rude ce reproche aux archanges :

— Vous devriez bien nettoyer vos trompettes...

UN LÉGISLATEUR

Par une matinée humide de mars 1917, je reçus la visite d'un petit homme d'une quarantaine d'années, à l'air soigneux, strictement boutonné dans un veston usé, mais propre. Il s'assit sur une chaise, s'essuya le visage avec un mouchoir et en soufflant me dit, non sans une nuance de reproche :

— Vous habitez passablement haut, il est un peu pénible pour un peuple libre de grimper jusqu'au cinquième étage!

Ses mains étaient petites et sombres comme des pattes d'oiseau; dans ses yeux vitreux et sévères brillait je ne sais quoi d'obstiné et de défiant; dans sa figure osseuse et jaunâtre pointait un nez jaune comme celui d'un freux. En reniflant prudemment, l'homme me considéra, inspecta les rayons de livres et demanda :

— Réellement, vous êtes monsieur Pechekhonov?

— Non, je suis Pechkov.

— Et ce n'est pas la même chose?

— Pas tout à fait.

Il soupira, puis, m'ayant encore une fois examiné, acquiesça :

— Vous ne vous ressemblez même pas; l'autre a une barbiche. Alors je suis victime d'un malentendu.

Il hocha tristement la tête :

— Quels temps compliqués!

Je lui dis qu'il trouverait probablement A. V. Pechekhonov au cinématographe « Élite », où l'on organisait le commissariat de quartier de Petrograd.

— Et vous avez affaire avec lui? Peut-on vous demander?...

L'homme commença par se moucher bruyamment et d'un air d'indépendance, puis, prenant un livre sur la table, il en regarda le dos et enfin me répondit :

— Pour remplir mon devoir de libre citoyen, je veux proposer que l'on affiche sur les murs une petite loi...

Pressentant quelque chose de curieux, je demandai de quoi il s'agissait exactement.

— Voilà.

Portant la main à sa poitrine, il tira une feuille de papier pliée en quatre et me la tendit ; sur le papier était écrit en grosses lettres tracées avec application :

DISPOSITIONS OBLIGATOIRES

Les présentes dispositions ont pour but, en raison de la rébellion générale, de protéger strictement la liberté, c'est pourquoi :

IMMÉDIATEMENT

ART. PREMIER. — Arrêter toutes les personnes qui discutent sur les événements et la liberté, en scoptiques, continuant à vivre à l'ancienne mode, comme des bourgeois.

ART. 2. — A savoir : la femme d'un tenancier de maison publique dans le nouveau village, la maison de Jakov Federov, Anna Pogossova, surnommée Varnachka.

ART. 3 et remarque. — La susdite Varnachka jure méchamment contre sa Noblesse monsieur le citoyen Pechekhonov, parce qu'il ne porte pas d'insigne et est vêtu en civil, et aussi à cause qu'on lui a légitimement refusé de s'approprier les tonneaux d'autrui, quand bien même qu'ils fussent vides.

ART. 4 et suite de la remarque. — Elle blâme également sa barbiche et en général tout son extérieur. Elle a dit aussi que la liberté, comme une jeune fille innocente, coûte cher : tout le monde ne peut pas la cajoler.

ART. 5. — C'est pourquoi l'arrêter en premier lieu, sans égard aux échappatoires.

Exact. L'auteur de la loi :

IAKOV FEDOROV

Ayant lu cette loi, je demandai au législateur l'autorisation de prendre copie de son œuvre.

En clignant de l'œil, il s'informa :

— Dans quelle intention?

— Comme souvenir!

Il replia soigneusement le feuillet en disant :

— Lorsqu'elle sera affichée, vous n'aurez qu'à l'arracher du mur.

Mais, sur mes instances, après avoir réfléchi, il me remit généreusement le papier.

Pendant que j'écrivais, il regardait en reniflant les titres des livres posés sur ma table et soupirait, hochait la tête et ronchonnait.

— Désormais beaucoup de livres seront interdits. Il faut aussi une petite loi. Obligatoirement.

La copie terminée, je demandai :

— Alors, à votre avis, il faut arrêter tous ceux qui...

— Obligatoirement. Tous ceux qui scoptiquement...

— Vous voulez dire : sceptiquement?

Il me reprit sévèrement :

— Je parle des Skoptsis [1], donc ceux qui sont scoptiques. On aura beau estropier le mot, on ne cachera pas la vérité. Les skopsis, ce sont ceux qui ne me reconnaissent pas membre de la vie.

Voyant qu'il était difficile de causer avec lui, je lui demandai ce qu'il faisait.

— Mais voilà!

Et d'un air menaçant l'homme agita sa loi dans l'air.

— Mais avant de faire des lois?

Il se leva de sa chaise, ajusta son veston et dit :

— Je réfléchissais.

Puis, se redressant, il prononça d'un ton méfiant :

— Alors, monsieur Pechekhonov, ce n'est pas la même chose que monsieur Gorki, l'écrivain?

— Non...

— C'est très difficile à comprendre, dit-il, en clignant de l'œil d'un air méditatif. On dirait que ça ne fait que deux personnes et ça en fait trois. Mais si on en compte trois, on en trouvera deux. Les autorités n'interdisent donc pas de violer la loi arithmétique?

— Il n'y a pas encore d'autorités...

— Oui... ainsi! Et au point de vue du règlement sur les passeports, il n'est pas permis de vivre avec deux passeports. C'est la loi!

1. Secte de fanatiques russes qui pratiquent la castration (N. d. T.)

Il secoua la tête en signe de désapprobation et se dirigea vers la porte, mais en chemin, il se cogna contre un objet quelconque, et, en se retournant, me dit :

— Je m'excuse, je me suis heurté à un malentendu. Je suis assombri par mes pensées, bien que j'aie la tête lucide, comme chacun sait.

Derrière la porte, en chaussant ses caoutchoucs, il ronchonnait :

— Bismarck lui-même... On ne sait s'ils sont deux ou trois...

UN MONARCHISTE

Vers les années 80, un gars aux regards perçants, une boîte de colporteur sur la poitrine, parcourait les rues de Nijni Novgorod en criant pas trop fort, d'un ton interrogatif et particulièrement désagréable :

— Des petites croix, des épingles à cheveux, des épingles?

L'ayant souvent rencontré, je remarquai que ce garçon avait du goût pour les plaisanteries : il choisissait un passant, le suivait, s'attachait à ses pas, puis le dépassait et chantonnait de sa voix obsédante :

— De petites croix à porter, des épingles?

Le passant le chassait avec humeur, parfois avec un juron, mais le marchand le dépassait, revenait à sa rencontre et, en regardant avec complaisance et droit dans les yeux l'homme agacé, lui offrait à nouveau de petites croix. Je pensais que ce garçon cherchait un scandale, voulait qu'on le bousculât, qu'on le frappât, et je m'imaginais, je ne sais pourquoi, que le commerce n'était point son fait et que sûrement il avait d'autres occupations plus intéressantes et peut-être même plus dangereuses.

Je fus quelque peu déçu lorsque ce garçon, installant sa boîte dans le renfoncement d'un mur d'église sur la Rodjestvenskaia, rue fort animée, se mit à vendre des almanachs et des feuillets édifiants; peu après son éventaire grandit et se transforma en boutique avec cette enseigne : Librairie V. Breev.

Puis apparut à Nijni un méchant livre rose, *La Vie du vieillard Fedor Kouzmitch.* La couverture de ce livre était ornée

du portrait d'un très grand vieillard chauve, à la barbe immense : sous ses pieds on lisait : « Édition V. I. Breev. »

J'appris que ce livre était né dans les conditions suivantes : dans un cabaret à l'enseigne des « Freux », un pèlerin racontait la légende du mystérieux ermite sibérien. Breev proposa sur le champ à un « va-nu-pieds », un ancien instituteur nommé Terentiev, d'écrire pour quelques sous la vie du vieillard. Or Terentiev était quelque peu renseigné sur Fedor Kouzmitch et réussit à composer une biographie assez intéressante; elle fut vendue à quelques dizaines de milliers d'exemplaires sur les bords de la Volga et de l'Oka, et Breev en tira pas mal d'argent.

Lorsque parurent mes premiers livres de nouvelles, Breev vint me voir : il était sobrement, mais confortablement habillé d'un petit veston bleu d'étoffe pelucheuse, portait dans la poche de son gilet une grosse montre d'argent, une lourde chaîne de simili-or sur la poitrine et des bottes neuves qui craquaient. Il exhalait une forte odeur de cirage et de savon parfumé, et, étincelant de sourires, disait à mi-voix d'un ton inspiré :

— Permettez-moi de vous exposer le rêve de mon cœur! Pour glorifier notre antique cité, désireux de contribuer dans la mesure de mes forces à l'histoire de l'État, j'ai entrepris d'éditer des ouvrages de petite dimension sur nos illustres compatriotes, tels que Kozma Minine, le patriarche Nikhon, l'archiprêtre Avvakum, Koulibine, Milii Balakirev, Monsieur Babarykine, Dobrolubov, bien entendu, et aussi Melnikov-Petchersky, et tous autres gens de talent du pays de Nijni Novgorod. Voulez-vous prêter à cette œuvre votre concours littéraire?...

Il parlait à mi-voix, d'un ton de confidence, en mots coulants, d'un air réfléchi, et toute sa personne tressaillait : il remuait les jambes, agitait un vieux mouchoir, m'attrapait par les genoux et, tout à coup, mettant les mains dans ses poches, il y faisait sonner quelque chose comme les cuivres d'un harnachement de cheval; puis il s'essuyait le visage avec la paume des mains comme un mahométan en prière. On eût dit qu'il était atteint d'une maladie de peau et que tout le corps lui démangeait intolérablement.

Il y avait en lui je ne sais quoi d'ébouriffé, de comique, mais presque d'agréable, — cette sorte de hardiesse russe prête à tout.

Son visage aux pommettes saillantes s'ornait sur le menton d'une touffe indécise de poils incolores qui se recourbait timidement vers le cou, comme pour s'implanter par l'extrémité des poils dans la pomme d'Adam. Les poils de sa moustache se dressaient aussi piquants que la barbe des épis de seigle et ceux de ses sourcils n'étaient pas moins rêches et drus. Je regardais Breev et pensais :

— Ce sont des hommes de ce genre que l'on dénomme « têtes de hérisson ».

Il avait des yeux étranges — ronds, dénudés, verdâtres, brillants d'inspiration, lançant de petits rayons chatoyants ou, plus exactement, une poussière de fines étincelles. On eût dit qu'ils étaient sur le point de s'embraser et qu'il n'en resterait plus que deux trous noirs.

Lorsque je lui eus refusé mon « concours littéraire », il se moucha bruyamment, poussa un soupir, et continua sans perdre son air inspiré :

— Alors, permettez-moi de vous faire une autre proposition qu'il vous sera plus facile d'accepter.

Il se leva et en deux temps prononça :

— Votre vie extraordinaire, c'est de l'argent comptant. Et, si vous acceptez d'écrire votre auto-histoire pour cinquante roubles, alors, me voilà : je suis votre éditeur.

Je refusai également d'écrire mon « auto-histoire », ce qui n'empêcha pas Breev d'éditer un sot petit livre, composé je ne sais par qui, et qui ressemblait vaguement à ma biographie. On menaça l'éditeur de le traduire devant les tribunaux, s'il ne détruisait pas cet ouvrage.

— Croyez-en un compatriote, — disait pour se justifier Breev, tout en sautillant comiquement, — ce n'est pas la cupidité — qu'est-ce que l'argent? — mais seulement l'élan de mon patriotisme, — de mes sentiments, qui m'a décidé à déjouer votre modestie.

J'appris en 1905 que Breev avait été élu à Nijni président de la section de « l'Union du Peuple russe »; il luttait fort énergiquement contre la rébellion et travaillait à affermir l'autocratie.

Puis, en 1910, je crois, je reçus à Capri une lettre dans laquelle Breev, célébrant la bonté et la générosité du tzar Nicolas, m'exhortait à confesser mes torts et à demander l'autorisation de retourner en Russie. La lettre était fort drôlement écrite et ne me fâcha point. Je répondis même à Breev que je ne me considérais pas comme un exilé et pouvais retourner en Russie quand il me plairait sans avoir à demander aucune autorisation; j'ajoutai une définition de l'autocratie. Quelqu'un fit publier ma réponse dans la « Manchester Guardian » sous le titre : « Lettre à un Monarchiste. »

En 1914, de retour en Russie, j'appris que Breev avait quitté Nijni et en 1917, par une journée mouvementée de mai, je fus appelé au téléphone, où j'entendis une voix émue :

— C'est Breev, Vassili Ivanovitch, qui vous téléphone, vous vous souvenez? Le rêveur de Nijni?

Une heure plus tard il se tortillait devant moi sur sa chaise, en crachant de tous côtés des mots rapides, aussi ébouriffé, aussi amusant que vingt-cinq ans auparavant. Seulement ses cheveux de hérisson étaient devenus plus souples, et avaient perdu leur piquant, il avait taillé sa barbiche timidement recourbée et sa moustache ébouriffée; seuls, ses sourcils me rappelaient encore les nageoires d'une jeune perche. Et, comme auparavant, ses yeux, brillant d'une lueur vive et jeune, lançaient un poudroiement d'étincelles aiguës. Il était vêtu d'une étoffe épaisse couleur de fumée; un diamant étincelait dans sa cravate, un gros rubis luisait dans un anneau d'or à l'un des doigts de sa main gauche, mais, en somme, c'était le même petit homme surexcité qui semblait souffrir de la gale.

Il agitait les bras, enfouissait ses mains dans les poches de son pantalon, de son veston, de son gilet, d'où il tirait de petits fragments de divers minerais; tout en les roulant sur la table il disait :

— Quartz aurifère! Wolfram! Pierre lithographique de la plus rare qualité! Métal inconnu, personne ne peut dire ce qu'il est exactement! Tout cela est à moi! Les déclarations sont faites. Je suis venu chez vous comme chez un compatriote, aidez-moi à réaliser, puisque vous êtes en bons termes avec les nouveaux maîtres de nos destinées.

Mon refus de lui venir en aide dans cette affaire ne le refroi-

dit nullement; il en fut seulement un peu surpris et nota :

— C'est la quatrième fois que vous me refusez...

— Mais je n'entends rien à ces choses-là!

Il haussa les épaules :

— Qu'y a-t-il donc à comprendre dans l'or? Il faut l'extraire, tout simplement, pour que notre vie en soit dorée...

Il ferma à demi les yeux et en hochant la tête continua lyriquement :

— Si vous connaissiez la richesse surnaturelle de la Sibérie! Ce n'est même pas une terre, mais les pis d'une vache laitière, j'en jure Dieu. Venez la traire! Mais il n'y a personne pour la traire. Nous ne savons pas. Les seuls qui s'entendent à traire, ce sont les Anglais sur la Lena...

Je lui demandai s'il habitait la Sibérie depuis longtemps.

— Trois ans, trois! J'y suis allé dès le commencement de cette absurde guerre. Je désire de tout mon cœur vous raconter mon extraordinaire carrière; je suis sûr que vous, un nijni-novgorodois, vous aurez plaisir à entendre raconter les succès d'un compatriote. A qui donc, sinon à vous, conviendrait-il de connaître la vie étonnante d'un Russe? Car, outre que vous êtes un pays, vous êtes pour ainsi dire l'enregistreur légal des élans de l'âme russe, et vous êtes destiné par votre sort même à nous élever des monuments verbaux, à nous, hommes de l'antique cité, à qui toute la Russie dut, il y a trois cents ans, d'échapper à une perte prématurée.

En s'en allant, il me demanda :

— J'ai entendu dire qu'on vous offrait aussi d'être ministre? Non? Bien dommage! Nous, les Novgorodois, nous aurions été flattés de voir un des nôtres ministre.

Il me considéra d'un œil scrutateur et ajouta :

— Ne serait-ce que de l'instruction publique?

Le lendemain soir, Breev était assis chez moi, ému, suant, son poil blondasse hérissé, et, en agitant les mains comme s'il pétrissait de la pâte, il me racontait :

— La crise de ma vie a commencé lors des années outrageantes de la guerre japonaise. Avant cette époque je vivais uniquement d'amour pour notre belle ville, je ne songeais même pas à la politique, j'avais d'autres rêves, je les voyais même tout éveillé. Je rêvais : je vais étendre mes affaires,

m'enrichir et bâtir à Nijni Novgorod une maison de toute beauté pour étonner non seulement mes compatriotes, mais aussi les étrangers. On viendrait de Londres et de Paris voir la maison de Breev! On imprimerait dans les journaux : en Russie, même dans les villes de province, on construit des maisons comme nous n'en avons pas!

On entendait d'en bas monter une lourde rumeur, les automobiles hurlaient, des soldats barbus marchaient en un interminable flot gris, leur piétinement pesant faisait trembler la terre, des cris s'élevaient, — l'État russe s'ébranlait et s'écroulait.

— Je ne suis pas un imbécile, je connais la mesure de mes forces. Mais, si moi, Vassiouka Breev, un puceron de la terre russe, je puis ressentir aussi désespérément l'outrage de cette honte qu'un peuple inconnu ait battu mon grand Empire, nourricier d'hommes de génie, — si cet outrage est aussi insupportablement amer à mon cœur infime, que doit-il être pour d'autres Russes, plus grands, plus intelligents que moi? C'est ainsi que commença mon irritation contre tous les intellectuels, les hommes instruits, car je n'ai trouvé en eux qu'une indifférence incompréhensible de cœur et d'esprit pour les destinées de la Russie. Or l'irritation est la source de toute politique; c'est ainsi, du moins, que je comprends la politique : elle est faite d'irritation. Je réfléchis : comment cela se fait-il? Que notre peuple, nos armées soient battus, et que vous ne vous en souciiez pas, je ne puis le comprendre; personne n'a pitié du peuple; il ne sait même pas avoir pitié de lui-même, je le connais. Excusez-moi, mais j'estime qu'en général, il n'y a pas de peuple, il n'en existe pas, tant qu'on ne réunit pas les gens en tas, qu'on ne leur crie pas après, qu'on ne leur fait pas peur, qu'on ne les commande pas. De peuple uni par un même intérêt, il n'y en a pas! Le peuple, c'est du sable, de l'argile. Et pour qu'il soit propre à la construction d'un État, il faut le pétrir longtemps et le cuire au feu.

» Ainsi, vous n'avez pas pitié du peuple? Bien, d'accord. Mais le rêve, vous n'en avez pas pitié non plus? L'homme vit de rêve et n'a rien d'autre par quoi vivre. Chacun de nous aspire obstinément vers plus de beauté, c'est là l'électricité qui meut les gens. On rêve d'un magnifique État, tel qu'il n'en soit

pas de meilleur au monde. Tous les hommes ont un rêve, sauf, bien entendu, les juifs qui, ayant perdu leur terre, ne peuvent avoir que des rêves cupides. Le rêve de l'embellissement de la vie commune est aussi inaccessible au juif qu'au tzigane et à tout autre nomade. Je sais que vous n'êtes pas tout à fait de cet avis; vous avez pour les juifs un dévouement que personne ne comprend, mais, excusez-moi, je pense que c'est là une déformation de l'âme, une espèce de maladie. Mais je m'écarte du sujet.

» Et nous voilà en 1905. Grand tumulte dans tout l'univers, tout le monde fait la révolution, même ceux qui ne savent pas coudre un bouton à leurs propres culottes. Tous courent dans les rues avec un air de fête, mais beaucoup ont l'âme en deuil. Et le rêve s'allume : il y a trois cents ans la ville de Nijni Novgorod avait sauvé la Russie de la ruine, n'est-il pas temps pour elle de se souvenir de cet exploit? Qu'est-ce qu'une révolution? J'avais un commis, Leonidka, un garçon pas bête; il s'inscrivit, lui aussi, parmi les révolutionnaires, il allait tous les jours hurler dans toutes les rues. Je lui demande : « C'est bien, Leonid, tu feras la révolution, et après, qu'est-ce que tu vas faire? » « Moi, dit-il, dès que tout sera fini et que la rivière sera entrée dans son nouveau lit, je m'occuperai de champignons; je me mettrai à cultiver et à faire mariner des champignons; je connais un procédé pour que chaque champignon me donne quarante pour cent de récolte! » « Imbécile! lui dis-je, faut-il pour des champignons détruire tout le régime d'un État? » Et partout c'est la même chose : qu'on interroge n'importe qui sur les buts de la révolution, chez tous, en fin de compte, on trouve quelque chose de mesquin, dans le genre des champignons. Eh bien, nous autres *centaines noires*, nous avons, excusez-moi, opposé à votre folie une résistance convenable et nous en avons même rossé quelques-uns. Certains à tort, j'en conviens, comme votre ami le pharmacien Heintze, par exemple. Qu'y faire? Dans un pugilat on ne regarde pas aux cheveux. Moins il y a de justes, plus le diable est content.

» Ayant ainsi triomphé des troubles, nous nous sommes, bien entendu, fort réjouis et nous avons entrepris de consolider la vie. Des dates importantes approchaient, 1912, 1913, centenaire et tricentenaire de grands événements. Je me mis à me

préparer. Je vous dirai franchement — car c'est pour cela que nous nous sommes réunis, pour mettre les points sur les i — je vous dirai franchement que l'audace de votre réponse à ma lettre me ravit! Voilà comment écrivent les Novgorodois! Mais admettre votre façon de penser, je ne le pouvais pas, et ne le puis pas, aujourd'hui encore, alors que les assises visibles de l'Empire se sont écroulées et que le tzar est captif de ses sujets. Il est effrayant de penser avec quelle facilité cette malheureuse alliance avec les Français nous a fait perdre l'esprit — voilà que nous aussi nous avons renversé un trône!

» Oui, je ne peux être d'accord avec vous. Je connais le peuple. Qui est assis sur le trône, cela lui est parfaitement égal, que ce soit un Tatare ou un Kirghiz, pourvu que quelqu'un y soit assis et que le rêve sache où s'accrocher. Le peuple vit de rêve, il lui faut une énorme imagination pour se résigner à sa vie, alors que cette vie lui est donnée pour les siècles des siècles...

J'interrompis le discours de Breev en lui indiquant que de nouveau nous vivions les jours de la révolution; il se dressa, l'excitation assombrit son visage, et il se mit à parler d'une voix étouffée :

— Révolution? Liberté? Allons donc! Dès demain quelqu'un surgira, criera : « Chut... Je vous apprendrai à vivre! » Et ils marcheront et il les conduira et ils reviendront à leur point de départ. Croyez-moi, estimé compatriote : pour le peuple il n'est de véritable liberté que celle de l'imagination. La vie pour lui n'est pas un bonheur, et elle ne le sera jamais; toujours, aujourd'hui comme demain, elle ne sera que l'attente du bonheur. Le peuple a besoin d'un héros, d'un saint: Skobelev, Fedor Kouzmitch, Ivan le Terrible, peu importe qui. Et plus le héros est lointain, confus, inaccessible, plus l'imagation est libre, et plus il est facile de vivre. Il faut que quelqu'un existe, vive! Il faut un conte. Non pas Dieu dans les cieux, mais il faut qu'il y ait sur notre triste terre quelqu'un de grande intelligence et d'une force gigantesque. Qu'il puisse tout. Qu'il veuille — et tout le monde sera heureux : voilà l'homme qu'il faut imaginer.

» De sorte qu'il est inutile de démontrer au peuple que les Romanov sont soi-disant des Allemands. Ils pourraient bien

être Finnois. Je vous le dis, je le connais le peuple! Il n'a pas besoin de démocratie, de parlement anglais, il n'aime pas la mécanique, la machine, il aime le mystère. Il a besoin de l'autorité d'un grand Un; quand bien même cet Un serait un zéro tout rond, il remplira lui-même ce zéro par la puissance de son imagination, oui! oui!

» Que j'en finisse de vous parler de votre lettre : j'en ai tout de même pris cinq ou six copies et je les ai passées à quelques compatriotes; quant à l'original je l'ai porté au gouverneur Khvostov : voilà, veuillez regardez ce qu'écrit Gorki. Pourquoi ai-je fait cela? Il fallait faire connaître vos idées aux Novgorodois bien qu'elles fussent subversives. Je suis un patriote pour de bon et, quoique vous ayez quitté notre bande, vous êtes quand même une baie de notre forêt. Quant au gouverneur, je lui ai remis la lettre pour me faire pardonner d'avoir propagé les copies.

» J'avais grande envie de vous faire revenir dans notre patrie, pour la commémoration solennelle des grandes dates de notre redoutable empire, les années 12 et 13.

Breev se boucha les oreilles avec la paume des mains; hochant la tête, clignant ses yeux aigus, il marmotta :

— Ce compte à rebours 13, 12, puis 14, trouble mes idées, l'ordre de ces chiffres est irrégulier! Si l'élection des Romanov s'était produite en 1911, et la défaite des douze nations en 1912, comme cela eut lieu, peut-être que 1914 n'aurait jamais existé.

Laissant retomber ses mains, il soupira et de nouveau repartit:

: — Nous autres qui croyons à la loi de l'autocratie, nous nous proposions de fêter la cessation des troubles et notre victoire sur l'Europe au vu et au su de tout l'Univers, avec une magnificence impressionnante et en y mettant une sorte d'allusion : voilà, regardez, la guerre nationale contre toute l'Europe, la prise de Paris et tout cela, pourquoi? Parce que trois cents ans auparavant la Russie avait été prise par les mains heureuses des Romanov. Vous comprenez? Ce petit plan naquit dans ma tête, je suis même devenu lourd de toutes sortes de réflexions comme une femme enceinte. Il fallait organiser cela de telle sorte que l'éclat des réjouissances éclipsât dans la mémoire

du peuple et l'échec douloureux de la guerre japonaise, et les déshonorantes folies commencées par ce Mazeppa, le pope Gapochka, et en général tous les sinistres incidents du passé; il fallait montrer les journées ensoleillées de notre histoire dans leur splendeur éblouissante.

Il sauta sur son siège, comme si quelque chose l'eût piqué, et, les mains appuyées sur les bras du fauteuil, il se pencha en avant. Une humidité verte apparut sur ses yeux, son visage rouge et en sueur prit une couleur terreuse et s'élargit, les muscles de ses pommettes se gonflèrent et ses narines s'écartèrent. Il remuait la pomme d'Adam, comme s'il essayait vainement d'avaler. Pendant une minute il ne put maîtriser son émotion; enfin, d'un geste circulaire, il essuya les larmes qui coulaient sur ses joues, et, avec un sourire oblique, continua toujours aussi ardemment, à mi-voix, presque en chuchotant :

— Tout à coup on me dit : Vassili Ivanovitch, notre alliance amicale avec la France ne nous permet pas de faire du bruit à l'occasion de la guerre nationale, sinon les Alliés seront froissés. Oui, voilà ce qu'ils ont dit! Je réplique : permettez! Si mon visage intelligent ne plaît pas à mon compagnon, alors je dois me mettre le masque d'un sot? Mais il y a longtemps déjà que nous portons ce masque de sot, et ceux qui rient en montrant que, lorsqu'un souverain autocrate danse avec la République, il pourrait bien sentir le premier la tête lui tourner, ceux-là ont parfaitement raison. La tête nous tournait déjà : voilà que chez nous le Parlement s'agite et que monsieur Milioukof veut se faufiler parmi les présidents.

» Vous savez sans doute que cette alliance franco-russe était considérée par l'Union du Peuple russe comme une erreur malheureuse, comme l'amitié d'un faucon pour un ours : l'un vit dans les cieux, l'autre dans les forêts, et aucun des deux n'est utile à l'autre. Nous pensions avec raison que l'amitié avec les Allemands nous serait plus utile; une amitié de pierre, de fer, une grande, une indestructible amitié!

» En un mot, la commémoration de l'instructive guerre nationale ne fut pas réussie; on joua par ci, par là sur les places publiques l'*An 12*, musique de Tchaïkovsky, et l'on s'endormit là-dessus.

» Je n'en mis que plus d'acharnement à me préparer à la

solennité du tricentenaire des Romanov, les tzars. Je fis appeler les élèves de l'Académie des Beaux-Arts : mes garçons, leur dis-je, peignez-moi la vie de Nijni en 1613, ornez-moi le tombeau Minine, hardiment! Ils s'appliquèrent, en effet, et peignirent de superbes tableaux, d'après lesquels j'éditai plus tard des cartes postales : j'en vendis des dizaines de milliers. Je louai une péniche, y organisai une exposition de tableaux, et lui fis remonter la Volga. Regarde, peuple, de quoi tu fus capable! Le peuple venait par milliers, regardait, mugissait... Hé, peuple! Peuple! race de plomb...

Les bras rejetés en arrière, les doigts croisés sur la nuque, Breev leva le visage vers le plafond et, les yeux clos, resta longtemps silencieux.

— Ce furent de grands jours dans ma vie, je me sentais très haut. Ce n'était dans les villes de la Volga que fête et solennité, musique, sonneries de cloches; on eût dit que toute notre pauvre vie s'était soudain transformée en un opéra impérial. Jours sublimes!

Il prit sur la table une cuiller à thé, l'examina attentivement, et, sans se hâter, d'un air songeur, la plia en cercle autour de son doigt, la posa sur la table, soupira, passa la langue sur ses lèvres.

— Je vivais alors dans une ivresse de tous mes sentiments, quand je reçus un coup assourdissant. On me présenta au tzar Nicolas II. Il fut plein de bienveillance et même me donna cette bague avec un rubis. Mais Akim Nikitine, le célèbre propriétaire de cirques, se vanta devant moi d'avoir, lui aussi, reçu une bague du tzar...

» Pour ce qui est du tzar, voilà à peu près ce qui se passa en moi : vous croyiez en un homme inaccessible à vous, vous pensiez qu'en cet homme sont réunies toutes les qualités possibles, toute la force, la sagesse et la sainteté de la Russie, qu'il est comme l'essieu spirituel qui pénètre tout, l'axe de la vie du peuple. Et tout à coup, par la volonté de la destinée irresponsable, vous voilà mis nez à nez avec cet homme et vous voyez avec douleur, avec effroi, que ce n'est pas ça! Ce n'est pas ce qui vous faisait vivre, ce n'est pas votre rêve. De l'éclat autour de lui, de la magnificence extérieure, mais tout cela c'est du clinquant! Je vis ainsi devant moi, non pas le tzar

de mon imagination, le maître de mon rêve, pas même un grand homme, mais un petit bonhomme sur des jambes ordinaires. Pas plus intelligent même à voir que Vassili Breev qui dès sa jeunesse fut son propre guide. Une personne ordinaire. Il est affable; il est bienveillant, mais c'est tout.

Breev se leva, se hérissa, fit un geste de la main et prononça avec une fureur douce et effrayante :

— Le tzar russe doit être terrible, cruel! Terrible non seulement par son caractère, mais par son aspect. Une beauté fabuleuse ou un monstre aussi fabuleux, mais le tzar russe doit être terrible et cruel...

En se frottant la gorge il s'approcha de la fenêtre, renacla bruyamment et cracha dans la rue, dans son tumulte incessant, puis d'une voix sourde, il demanda :

— Vous avez vu le portrait d'Ivan le Terrible par le peintre Vasnetsov?... Voilà un tzar pour le peuple russe. Vous vous rappelez, un de ses yeux louche un peu? Ça, c'est un œil de tzar. Un œil qui voit tout. Un tzar comme ça voit tout et ne croit en personne. En sa présence tu rectifies aussitôt la position et tu te tâtes partout : es-tu bien boutonné?... Tzar des tzars, roi des rois...

Breev se rassit, s'accouda à la table, et continua, plus calme :

— En dire plus long est presque fastidieux. Je me suis trouvé désarçonné. Je vivais comme tout le monde, portais un chapeau comme tout le monde et, un beau jour, j'ouvris les yeux, mais c'est la tête qui me manquait!

» C'est alors que survint l'année 1914 et qu'éclata cette maudite guerre. Je me dis : eh bien, la fin de la Russie est arrivée et il faut se mettre à l'abri dans quelque trou, le plus profondément possible, jusqu'à la fin des jours. Je résolus de partir pour la Sibérie d'où, grâce au vieux Fédor Kouzmitch, m'était venue toute la prospérité. Il y en avait alors beaucoup parmi nous qui pensaient que les Allemands nous repousseraient jusque derrière l'Oural. Nous connaissons le peuple! Il est capable de souffrir, mais non de résister. En outre une autre circonstance m'attirait en Sibérie : mes yeux étaient tombés sur une jeune fille, une Sibérienne; elle faisait ses études à Kazan, où j'avais ma maison, mon magasin de livres, ma famille. L'amour, on le sait, ne tient pas compte de l'âge.

Nous nous aimâmes, bien que j'eusse cinquante ans et elle — vingt. Je dis alors à ma femme et à mes enfants : j'ai travaillé toute ma vie pour vous, maintenant c'est assez! Je veux vivre pour moi-même. Je prends cinquante mille roubles; ce qui reste ici et à Nijni est à vous! Vivez! Adieu! Et je suis parti.

» En Sibérie je rencontrai par hasard un homme qui connaissait les richesses du sol et je m'occupai d'affaires de minerai. Il faut édifier quelque chose et je ne suis pas habitué à fouler le sol d'un pied oisif. Mon rêve, je l'ai perdu. La Russie, je la vois en fermentation et en démence, excusez-moi! Mon peuple, je ne le reconnais pas. Évidemment je ne crois pas qu'il puisse pendant bien longtemps délirer et croquer des grains de tournesol... On l'aplatira contre la terre.

Breev parlait à contre-cœur et visiblement pensait à autre chose, ses petits yeux verdâtres clignotaient, scintillaient et, de nouveau, je voyais briller dans ses prunelles assombries de menues étincelles. Il ouvrait la bouche comme un poisson et passait prestement la langue sur ses lèvres noirâtres et sèches. Tout à coup, comme s'il avait avalé de travers un mot, il agita la main, interrompit son discours, se leva et s'accrocha au dossier du fauteuil. Il était évident qu'une pensée qui l'agitait ardemment venait de surgir en lui. Il cligna de l'œil, les poils aigus de ses sourcils se hérissèrent et tremblotèrent. Avec une toux sèche, il reprit, en murmurant :

— L'homme vit de rêve, vous dis-je. Il lui faut beaucoup d'imagination pour accepter la vie comme un bien, sans rancune, sans résistance, simplement comme une matière que la raison doit façonner. L'homme et le peuple sans le rêve sont des aveugles-nés. C'est pourquoi...

Il se mit à tousser, se frotta la poitrine; ses yeux s'enflammaient de plus en plus.

— Il faut savoir user de ce penchant de l'âme humaine. Sachez faire briller devant les hommes une beauté qui leur soit compréhensible, et ils vous suivront à pied jusque sur la mer. Et ils pardonneront tout, oublieront tous les péchés et toutes les fautes. C'est pourquoi...

Prenant ma main entre les siennes, il la serra fortement.

— Vous aussi, vous êtes l'homme d'un rêve! Et, en ce

moment, quelle noble tâche s'offre à vous! Votre talent peut tout réparer en une heure.

Il semblait divaguer, tremblait de tous ses membres et paraissait atteint de folie. Je ne fus pas très surpris lorsqu'il me murmura à l'oreille :

— Vous allez me demander comment? Très simplement. Une légende circule dans le peuple : le vieillard inconnu Fedor Kouzmitch, c'est Alexandre le Béni; Grigorii Raspoutine est le fils du tzar russe et d'une simple paysanne, et le tzarevitch Alexis est le fils de Raspoutine, petit-fils d'Alexandre le Béni! le tzarevitch du sang du peuple! Vous comprenez? La rédemption! Tous les péchés du passé, toutes les fautes, sont lavés par un sang véritablement russe, vraiment populaire. Le tzar du sang de moujik, ah! Tant pis si tout cela n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai, mais croyez-m'en! Il n'est pas besoin là de vérité, il faut du rêve, on ne peut bâtir un État sur la vérité nue; un tel État n'existe pas. Et voilà, si, par votre talent, vous vouliez servir la grande œuvre de la résurrection du rêve véritablement national, véritablement russe...

Il leva les bras, comme s'il s'élevait au ciel, et avec un sourire dément — ou enfantin? — il s'écria d'une voix rauque en avalant les mots :

— Et songez donc! Ce que se serait pour moi, Breev, eh? J'ai commencé ma vie par la force mystérieuse du vieillard Fedor, et Fedor, c'est la même chose que Filarête, père de Michel Romanov! Et j'aurais fini ma vie en élevant son nom sur la hauteur des hauteurs, ah! un conte, ah?

En bas, dans la rue, le peuple russe s'agitait dans un tumulte assourdissant, en démolissant, en brisant la cage de fer, la cage millénaire de l'État...

TYPES PÉTERSBOURGEOIS

Ce printemps-là, dès les premiers jours tièdes, des gens fantastiques, effrayants, apparurent dans les rues de Pétersbourg. Où et de quoi avaient-ils vécu jusqu'alors? On imagine une énorme maison solitaire et en ruines où tous ces gens s'étaient mis à l'abri de la vie qui les avait maltraités et rejetés. On a l'idée lancinante que ces hommes ont oublié quelque chose

et qu'ils essayent de s'en souvenir, en traînant lentement par la ville.

Sales, vêtus de haillons, visiblement affamés, ils n'ont pourtant pas l'air de mendiants et ne demandent pas l'aumône. Taciturnes, ils marchent avec circonspection, regardant avec une curiosité méfiante les citadins ordinaires. S'arrêtant devant les vitrines des magasins, ils examinent les objets avec les yeux de gens qui cherchent à deviner ou à se rappeler : à quoi cela sert-il? Les automobiles leur font peur comme elles faisaient peur, il y a vingt ans, aux paysans et aux paysannes.

Un vieillard de haute taille, au visage sombre, aux yeux enfoncés, le nez de travers et la barbe verdâtre, soulève poliment son chapeau fripé, à la calotte trouée, et demande à un passant, en étendant son long bras vers une automobile :

— Électricité? Ah oui... je vous remercie.

Il marche, la poitrine en avant, la tête fièrement levée, sans céder le pas à personne; ses yeux légèrement plissés jettent sur les passants des regards qui les repoussent. Il a les pieds nus, et, lorsqu'il touche le trottoir, il replie les orteils comme pour éprouver la solidité de la pierre.

Un jeune homme vif et d'humeur gaie lui demande :

— Qui êtes-vous?

— Un homme, probablement.

— Un Russe?

— Toute ma vie.

— Un militaire?

— Possible.

Il examine le jeune homme et, à son tour, demande :

— Vous faites la révolution?

— Nous l'avons faite.

— Ainsi...

Le vieillard se détourna et, tenant sa barbe de la main gauche, considéra la vitrine d'un bouquiniste. Le jeune homme, en tournant autour de lui, lui demanda encore quelque chose, mais le vieillard, sans le regarder, dit avec calme, sans élever la voix :

— Allez-vous-en.

Dans la rue Semeoniovskaia, une femme d'une quarantaine d'années se serre contre le mur d'enceinte de l'église; son visage jaune est enflé, ses yeux sont presque invisibles, elle a la bouche entr'ouverte comme si elle étouffait. Ses pieds nus sont enfoncés dans d'énormes bottines couvertes d'une épaisse croûte de boue séchée. Elle est enveloppée dans une robe de chambre d'homme en nankin, ses bras sont croisés sur sa poitrine, sa tête est parée d'un chapeau de paille orné de feuilles froissées et d'une cerise; il y avait eu jadis toute une grappe de cerises, mais il n'en restait qu'une seule, avec des tiges nues et des éclats qui brillaient comme du verre. Fronçant ses épais sourcils à la courbe gracieuse, elle regarde attentivement les gens qui se bousculent pour entrer dans le tramway, sautent, dévalent de la plate-forme des voitures et courent de tous côtés. Ses lèvres remuent comme si elle comptait les gens. Mais peut-être, attendant quelqu'un, se remémore-t-elle les paroles qu'il faut dire quand on se rencontre. Dans les fentes étroites et rouges de ses yeux gonflés brille une lueur malveillante, sèche et coupante. Elle s'écarte avec dégoût des petits garçons et des petites filles qui vendent des cigarettes, et deux ou trois fois même elle les a repoussés d'un mouvement du coude ou de la hanche.

On lui a demandé à voix basse :

— Vous avez peut-être besoin de quelque secours?

Elle a mesuré le questionneur d'un regard irrité et répondu, également à voix basse :

— Où avez-vous pris cela?

— Excusez-moi.

A côté d'elle une petite vieille proprette, en bonnet de dentelle, vendait des galettes d'étoupe ou d'argile. La femme lui demanda :

— Vous êtes noble?

— Non, marchande.

— Ah... Combien d'habitants y a-t-il dans cette ville?

— Je ne sais pas. Beaucoup.

— Terriblement.

— Vous n'êtes pas d'ici?

— Moi? Si, je suis d'ici.

Ayant adressé à la petite vieille un signe de sa tête comique,

elle se dirigea du côté du cirque en traînant les lourdes bottines d'où sortaient des pieds sales et nus.

... Elle est assise sur un banc dans le jardin, derrière le cirque; à côté d'elle appuyée sur un bâton, souffle péniblement une grande vieille pesante au visage de pierre, avec des lunettes noires aux verres ronds, vêtue des débris d'une pelisse — lambeaux de soie et fourrure grise.

En passant j'entends une voix rauque, des paroles tranchantes :

— Le dernier homme propre de cette ville est mort il y a dix-neuf ans...

La vieille crie comme une sourde :

— Le tribunal a brûlé, je suis allée voir, il n'en reste que les murs. Il a brûlé. Dieu a puni...

La femme aux énormes bottines lui dit à l'oreille :

— Les miens sont en prison. Tous.

Il me sembla qu'elle riait.

A petits pas rapides marche, courant presque, un petit homme très velu, au visage de singe, au nez écrasé. Ses prunelles bleu sombre, élargies par l'inquiétude, sont entourées d'un mince cercle opalin. Il est affublé d'un pardessus de toile, aux pans inégaux qui pendent en franges, comme si quelque chien les avait déchirés. Il est chaussé de bottes de feutre éculées. Il n'a pas de chapeau, des mèches grises se dressent sur sa tête, sa barbe épaisse, toute grisonnante, pousse en désordre sous ses yeux, sous ses pommettes, sort de ses oreilles. Il court et marmotte anxieusement en agitant les bras, en croisant fortement et fréquemment les doigts.

Sur le boulevard, près de la Maison du Peuple, il dit aux soldats :

— Comprenez-le bien, vous avez particulièrement besoin de le comprendre : l'homme n'est heureux que s'il se souvient qu'il n'est pas homme pour longtemps, et s'y résigne...

Il parle doucement d'une voix grêle, alors qu'à en juger par son extérieur, il devrait rugir. Il se balance sur ses jambes, une main serrée contre son cœur, l'autre battant la mesure — ses mains aussi sont velues, avec de petites touffes sombres sur les doigts. Devant lui, sur un banc, trois soldats croquent

des grains de tournesol et en recrachent la cosse sur le ventre et les pieds du petit homme, un quatrième soldat avec un trou rouge sur la joue fume et s'applique à souffler la fumée dans la bouche et le nez de l'orateur.

— J'affirme qu'il est inutile d'éveiller en nous, hommes, l'espoir d'une vie meilleure, c'est même inhumain et criminel, c'est mettre les gens sur le gril...

Le soldat cracha sur le bout de sa cigarette, le lança en l'air d'une chiquenaude et, allongeant les jambes, demanda :

— Au service de qui es-tu?

— Qui? Moi?

— Toi. Au service de qui?

— Qu'est-ce que ça veut dire : au service?

— Ce que ça veut dire? Tu es au service des bourgeois, des youpins?

L'homme déconcerté souriait; il se tut et l'un des trois conseille nonchalamment à celui qui questionnait :

— Envoie-lui un coup de pied dans le ventre.

L'autre dit :

— Il n'en a même pas, de ventre...

Le petit homme recula d'un pas, enfonça les mains dans ses poches, puis, les en arrachant, les joignit fortement.

— Je parle de moi-même. Je ne suis au service de personne. Moi aussi, je réfléchissais et je lisais, j'avais la foi. Mais maintenant, je le sais : l'homme n'existe pas pour longtemps, tout se détruit et lui...

Le soldat à la joue trouée cria férocement :

— Pssch!...

Le petit homme s'enfuit, ses bottes de feutre soulevaient la poussière et le soldat dit à ses camarades :

— Il veut nous faire peur, la canaille. Comme si nous ne comprenions pas. Mais nous, on comprend tout...

Le soir de ce même jour, le petit homme devisait, assis sur un banc auprès du pont Troïtsky.

— Comprenez-le bien : au fond l'homme de la majorité, l'homme simple, celui que nous prenons pour un imbécile, c'est justement lui qui est le véritable constructeur de la vie. La majorité des hommes est bête...

Il avait comme auditeurs un matelot grêlé, aux jambes

torses, large et lourd, un milicien, une grosse femme en robe bleue, trois hommes en gris, apparemment des ouvriers, et un jeune juif, tout cousu de cuir noir. Le jeune homme s'échauffait; il demandait insidieusement :

— Peut-être que le prolétariat est bête lui aussi, eh?

— Je parle des gens qui désirent très peu de chose et avant tout qu'on ne les empêche pas de vivre comme ils le savent.

— Ce sont les bourgeois, n'est-ce pas?

— Attendez, camarade, — dit pesamment le matelot. — Laissez-le parler.

L'orateur hocha la tête du côté du matelot.

— Je vous remercie.

— Il n'y a pas de quoi.

— L'homme n'est bête que considéré à notre point de vue livresque, mais lui-même est entièrement satisfait de la quantité de raison qui lui est donnée par la nature, et il s'en sert très bien...

— Exact! — dit le matelot. — Vas-y.

— Ce n'est pas pour longtemps qu'il est homme, il le sait et il n'est aucunement troublé par le fait que dans quelque temps il lui faudra se coucher dans la tombe...

— Nous mourrons tous, c'est exact, — répéta le matelot avec un clin d'œil vers le jeune homme en cuir, et il sourit largement, donnant ainsi à penser qu'il était fermement convaincu de son immortalité personnelle.

Cependant l'orateur velu continuait toujours aussi bas, d'une voix très étrange, comme s'il demandait, suppliait qu'on le crût :

— Il ne veut pas d'une vie inquiète faite d'espoir; la vie paisible qui coule lentement sous les étoiles nocturnes le satisfait. Je l'affirme : éveiller des espoirs irréalisables chez ces hommes qui en général n'en ont pas pour longtemps, c'est embrouiller leur jeu. Que peut donner le communisme?

— Ah, ah! — dit le matelot; et appuyant les mains sur les genoux, il se pencha en avant et se leva.

— Allons, viens!

— Où? — demanda le petit homme velu en reculant.

— Je sais où. Camarade, je vous prie de me suivre, vous aussi.

— Ah, laissez-le, — dit le jeune homme, avec un geste de dédain.

— Je vous prie de me suivre! — répéta le matelot plus bas; mais son visage grêlé prit un ton terreux et ses yeux clignèrent sévèrement.

— Je n'ai pas peur, — dit l'homme velu en haussant les épaules.

La femme s'en alla après s'être signée, le milicien s'éloigna aussi en taquinant du doigt le chien de son fusil, les trois autres hommes se levèrent aussi automatiquement, et avec autant d'ensemble que s'ils n'avaient eu à eux trois qu'une seule volonté.

Le matelot et le jeune homme en cuir menèrent leur capture vers la forteresse Pierre et Paul, mais deux passants les rattrapant sur la passerelle voulurent persuader au matelot de relâcher le philosophe.

— Non, — répliquait le matelot, — il faut lui montrer, à ce chien barbet, que l'homme ne vit pas longtemps...

— Je n'ai pas peur, — répéta doucement le barbet en regardant à ses pieds, — mais je suis étonné que vous... compreniez si mal...

Soudain il fit brusquement demi-tour et s'en alla vers la place.

— Regardez, il s'en va, — dit le matelot surpris, à mi-voix. — Il s'en va. Eh! où vas-tu?

— Laissez-le donc, camarade, vous voyez bien qu'il n'a pas son bon sens...

Le matelot siffla dans la direction du petit homme velu et dit avec une grimace :

— Diable, il est parti et sans aucun bruit! Il est brave, en effet, le chien, il est tout à fait fou...

Près de la maison du peuple, un petit vieillard aux yeux perçants, coiffé d'un melon roussi, vêtu d'un long pardessus de drap avec un col châle, va et vient parmi la foule. Près de chaque groupe, il s'arrête, et, penchant de côté sa petite tête, fouillant le sol de sa canne à pomme d'os, il écoute attentivement. Que disent les gens? Il a un petit visage rose et rond comme une balle, des yeux ronds et clignotants d'oiseau de nuit, une moustache grise et piquante sous un nez de vautour

et sur le menton une touffe de poils de bouc jaune clair; il les tortille d'un mouvement rapide des trois doigts de la main gauche, les enfonce dans sa bouche et, après les avoir mâchonnés, les expulse en soufflant :

— Pff...

Il s'enfonce de l'épaule dans l'épaisseur de la foule, comme pour s'y cacher et l'on entend sa voix frêle, ses paroles nettes et rapides :

— Je sais quelles classes nous sont le plus nuisibles, les classes qu'il faut anéantir entièrement, pour que leurs os mêmes soient réduits en poussière...

Des soldats, des ouvriers, des servantes et des filles de joie l'écoutent attentivement, en lui regardant dans la bouche comme s'ils suçaient ses paroles excitantes. Lui, en parlant, tient sa canne en travers de son corps et passe rapidement les doigts dessus, comme s'il jouait de la flûte.

— Premièrement, les fonctionnaires de tout rang : vous savez vous-mêmes quel fléau sont pour nous les fonctionnaires; qu'y-a-t-il de plus méchant qu'eux? Tribunaux, prisons, bureaux, tout est entre leurs mains. Qu'en dites-vous? Ils ont comme les prestidigitateurs des cabinets avec toute sorte de mystères. Il faut les supprimer en premier lieu...

Une jeune fille rousse, une femme de chambre sans doute, demanda avec humeur :

— Et toi-même, qui es-tu? Un fonctionnaire aussi peut-être?

Il se hâta de protester d'un ton froissé :

— Je ne me suis jamais employé contre le pauvre peuple, je n'ai jamais rien fait contre lui. Je suis devin, oracle, je connais la vie future...

On lui proposa de prédire l'avenir.

— C'est une chose secrète, on ne peut le faire en public!

Et à cette question :

— Qu'allons-nous devenir?

Il répondit en baissant les yeux :

— Cela ira mal si, après avoir mis l'affaire en train, nous ne l'achevons pas d'un coup, cela ira mal! Il faut arracher les dents avec la racine. Les fonctionnaires, il faut les faucher. Et les savants, aussi — ne vous mêlez pas d'aveugler notre

raison, ne faites pas passer un kopeck pour un rouble, oui! Nous sommes des savants, il faut nous écouter, nous allons vous faire des lois. Ils ont écrit et collé partout la loi : ne buvez pas d'eau non bouillie. Hein? qué, qué, qué...

On ne savait s'il riait ou soupirait en lançant de sa bouche arrondie ce furieux : qué, qué, qué...

Et, contractant son petit visage, il demandait triomphalement :

— Et, nous, qu'est-ce que nous faisons? Buvons-nous de l'eau non bouillie, oui ou non?

Le public en riant répondait par plusieurs bouches :

— On en boit.

— Et nous sommes en vie?

— Probable.

— Ainsi! Les voilà, ces lois. Voilà! C'est pour cela qu'il faut les faucher...

Et, convaincu qu'il avait accompli son œuvre, ce petit homme sortait de la foule, s'éloignait en agitant sa canne et de nouveau s'en allait exciter un autre groupe.

— Deux classes, il y en a deux qui sont particulièrement pour nous une peste, une affliction et une désolation...

De toute évidence, il était sorti, lui aussi, d'un coin obscur, où la vie l'avait relégué et où il était resté des années, solitaire, contracté, accumulant la fureur et la rancune.

Ceux qui excitent de l'hostilité contre les intellectuels sont assez nombreux. Il me semble que ce sont le plus souvent des concierges, des laquais, des cuisiniers, en général des domestiques.

Après un meeting au Cirque moderne, une grosse femme à face rouge racontait aux soldats « comment vivent les maîtres »; elle le racontait spirituellement et avec des mots tels que sur dix on ne saurait en écrire trois. Les soldats riaient follement et crachaient avec jubilation en écoutant raconter comment opérait le médecin spécialiste des maladies de femme, comment se conduisait la dentiste juive, et de quelle manière l'acteur « arrangeait » ses élèves.

— Il faut assommer cette racaille, — déclara sévèrement un soldat noir, à la mâchoire bandée, — il faut l'assommer jusqu'au dernier.

Dans un autre groupe, un homme boiteux d'une quarantaine d'années, glabre comme un castrat, criait :

— Moi, je passe toute ma vie à l'écurie, dans le fumier, pendant qu'ils jouent sur des divans moelleux avec des petits chiens. Non, assez! C'est moi qui veux jouer avec les petits chiens, et, vous autres, allez à l'écurie. Oui? Pourquoi n'est-ce pas ainsi, pourquoi?

Une jeune femme borgne, au visage brûlé par le vitriol, parlait, terrible et implacable :

— Regardez dans la Bible : est-ce qu'il y a des maîtres? Il n'y a pas de maîtres dans la Bible : il y a des rois, des juges, des prophètes, mais pas de maîtres! Et Dieu lui-même a ordonné de massacrer les tribus où il y avait des maîtres, il a ordonné d'exterminer complètement une de ces tribus, les femmes, les enfants et même les esclaves. Parce qu'à cause des maîtres les serviteurs sont pervertis aussi et ne sont plus des hommes, non!

— Étrangle-toi, tante, — lui conseilla-t-on dans la foule.

Mais elle, pressant ses seins hauts et ronds, criait d'une voix âpre et sonore :

— J'ai été onze ans femme de chambre, et j'ai vu...

Elle avait vu bien des choses qu'ignorait Octave Mirbeau lorsqu'il écrivit son *Journal d'une Femme de chambre*; tandis qu'elle disait ce qu'elle avait vu, l'assistance l'écoutait sans rire, en silence, d'un air morne.

Et ce fut seulement lorsqu'elle fut partie, toute rouge et suante d'excitation, qu'un petit soldat au nez camus dit en la suivant du regard :

— Ce n'est pas pour rien qu'on lui a abîmé la gueule, à cette femme-là.

L'être humain outragé est terrible lorsqu'il se sent en droit de se venger et qu'il est libre de le faire.

C'est à cet être humain que devraient penser avant tout les réformateurs sociaux et les chefs politiques.

... Les vitres bleuirent, le visage osseux de mon interlocuteur devint plus sombre, des ombres particulièrement épaisses s'étendirent dans les poches creusées sous ses yeux. Il me sembla que son regard distrait et errant était plus concentré,

plus profond, que ses récriminations fastidieuses avaient pris un son plus grave, que sa voix irritée et rauque était devenue plus douce. En enroulant impitoyablement autour de son doigt les poils incolores de sa barbiche rare, et en les serrant sans doute jusqu'à la douleur, il disait :

— Le peuple fêtant la liberté, je l'ai vu en rêve, il y a une dizaine d'années; je me trouvais alors à la prison d'Orlov et les impressions de l'année 1905 étaient encore fraîches. Vous savez avec quelle férocité on assommait les gens à la prison d'Orlov. Oui. Mon rêve avait commencé par un cauchemar : je voyais un petit groupe d'hommes et, parmi eux, mon élève, le typographe Borissov, qui agitait des bâtons et les enfonçait dans un corps en lambeaux. Je demandai à Borissov :

— Pourquoi avez-vous torturé cet homme?

— C'est un ennemi!

— Mais c'est quand même un homme!

— Quoi? cria Borissov, et il leva sur moi son bâton. Frappez-le! Mais le bâton tomba de ses mains, il les tendit et murmura avec ravissement, en dansant :

— Regardez, les voilà, ils viennent, c'est fini, ils viennent!

» Des masses innombrables d'hommes spiritualisés s'avançaient, je voyais luire un éclat surnaturel, comme étoilé de milliers d'yeux. C'est précisément dans ces yeux que je sentis la chose principale — le peuple est ressuscité! Vous comprenez? Ressuscité, transformé spirituellement. Et aussitôt j'ai disparu en lui comme si, m'étant enflammé, je m'étais consumé d'un seul coup.

Mon hôte frappa de son crayon le bord de la table, écouta le bruit sec et frappa encore une fois :

— Maintenant je vois le peuple triomphant réellement, mais je me sens étranger au milieu de lui. Il triomphe, mais il n'y a pas en lui cette nouveauté que j'ai vue en rêve et dans laquelle réside toute signification : il n'y a pas de transfiguration, Il triomphe, et j'ai dépensé le meilleur de mes forces pour préparer ce triomphe, et je lui reste étranger. C'est singulier...

Il regarda par la fenêtre et écouta : prudemment, avec hésitation on sonnait les vêpres; à la forteresse Pierre et Paul

une mitrailleuse crépitait : soldats et ouvriers étudiaient la technique de la défense de la liberté.

— Il se peut qu'en général, comme beaucoup d'autres, je ne sache pas triompher. L'énergie s'est dépensée dans la lutte et le désir, la capacité de jouir de la possession est tuée. Peut-être est-ce tout simplement de l'impuissance. Mais le fait est que je vois beaucoup de méchanceté, de rancune et que je n'aperçois pas de joie, de cette joie qui transfigure l'homme... Et de la foi dans la victoire, je n'en aperçois pas non plus.

Il se leva, regarda autour de lui, clignant de l'œil comme un aveugle, tendit la main et, en serrant la mienne, dit :

— Je me sens mal. C'est comme si Colomb avait enfin atteint les rivages de l'Amérique, et que l'Amérique le dégoûte.

Il s'en alla.

MAXIME GORKI

LETTRES DE CHATEAUBRIAND

A LA COMTESSE DE CASTELLANE[1]

XLV

Paris, du 24 au 28 janvier 1826.
Reçue à Naples.

Je n'ai point reçu de lettre de vous depuis mardi 24, mais je ne suis pas inquiet, parce qu'il est possible que les courriers aient éprouvé quelque retard ou que vous soyez partie pour Rome avant de m'avoir écrit; et, alors, il faut compter deux ou trois jours de plus pour le mouvement des lettres.

Imaginez-vous que je croyais Donatien parti, et que j'ai été tout étonné quand il est venu hier me faire des adieux; il doit partir aujourd'hui ou lundi; il prend le chemin de la Corniche et arrivera à Rome quand vous serez à Naples, m'a-t-il dit, car vous m'avez écrit que vous ne faisiez que traverser Rome.

Mon avenir devient plus incertain que jamais; ce maudit terrain ne se revend pas; mes dettes s'accumulent et m'écrasent. Je crains d'être obligé d'en venir à un grand parti. Ma position ne peut pas aller plus loin que le 15 février. A cette époque, si je ne suis pas parvenu à me tirer d'affaires, je serai dans la nécessité de changer toute ma vie. Vous êtes un modèle des grandes et courageuses résolutions. Je pourrais aller en engageant mes travaux futurs, mais je ne le veux pas : à mon âge, avec une femme souffrante, je veux prendre des précautions contre l'hôpital, et si je mangeais d'avance

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 août.

ce qui assurera le nécessaire à ma vieillesse et à celle de madame de Chateaubriand, je n'aurais plus de ressource que dans la pitié publique. Je veux épargner ce reproche à ceux que j'ai servis. Vous voyez que je prends mes précautions d'avance. Je vous préviens d'un accident qui n'arrivera peut-être pas, mais qui peut aussi arriver, afin qu'il ne vous fasse pas trop de peine. D'ailleurs, vous savez combien ces chagrins *matériels* sont peu de chose. On est presque honteux de leur donner ce nom qui devrait être réservé pour des malheurs plus nobles et des calamités plus réelles. J'aurai soin de vous dire ce que nous deviendrons après la catastrophe.

Ma santé est très bonne, au fond, quoique mes rhumatismes m'aient fort tourmenté cette année. J'ai attrapé à Saint-Denis, le 21 janvier, un froid à la tête qui les a redoublés. Mais nous marchons vers le soleil, le printemps viendra et vous ramènera. Vous le voyez, dans ce moment même, commencer sur les ruines de Rome. Cela fait grand pitié pour cette pauvre race humaine qui s'endort si vite et pour si longtemps. Voilà une lettre de Jérémie. Je voulais ne vous parler que de vous et je ne vous ai parlé que de moi. Il me reste à peine l'espace pour ajouter tous les hommages, tous les vœux que l'amitié vous offre à vous et à tous les enfants qui vous accompagnent, grands et petits. Madame de Chateaubriand se joint à moi dans tous les vœux.

XLVI

Paris, du 28 au 31 janvier 1826.
Reçue à Naples.

Certainement, j'ai passé par le val d'Arno, et je vous avais parlé d'Arezzo, d'où vous m'avez écrit le 17, dans une de mes lettres. Ainsi, vous serez arrivée bien portante, malgré le froid, à Rome le 21 janvier, jour où j'étais à Saint-Denis : nous étions tous les deux le même jour dans la ville des tombeaux; il paraît que M. de C. n'est pas comme vous, et qu'il veut s'amuser. J'espère le voir à son arrivée à Paris. Depuis ma dernière lettre, où je vous mandais le parti que nous serions obligés de prendre vers le quinze du mois prochain,

rien n'est arrivé de nouveau. Ainsi c'est toujours à cette époque que se déterminera notre sort. Quand il n'y a que quinze jours à attendre c'est le cas de mettre en pratique cette belle patience que je prêche tant. Je serai beaucoup plus heureux, comme cela arrive toujours, parce que j'aurai fixé ma résolution et que je saurai à quoi m'en tenir. Si la vente de mes meubles produit une trentaine de mille francs, nous serons grands seigneurs, et hors d'affaires, parce qu'avec une partie de cette somme, je pourrai aller, en me retirant quelque part, jusqu'à l'époque où mon édition sera livrable aux libraires. Toutes les propositions jusqu'ici sont de quatre cent mille francs. Voyez quelle richesse! Je suis allé hier à la messe du Saint-Esprit, et je n'ai jamais eu un si grand froid de ma vie; c'est aujourd'hui l'ouverture des Chambres; je n'irai pas à la séance royale. Vous sentez comme on est en mouvement pour le discours du Roi. Vous êtes bien heureuse, madame, d'être délivrée de toute cette politique. La saison va encore interrompre mes travaux, et d'ailleurs, dans les embarras de mes tristes affaires, je n'ai guère l'esprit assez libre pour travailler. Madame de Chateaubriand vous remercie de votre bon souvenir; elle est malade, et c'est un autre grand tourment; elle a beaucoup craché de sang; cet hiver l'a fort éprouvée. Il y a plus d'un mois que nous sommes dans la glace et dans la neige, et malgré le dégel d'aujourd'hui, je crois que nous en avons encore pour longtemps.

J'ai toujours oublié de vous dire que M. de Montmorency sera reçu à l'Académie le 9 du mois prochain, et que je dois lire quelque chose à sa réception. J'ai choisi un passage de mes discours sur l'histoire : *l'invasion des Barbares.*

Mille hommages, mille tendresses aux enfants et mille compliments aux grands parents.

Je vous dirai que la grand'mère chatte va mettre au jour de nouveaux enfants. Mes respects à Fox.

XLVII

Paris, du 31 janvier au 4 février 1826.
Reçue à Naples.

J'ai reçu vos lettres de Rome et de Civita Castellana du 21, 22 et 23 janvier. Vous aurez vu, par mes dernières lettres,

que j'avais calculé que vous arriveriez à Rome ce triste jour du 21 janvier. C'est bien à mon insu que j'ai mis quelque chose dans mes lettres qui vous ait fait de la peine : leur fréquence et leur longueur vous prouvent pourtant le plaisir que j'ai à vous écrire; il est possible qu'un sentiment de tristesse, qui sort de mon avenir, me domine, et il faut me le pardonner. Je m'attendais bien que la première vue de Rome ne vous satisferait pas; mais j'étais sûr aussi que le second coup d'œil changerait la scène. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au bout de trois mois de séjour à Rome, on ne sait plus comment s'arracher de ces ruines. Aucune ville du monde ne produit cet effet; pourtant, quand on a vu les monuments d'Athènes, ceux de Rome semblent être des ouvrages barbares. Saint-Pierre n'est beau qu'intérieurement, son portail est lourd et d'un mauvais effet; mais vous savez qu'il n'est pas du grand maître. Que dites-vous de ces admirables fontaines ? La Sabine vient aux portes de Rome; mais sa chaîne de montagnes s'étend assez loin. On la traverse et on la suit par la route que vous avez prise pour venir à Rome.

Maintenant, parlons de l'avenir. Si mes premières lettres à Rome vous ont fait de la peine, je crains que les dernières vous aient encore plus affligée. Je vous ai mandé la position où j'étais et le parti que j'allais être obligé de prendre vers le 15 de ce mois. Nous voilà déjà au 4, et il n'y a pas d'apparence que je parvienne à vendre le terrain et à sortir de cet abîme dans les dix jours qui me restent. Je vous ai dit que nous serions obligés de vendre tout ce que nous avons. Si cela arrive, madame de Chateaubriand partira la première pour ne pas présider à cette triste affaire, et pour nous chercher une retraite quelque part, et vraisemblablement en Suisse; mais la saison est encore si rigoureuse pour les Alpes que je voudrais que madame de Chateaubriand fît un séjour de six mois dans le midi de la France où j'irais la retrouver quand j'aurais tout terminé ici, et d'où nous irions nous établir dans notre solitude. Vous me demandez précisément par où vous devez revenir et si c'est par le Simplon; moi-même, je vous invitais dans ma dernière lettre à revenir par cette route, et vous nous trouveriez sur votre passage. J'entrerai dans tous les détails quand la catastrophe sera arrivée. Ne vous affligez

pas de tout cela; ne vous indignez pas; ne vous faites pas de mal. Cette sorte de malheur ne peut jamais atteindre l'âme d'un honnête homme; il n'empêche ni de rire ni de dormir. Quelques mois d'une entière solitude répareront tout et me rendront indépendant. Aimeriez-vous mieux que je fusse sorti riche du ministère ou que j'eusse demandé la fortune à ceux à qui je l'ai donnée ?

Vous êtes à Naples, à présent, d'après ce que vous me mandez. Vous reviendrez à Rome vers la mi-carême; vous ne me donnez pas une adresse à Naples. Je continue donc d'écrire à Rome jusqu'à nouvel ordre de vous.

Mille et mille hommages. Tendresses aux beaux enfants.

XLVIII

Paris, du 4 au 7 février 1826.
Reçue à Naples.

Deux petites lettres que vous m'avez écrites de Pérouse et de Spolète me sont arrivées avec votre lettre de Rome du 26 janvier. Je vous remercie de votre bonne exactitude; mais je suis pourtant fâché qu'au milieu de tant de fatigues et de froid vous ayez pris tant de peine. Vous n'avez pas pu penser, à Pérouse, au maître de Raphaël, et c'est tout simple; il y avait pourtant quelques bons tableaux à voir là.

Vous avez très bien fait de courir dans Rome et de tout voir un peu avant de m'en écrire. Vos lettres sont arrivées successivement et de manière à ne pas me laisser d'inquiétude. Vous êtes sous ce charme de Rome que tout le monde éprouve, et ce qu'il y a de bon, c'est que ce charme, contraire à tous les autres, ne s'affaiblit pas et qu'on aime toujours plus ces grandes ruines. Je n'ai pu retrouver le morceau sur le Vésuve, quoiqu'il ait été imprimé. Les *Martyrs* sont remplis, dans le livre V, de la description de Naples, mais je ne sais si vous trouverez à Rome les *Martyrs*, ni s'ils valent la peine d'être cherchés. Vous êtes à Naples, à présent, et depuis quelques jours, puisque vous avez dû partir de Rome le 1er février. Je me fais une grande peine de penser que les lettres où je vous parle de mes tristes affaires vont venir troubler votre voyage. Je me fais un reproche de vous les avoir écrites.

J'aurais dû peut-être attendre que l'événement fût arrivé. Mais d'un autre côté, ne vous aurais-je pas surprise, et ne valait-il pas mieux vous dire ce qui devait arriver? Le 15 de ce mois est le terme fatal, parce que c'est le jour de l'échéance des billets et des termes de payement du terrain pour l'infirmerie. Nous sommes au 7, et, désormais, il faudrait un miracle pour qu'il se présentât des acheteurs avant le terme. J'aurais bien un moyen de me tirer d'affaires : ce serait de m'arranger avec les libraires et de leur vendre d'avance mes ouvrages, moyennant cent mille francs, qu'ils me compteraient sur le champ. Mais je ne veux absolument pas manger mon blé en herbe. L'hôpital me fait peur sur mes vieux jours. Autrefois, j'avais plus de courage. En tranchant dans le vif actuellement, et ayant le courage d'accepter toute ma position et dans toutes ses conséquences, je me féliciterai un jour du parti que j'aurai eu le courage de prendre.

Je vous quitte ici pour relire et corriger le morceau historique que je dois lire après-demain à l'Académie pour la réception de M. de Montmorency, et, quoique je doive vendre mon lit huit jours après, encore faut-il faire bonne contenance. Madame de Chateaubriand est courageuse comme un lion. La pauvre femme n'a guère pourtant à mettre à l'encan que les petites bouteilles qu'elle prend pour sa misérable santé.

Mille hommages, mille tendresses à Henri, Charles et Sophie. Je baise la patte de Fox. On m'annonce que madame mère chatte mettra bientôt au monde sept enfants, beaux comme le jour. Le père a été vu sur une gouttière. On dit qu'on ne peut avoir l'air plus matériel et de plus belles moustaches.

Votre beau-père doit avoir bien mis des plaques et quel bonheur qu'une Cour et des ambassadeurs à visiter!

XLIX

Paris, du 7 au 11 février 1826.

Vous êtes vraiment trop bonne et trop admirable de vous occuper tant, dans votre lettre du 29 janvier, de mes tristes affaires. Je prendrai le parti que vous m'indiquerez. Je vendrai le terrain à l'enchère, quelle que soit la perte, et d'ailleurs,

force est de m'en défaire à tout prix, mais cette vente ne changera pas ma position, et je suis arrivé au point qu'il ne me reste qu'à me décider par une résolution ferme et prompte. Je ne vous redirai pas tout ce que je vous ai dit dans mes lettres précédentes. Sous peu de jours, madame de Chateaubriand sera partie ou restée. Si elle peut, elle ira faire une petite station dans le midi, tandis que je ferai faire la vente de mes meubles. J'irai la rejoindre. Ensuite, nous sortirons de France, et il est probable qu'à moins de chances très improbables nous n'y rentrerons jamais. Aussitôt que mon travail sera achevé, que j'aurai mon argent, et que je pourrai, par conséquent, lever notre première tente, nous serons prêts à aller avec vous en Italie, dans cette Rome que j'aime encore plus que vous. Vous nous verrez, en passant en Suisse, et nous ferons tous nos projets possibles pour l'avenir.

La session actuelle ne peut me retenir; il ne paraît pas qu'on doive proposer quelques-unes de ces lois de principe qui m'obligeraient à parler; et, quant au procès à la Cour des Pairs, je me récuserai parce que je dois partager la responsabilité de mes anciens collègues; leurs procédés envers moi ne peut me faire manquer à l'honneur. J'ai partagé leur pouvoir, je dois partager les chances de leur mauvaise fortune, si, par hasard, ils se trouvaient interpellés pour des actes dont je dois être solidaire avec eux.

Vous aimez donc cette ville Borghèse? J'y passais ma vie. J'ai vu aussi les daims blancs ou, du moins, leurs pères, mais prenez garde à l'air de cette promenade. Les étrangers dédaignent la *malaria*, mais ils sont obligés de convenir bientôt que les habitants du pays ont raison.

Une chose me fait grand plaisir. Vos lettres de Rome m'arrivent beaucoup plus tôt que vos lettres de Florence. J'ai reçu avant-hier, 8 février, votre lettre du 29 janvier. Vous m'avez dit que vous partiez le 1er février pour Naples. Vous y êtes donc à présent. Je crois qu'au bout de quinze jours vous aurez assez de ce beau ciel de Naples. Une fois Herculanum, Pompéi et Paestum vus, il n'y a plus rien, et il n'y a que Rome qui soit d'un intérêt toujours renaissant. J'attends que vous me parliez du tombeau de la pauvre madame de Beaumont.

Madame de Chateaubriand vous offre mille compliments; moi, je vous dis toutes les choses d'un vieux voyageur sur cette terre, et, en ma qualité de Patriarche des Pèlerins, je donne ma bénédiction à toute la jeune famille errante.

L

Paris, du 11 au 14 février 1826.
Reçue à Naples.

Un million de pardons. Je me suis laissé surprendre aujourd'hui par la correction des épreuves du discours que j'ai lu à l'académie, comme vous vous êtes un jour laissée entraîner par les ruines de Rome, et vous n'avez pu m'écrire une longue lettre; mais votre préoccupation était plus noble que la mienne. L'heure me presse, et je ne puis vous dire qu'un mot : rien de changé dans notre position. Tout ce que je vous ai dit dans mes dernières lettres subsiste toujours. C'est cette semaine même que nous allons prendre notre parti définitif et, samedi prochain 18, je vous dirai ce que nous serons devenus. Madame de Chateaubriand partira avant moi, si elle part. Je laisse toujours cette incertitude parce que l'homme propose et Dieu dispose. La santé de madame de Chateaubriand est telle et mes affaires sont si embrouillées, qu'il y a toujours de l'imprévu dans les choses qui semblent les plus assurées pour moi.

J'ai reçu votre bonne lettre du 1er février. J'ai vu votre mère. Pauline se porte à merveille et devient charmante. Mille hommages, mille vœux à toute la famille.

LI

Paris, du 14 au 18 février 1826.
Reçue à Naples.

Je n'ai point reçu de lettre de vous depuis que je vous ai écrit mardi dernier 14. Vous êtes sans doute à Naples, et je lis dans les journaux de grandes histoires de voleurs qui me font trembler. Mais j'espère que vous n'aurez pas marché sans bonne escorte; pourtant j'ai envie d'apprendre que vous êtes paisiblement arrivée. Je comptais vous donner aujourd'hui tous les détails du voyage, tous ceux, du moins,

que je ne vous ai pas donnés encore, mais madame de Chateaubriand n'est pas encore partie; elle ne part qu'après-demain lundi, et j'ai un tel soupçon de la fortune que je ne croirai à rien que notre retraite ne soit commencée, et je ne vous écrirai ce qui me reste à vous dire que quand la pauvre voyageuse sera sur les grands chemins. L'affaire en gros, c'est que madame de Chateaubriand va faire une pose dans le midi de la France, du côté de Marseille, tandis que je vendrai ici nos guenilles et réglerai les affaires de l'infirmerie; qu'ensuite, j'irai droit à Genève chercher au bord du lac quelque chaumière où madame de Chateaubriand viendra me retrouver vers le mois de mai. C'est sur ces mouvements que nous espérons que vous réglerez les vôtres, et que vous viendrez nous faire une petite visite en descendant du Simplon. Nous le méritons, puisque nous allons au-devant de vous. Je rabâche sans doute, car il me semble que je vous ai déjà dit tout cela une centaine de fois. Je commence à radoter : *les ans en sont la cause.* Croiriez-vous qu'au moment de quitter peut-être pour jamais une patrie que j'aime tant et pour laquelle j'ai fait depuis mon enfance tant et de si longs sacrifices, je ne sois pas extrêmement triste? Un sentiment de courage me soutient. Il faut que je mette les derniers jours de madame de Chateaubriand et les miens à l'abri du caprice et de l'ingratitude des hommes et que je trouve en moi seul cette indépendance que j'aurais pu, peut-être, attendre de mes services. Le Diable, qui se fourre partout, soulève mon orgueil, et quand je viens à trouver que j'ai en moi cette faculté d'indépendance, et qu'un travail assidu de quelques mois me mettra au-dessus des menaces de l'avenir, j'ai besoin d'appeler à mon secours toute l'humilité chrétienne. Quant à la France, je n'y ai ni fortune ni famille, j'ai perdu l'une et l'autre pour le Roi. Il me reste quelques amis. Ne viendront-ils pas bien me voir dans ma retraite? N'êtes-vous pas libre aussi, précisément comme moi, par vos malheurs? De l'ambition, je n'en ai jamais eu. J'ai l'habitude de l'exil et de la terre étrangère. J'ai beaucoup d'ouvrages à achever et peu d'années à vivre. Mes mémoires surtout et mon histoire de la Restauration me tiennent au cœur. C'est là où l'avenir trouvera mes ennemis tels qu'ils sont. J'ai donc de l'occupation

pour remplir une carrière plus longue que la mienne. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. A bientôt, et que, surtout, ces tristes lettres ne vous empêchent pas de jouir de votre beau voyage. Vous nous servirez un jour de guide à madame de Chateaubriand et à moi quand nous le recommencerons avec vous.

LII

Paris, du 18 au 21 février 1826.
Reçue à Naples.

Il est quatre heures du matin. Je viens de mettre madame de Chateaubriand en voiture. La voilà partie, et me voilà seul encore une fois dans le monde, ma destinée remise entre mes mains et cherchant un abri et une fortune. Le sacrifice est fait; il m'a coûté, mais, à présent, je m'en applaudis, et je suis sûr, à peu près, d'assurer l'indépendance du reste de ma vie depuis que je me suis résolu à ne la chercher qu'en moi. Toutes mes lettres précédentes vous ont appris ce que j'allais faire; il ne me reste que très peu de choses à vous expliquer. Nous étions dans la nécessité d'en finir; nous avions voulu, l'an dernier, retrancher la voiture, mais madame de Chateaubriand, ayant voulu à continuer à pied ses bonnes œuvres, avait pensé en mourir. Il avait donc fallu reprendre des chevaux et la chose, avec tout le reste, était au-dessus de nos moyens. Les dettes s'accumulaient de toutes parts, l'intérêt des sommes empruntées pour le terrain de l'infirmerie, que nous ne pouvions revendre, achevait de nous écraser. Enfin, il fallait quitter notre appartement le 1er avril. Il résultait de cette complication d'embarras que nous n'avions pas un moment à perdre pour faire notre vente et changer notre position avant le terme fatal.

Mais madame de Chateaubriand ne se sentait pas la force d'assister au dénouement, et, surtout, de supporter les regrets et les larmes de ces pauvres prêtres et femmes malades qui lui devaient tout et qui l'aimaient comme une espèce de mère. Elle laisse l'infirmerie dans l'état le plus florissant, ayant cinquante deux mille francs en réserve, fruit de mes travaux et des soins de madame de Chateaubriand, et ma

femme, dont je vais vendre le lit, a du moins le bonheur d'en avoir donné une trentaine à de vieux martyrs de la Royauté. Il fallait donc que madame de Chateaubriand me précédât; mais aller en Suisse à présent était impossible pour elle. Sa chétive santé ne lui permettait pas d'affronter les montagnes au mois de février; elle est donc allée faire une station dans le midi, dans un petit village, appelé la « Seyne » et situé dans la rade de Toulon. Ce sont des curés et des bonnes gens qui ont arrangé l'asile et préparé tout; elle atteindra ainsi deux buts; elle n'assistera pas à la catastrophe et sa santé se trouvera bien d'un climat plus doux pendant six semaines ou deux mois.

Après mûres réflexions, nous avons choisi Lausanne pour nous y fixer pendant mon travail, comme le lieu où l'air est le plus doux et le meilleur pour la poitrine de madame de Chateaubriand. Quelque diligence que je fasse, la vente de mes meubles et l'autre enchère du terrain de l'infirmerie me mèneront bien jusqu'au 15 avril, époque à laquelle je serai obligé de remettre mon appartement. Je partirai alors pour Lausanne. Je louerai la plus petite maison possible, et madame de Chateaubriand pourra venir me rejoindre vers le 15 de mai.

Voilà le plan dans son entier et dans son exécution. Ce qui m'en plaît, c'est qu'il ne me semble pas trop contrarier les vôtres. Si je juge bien de la lenteur de votre marche et de tout ce qui vous reste à voir jusqu'à Venise et votre retour de Venise, vous ne pourrez, dans tous les cas, rentrer en France avant le mois de mai. Si vous revenez par le Simplon, nous serons sur votre route même. Si vous revenez par le Mont-Cenis, à Chambéry, vous serez tout près de nous, et j'espère que vous ferez bien une vingtaine de lieues pour venir nous voir dans notre ermitage. Nous y serons certainement établis pour le 15 de mai. Il est inutile de vous dire de continuer de m'écrire à Paris comme je continue de vous écrire à Rome.

Parlons de vous maintenant. Imaginez-vous que votre lettre de Naples, du 12 février, m'est arrivée samedi 18 comme je venais de mettre la mienne à la poste. N'est-ce pas merveilleux ? Une lettre de six jours de date ! C'est comme si vous m'aviez écrit des Eaux-Bonnes. C'est un grand bonheur que votre pauvre enfant ait eu une petite vérole si

bénigne; l'en voilà quitte pour toujours, mais je souffre de ce que vous me dites de votre santé. Madame de Chateaubriand vient d'avoir cette névralgie. C'est fort douloureux, mais fort court. Faites-vous usage du quinquina? Mais voici bien une autre histoire de vos enfants. Votre mère vous a-t-elle mandé la fière expédition de Poupine? Mécontente de sa bonne, elle a fait son paquet, et, s'échappant du toit maternel, elle s'est aventurée bravement sur le quai. On la suivait; on a arrêté la fugitive, qui a déclaré qu'elle retournait à l'hôtel Castellane. Est-ce là du caractère? Il faut que toute votre famille soit en voyage. Malheureusement, on a fait remarquer à Poupine qu'il y avait sur le quai des charbonniers, et elle en a plus de peur que vous des brigands. Allons, il faut bien finir. Voilà un volume. J'oubliais pourtant de vous dire encore que j'ai reçu votre lettre de Gaëte du 5 février.

Mille hommages. Je suppose que vous irez à Paestum, mais que vous avez renoncé à la course de Sicile.

LIII

Paris, du 21 au 25 février 1826.
Reçue à Naples, le jour où j'ai été au Pausilippe.

Votre lettre du 9 février m'est arrivée, et par conséquent, elle est d'une date de trois jours antérieure à votre lettre du 12.

Votre pauvre Louise me fait une peine bien grande, mais je voudrais lui inspirer un peu de courage, et je suis persuadé que, si elle prenait un seul jour le ton qu'elle doit prendre, elle serait, pour jamais, à l'abri de ces odieuses persécutions.

Je n'ai plus rien à vous dire de mes tristes affaires. Ma dernière, du 21, ou plutôt, mon dernier volume vous a mise au fait de tous les détails. Il y a déjà quatre jours que madame de Chateaubriand est partie et je n'ai point encore de ses nouvelles. Je serais inquiet si je ne savais qu'elle n'écrit point. Je n'attends guère de lettres que de Toulon, à son arrivée à la Seyne. Mon départ est toujours fixé au 15 avril. J'irai droit à Lausanne, où madame de Chateaubriand viendra me rejoindre quand j'aurai trouvé quelque chaumière à bon marché. Et vous, en descendant du Mont-Cenis ou du Simplon, vous viendrez voir les deux ermites...

Je suis occupé à rassembler tout ce que je dois vendre, à régler l'affaire du terrain de l'infirmerie et à mettre de l'ordre dans mes papiers : on dirait que je pars pour l'autre monde.

Nous avons fait notre testament, madame de Chateaubriand et moi, en vertu duquel nous nous donnons tout après notre mort, c'est-à-dire : rien, mais encore faut-il que d'arrière-cousins ne viennent pas nous disputer ce rien. Mais, pourtant, nous laisserons un bel ouvrage dans ce monde; c'est l'infirmerie. Madame de Chateaubriand la laisse riche de 52 000 francs, argent et valeurs, et de 440 000 francs, propriété foncière et mobilière : n'est-ce pas bien quand on a commencé cette retraite de vieux prêtres et de femmes ruinées pour la cause royale avec 1 500 francs empruntés d'un voisin. C'est ma destinée : j'ai donné à la France une opinion monarchique légitime; j'ai laissé le ministère après avoir donné au trône la seule chose qui lui manquait : une armée fidèle, et je m'en vais nu et content.

Je suppose que vous voudrez être à Rome pour la semaine sainte. Ainsi, vous y seriez vers le 18 de mars. Vous aurez eu assez de temps pour voir Naples. Six semaines suffisent. Il n'y a que Rome dont il soit impossible de se rassasier. Vous ne partirez guère de Rome avant le 15 d'avril ou même le 1er de mai; ainsi, avant que vous ayez vu Venise et le reste, vous ne pourrez traverser les Alpes qu'à la fin de mai, ou même dans les premiers jours de juin. Tous mes calculs sont donc exacts, et vous nous trouverez tous établis dans nos montagnes.

Mille hommages, mille amitiés. Comment se portent les beaux enfants? Firmé est donc perdu? Ah! la vilaine bête!

LIV

Paris, le 28 février 1826.
Reçue à Naples.

Mon beau papier doré a fini; me voilà au petit papier jusqu'à ce que j'aie renouvelé mes provisions. J'ai reçu votre lettre du 13. J'avais toujours appréhendé l'effet de mes premières lettres sur vous, au sujet de ma triste position. La suite de ces lettres vous aura éclairci tous les points qui vous semblaient obscurs dans les premières, ainsi, je n'aurai vraisemblablement rien de plus à vous expliquer quand le voya-

geur m'apportera la lettre que vous m'annoncez. Mes affaires vont leur train. Je rassemble tous les objets que je dois mettre en vente, et je crois que l'enchère publique pourra commencer le 15 mars. Le terrain de l'infirmerie sera aussi vendu. Je perdrai terriblement sur tout cela, et une partie de ce que j'aurai un jour des libraires se trouvera mangé d'avance. Mais madame de Chateaubriand et moi, nous réglerons nos dépenses sur notre fortune; quelques privations de plus ne nous coûteront pas, pourvu que nous ayons assez pour ne pas mourir à l'hôpital. J'espère toujours être libre à la fin d'avril et être établi à Lausanne vers le milieu du mois de mai avec madame de Chateaubriand.

Votre histoire de ce petit Charles m'a attendri. Ce pauvre enfant a éprouvé sa première douleur; il faut bien que les hommes commencent ce qu'ils ne doivent finir qu'avec la vie.

Au nom du Ciel, n'allez pas vous laisser troubler par cet accident de ma vie. Vous savez que, depuis que je suis au monde, je n'ai jamais eu deux ans de tranquillité et de repos. C'est donc une condition de ma nature que d'être ainsi traité par la fortune. Prenez-moi tel que je suis, et vous saurez que l'habitude a rendu ces choses-là beaucoup moins dures pour moi que pour tout autre. Achevez, je vous en supplie, tranquillement votre voyage de Naples. Venez-nous voir, en descendant des Alpes, et nous causerons de l'avenir.

Je ne puis vous écrire une plus longue lettre. Les embarras qui me pressent me laissent à peine le temps de respirer. Encore une fois, achevez en paix votre beau voyage; envoyez-moi des descriptions qui m'enchantent, et croyez que je méprise souverainement l'espèce de malheur qui m'atteint aujourd'hui. A vous et mille hommages.

LV

Paris, du 28 février au 4 mars.
Reçue, en revenant de Rome à Naples.

J'ai reçu votre lettre du 16 février où vous me semblez moins triste et votre lettre du 13 que vous m'annonciez, et qui devait venir par une occasion sûre. Je ne saurais vous dire combien cette dernière m'a touché. Vous, déjà si indignement dépouillée, et avec si peu de reconnaissance de ceux

à qui vous avez fait tant de sacrifices, vous seriez encore la victime du malheur de vos amis. Non certes, il ne restera de vos offres généreuses que le souvenir que nous en garderons toute notre vie pour vous aimer chaque jour davantage. Je vous ai tout écrit, tout raconté. Vous savez mes projets à fond; ils sont commencés, puisque madame de Chateaubriand est déjà partie. C'est à Lausanne que vous me trouverez et, comme je vous l'ai dit, nous allons au-devant de vous. C'est donc un moment de gêne à passer. Ne soyez pas inquiète pour mon avenir; pourvu que je ne devienne pas imbécile avant un an, et que je jouisse d'une bonne santé, mon travail me rendra plus riche que vous, et c'est moi qui vous prêterai[1] tout ce que vous voudrez. Mon papier n'est pas comme celui d'un de mes amis; il est encore très haut sur la place, et aujourd'hui même, je dois voir des libraires qui demandent à l'acheter. Je suis presque fâché d'être si gai quand vous êtes si triste. Soyez sûre que c'est la Providence qui a voulu que je ne tinsse ma vie que de moi : elle m'a suivi dans mes goûts d'indépendance. Quand j'aurai sauvé l'avenir de ma pauvre femme et mis à l'abri ses maladies et ses vieux jours, j'aurai l'esprit libre, le cœur content; tous les lieux me seront bons à habiter, et vous pourrez venir partout où nous serons. Achevez donc en paix votre beau voyage; soignez votre santé, celle de vos chers enfants : sans la santé tout est mal; on n'est capable de rien, on n'est pas libre; mangez beaucoup; respirez un air excellent; dormez de longues nuits; ne pleurez point et que nous vous prenions pour une grosse Valaisanne quand vous descendrez du Simplon avec vos enfants et précédée des aboiements de Fox.

Je vois par votre lettre, venue par une voie particulière, que mes calculs étaient justes puisque vous parlez du mois de mai pour votre retour. Madame de Chateaubriand et moi, ne pouvons guère être parfaitement établis à Lausanne avant le 15 de ce même mois. Vous devez être aussi au moment de quitter Naples pour la semaine sainte, et il est possible que cette lettre vous trouve à Rome : ce sera pour nous une grande joie que votre commencement de retour. Mille tendres

1. Chateaubriand avait d'abord écrit « donnerai ». Il a raturé ce mot et mis en surcharge « prêterai ».

hommages. J'ai reçu un petit billet de madame de Chateaubriand, daté de Lyon, elle se portait très bien; elle doit être maintenant arrivée à son petit village, auprès de Toulon, et elle voit les mêmes mers que vous.

LVI

Paris, du 4 au 7 mars 1826.

Je n'ai pas reçu de lettre de vous depuis que je vous ai écrit; j'en espère une, peut-être aujourd'hui. Mais le duc de Fitz-James [1] est venu me chercher, me disant qu'il avait quelque chose à me remettre de la part d'une personne qui voyage en Italie. Je suppose que c'est de votre part. Ma veine d'espérances continue. C'est cette semaine que je m'arrange définitivement avec des libraires, et il est possible que, samedi prochain, j'aie une excellente nouvelle à vous mander. Si cela arrive, rien pourtant ne sera changé au commencement de mes plans, je n'en irai pas moins rejoindre madame de Chateaubriand et travailler en paix à Lausanne, car il me faudra bien livrer les manuscrits que j'aurai vendus, mais mes mouvements et mes résolutions deviendront bien plus libres pour l'avenir, soit que je revienne en France, après mon travail, soit que j'aille en Italie. Dans tous les cas, vous viendrez nous voir en descendant du Simplon et nous arrangerons votre destinée avec la nôtre. Le cœur pourtant me bat d'un peu d'orgueil d'avoir trouvé en moi-même la source de mon indépendance et d'être sorti de l'abîme aux yeux de ceux qui m'y avaient si déloyalement précipité. Je me repens bien de vous avoir affligée de mes maux comme je crains de vous réjouir aujourd'hui par de fausses espérances. Tout ce que j'espère ne peut pas arriver et je retomberai dans mes lamentations. Voilà ce que c'est de vous intéresser à un homme dont la vie n'est jamais un an de suite la même; qui passe continuellement d'une fortune à l'autre et qui tombe, se relève et tombe sans que rien puisse le sauver ou le détruire.

1. Édouard duc de Fitz-James (1776-1838), pair de France, ami de Chateaubriand, avec lequel il mena, dans le *Conservateur*, la lutte contre le ministère Decazes. Démissionnaire de sa dignité de pair quand on supprima l'hérédité (1831), il fut député de Toulouse depuis 1835 jusqu'à sa mort.

En attendant la chute de mon nouveau pot-au-lait, réjouissez-vous de tout ce qu'il doit me donner, c'est toujours autant de pris sur le diable qui s'apprête à vous jouer quelque tour. Quand je ne parviendrais qu'à vous faire passer une bonne journée, cela vaudrait bien la peine d'une espérance, trompée ou non ensuite. Allons, je vous quitte pour les marchands de papier; ils sont là qui m'assiègent. Malheureusement, je suis bien imbécile dans les affaires d'argent, et ils vont m'attraper que ce sera merveilles. Priez pour ma lettre de samedi prochain, celle d'aujourd'hui arrivera à Rome vers le 18. Vous y serez revenue ou du moins, bien près d'y arriver.

Hommages.

J'ai reçu une lettre de madame de Chateaubriand ce matin; elle est arrivée à son village, dans le port de Toulon; elle se plaint de l'aridité et des inconvénients de son gîte. Je m'y attendais, mais elle a la ressource d'aller à Hyères ou d'aller même faire nos logements à Lausanne, si elle se porte bien.

Mille tendresses aux enfants et respects aux grands parents.

Voilà le pigeon qui m'apporte la boîte que le duc de Fitz-James a laissée. C'est le plus joli bige de bronze du monde. C'est un vrai présent de voyageur. Mille remerciements.

LVII

Paris, du 11 au 14 mars 1826.
Reçue à Rome.

Un bonheur comme un malheur n'arrive jamais seul. Je vous ai mandé toute ma grande fortune, et, aujourd'hui, je vous écris le cœur tout ému encore d'un succès que j'ai obtenu hier à la Chambre des pairs. J'ai eu le bonheur de faire passer un amendement pour défendre le trafic des esclaves dans le Levant; c'est-à-dire que les vaisseaux français ne pourront pas porter de rivage en rivage les femmes, les enfants des malheureux Grecs, devenus esclaves entre les mains des Turcs. En attachant ce grand acte de justice, d'humanité, de religion à mon nom, je ne crois pas avoir ressenti dans ma vie une joie plus pure et plus légitime. Mes amis, j'espère, seront contents de moi, et vous êtes du nombre. J'ai reçu vos deux lettres : l'une du 25, l'autre du 28 février.

Je m'afflige de vous avoir tant affligée, et je calcule avec impatience le jour où vous recevrez la bonne nouvelle. Vous ne l'aurez apprise qu'à votre retour à Rome. Je suis dans les embarras de toutes les sortes, il faut régler le contrat de la vente de mon édition; il faut déménager le loyer de mon appartement expirant le 1er avril; il faut mener (?) l'infirmerie et vendre le terrain; il faut préparer le premier volume de l'édition, et il fallait parler à la Chambre des pairs. Je suis obligé d'abréger mes lettres, mais vous me pardonnerez. Le temps m'échappe, quoique je ne me couche que quatre à cinq heures par nuit. C'est un défilé à passer et, au delà, je vais trouver une belle et grande plaine. Rien n'est changé dans mes dispositions. C'est toujours au mois de mai que nous serons à Lausanne. Ne vous tourmentez plus à présent, je suis riche. Je pourrai revenir en France quand vous voudrez et quand madame de Chateaubriand le voudra. Bannissez toutes vos tristesses. Revenez vite à Rome et envoyez-moi de belles descriptions comme celles de Pompéia. Je ne vous ai point parlé de l'Académie : ce n'était que moi; je vous ai parlé de la Chambre des pairs parce qu'il s'agit des autres et d'un peuple d'infortunés. Mille tendresses aux enfants. Mille respects aux grands parents. Vous ai-je dit que ma respectable grand'mère chatte est accouchée de quatre affreux petits, dont un mort, et trois dans une peau grise tirant sur le chocolat. On a noyé deux chattes et gardé un matou qui partira pour Lausanne dans une cage pour aller à la rencontre de Fox. Voilà donc que tout est bien. Madame de Chateaubriand est toujours dans son village, auprès de Toulon, d'où elle m'écrit des lettres moitié lamentables et moitié à crever de rire.

LVIII

Paris, du 14 au 18 mars 1826.
Reçue à Rome.

Il y a bien longtemps que je n'ai reçu de lettre de vous. Je suppose que vos courses au Vésuve et à Paestum vous auront empêchée de m'écrire. J'attends avec impatience vos descriptions. Je n'ai point vu Paestum.

Je suis dans toutes les horreurs des affaires avec les libraires et les notaires. Nous n'avons pas fini hier de passer le con-

trat définitif; nous recommençons aujourd'hui; chacun chicane sur une clause, et puis sur une autre. Tout cela finira, mais c'est bien ennuyeux. Vous savez, mieux que moi, ce que c'est que les affaires, et j'ai rarement eu à traiter pour une somme de 555 000 francs. Aussi, suis-je plus fier que Rotschild [1]. Je vous dirai qu'il reste une petite incertitude sur le lieu où j'irai travailler. Madame de Chateaubriand paraît se plaire tant dans le midi de la France, et l'air lui fait tant de bien, que je l'ai laissée libre de choisir. J'attends sa réponse; si elle choisit de rester à Hyères ou dans les environs, vous en serez quitte, pour venir nous voir, de rentrer par la corniche, au lieu du Simplon, et même, il me semble que cela rentre mieux dans les projets de vos parents. N'importe, vous me direz, en partant de Rome, où vous adresser mes lettres; elles vous suivront partout, et vous saurez par où revenir, avant que vous soyez au moment fixé pour votre retour.

Voilà les libraires. Il faut vous quitter aujourd'hui. A mardi. J'aurai à vous mander que tout est fini et que j'ai cinquante mille écus comptant.

Hommages à vous et amitiés aux enfants.

LIX

Paris, du 21 au 25 mars 1826.
Reçue à Rome.

Depuis votre lettre du 7, où vous m'annoncez votre retour de Paestum, je n'ai point reçu de lettre de vous. Est-ce votre départ pour Rome ou les mauvais chemins ou les brigands ou, enfin, votre mauvaise santé qui causent ce silence? Peut-être aurai-je cette lettre retardée dans la journée? J'ai bien envie que vous m'écriviez de Rome; il me semble que vous serez déjà alors revenue parmi nous. Toute la semaine a été à l'inquiétude. Mes affaires, avec les libraires, ont traîné. Mille contrariétés sont survenues; vous savez ce que c'est que les affaires. Elles vont finir pourtant. D'un autre côté, madame de Chateaubriand m'a écrit de son village toulonnais qu'elle avait eu un violent accès de fièvre, et depuis, je n'ai

1. Chateaubriand avait cédé au libraire Ladvocat la propriété de ses œuvres complètes. La faillite du libraire lui fit perdre la plus grande partie des droits d'auteur qui lui avaient été reconnus par ce contrat.

point de lettre d'elle, ce qui me tourmente. Enfin, je succombe sous le travail parce que je veux laisser aux libraires, en partant, assez de livraisons pour n'être pas pressé et importuné à Lausanne. Figurez-vous, au milieu de tout cela, la Chambre des pairs, les soins de l'infirmerie, mon déménagement et la vente d'une partie de mes meubles, et vous aurez une idée de ma vie du moment. Un accident funeste vient de nous consterner : le duc Mathieu de Montmorency[1] vient de mourir subitement, il était au comble de ses vœux; il avait atteint le but de son ambition : nom, fortune, honneurs, vertus; il avait tout, et il a disparu au milieu de ses prospérités. C'est grande folie que tous ces rêves de l'espèce humaine! Chacun se dit cela, et chacun rêve de nouveau le lendemain comme si rien n'était arrivé. Allons aussi jusqu'au bout!

Revenez-nous vite. Vous nous trouverez le mois de mai à Lausanne et le reste s'arrangera pour le mieux. Prenez soin de votre santé, il faut vivre!

Mille hommages à vous. Respects aux grands parents et aux enfants tendresses.

Vous voyez comme, malgré moi, je suis obligé d'abréger mes lettres, mais, au moins, je compense leur brièveté par mon exactitude.

LX

Paris, du 25 au 28 mars 1826.

Toutes vos belles protestations ne me rassurent point. Cette écriture de la main gauche me fait une peine que je ne puis dire. Mais comment, aussi, vous embarquez-vous avec votre beau-père qui croit de sa dignité d'aller toujours ventre à terre? Cela a retardé votre retour à Rome. Je vais attendre impatiemment votre première lettre.

Toujours même histoire pour moi. Toujours travaillant jour et nuit pour livrer les manuscrits avant mon départ. Ce qui me fait le plus de peine en cela, c'est que je suis obligé

1. Mathieu-Jean-Félicité, duc de Montmorency (1767-1826), député de la noblesse aux États-Généraux, fut l'un des premiers à voter l'abolition des privilèges féodaux. Pair de France sous la Restauration, ministre des Affaires étrangères dans le cabinet Villèle, il eut pour successeur Chateaubriand; gouverneur du duc de Bordeaux (1826) il succomba à une attaque d'apoplexie au cours des exercices religieux du vendredi saint.

d'abréger mes lettres. Je serai ainsi pendant une quinzaine de jours. Pardonnez à ma triste vie et, au lieu de vous plaindre de moi, dites-moi que vous me permettez de travailler à cette indépendance que j'achète si chèrement. La première livraison de mes ouvrages paraîtra à la fin de mai. On commencera par l'Abencerage et ensuite viendra Chactas.

J'ai accompagné hier ce pauvre Mathieu de Montmorency à sa dernière demeure. J'en suis revenu consterné. Hommages encore. Quand verrai-je une lettre timbrée de Rome ?

Le duc de F... m'a bien parlé de vous. Je voudrais que votre prince je ne sais comment se fût cassé le cou, et que vous n'eussiez aucun mal.

LXI

Paris, du 28 mars au 1er avril.
Reçue à Rome.

J'ai reçu vos trois lettres. La première, par une occasion, avec un présent; les deux autres de Naples, le 15 mars, et de Rome, du 19. Mille remerciements de tant de belles et bonnes lettres. Hélas! j'ai toujours la même chose à vous dire, et plus que jamais, puisque je suis au milieu du déménagement et du changement de vie. Je plie ma tente, et cette levée du camp accumule sur ma tête toutes les affaires à la fois. Il en sera ainsi des derniers quinze jours que je vais passer à Paris, comptant partir pour Lausanne du 15 au 20. Ne vous attendez donc plus qu'à de petites lettres pendant tout ce temps d'embarras. Je serai exact puisque vous avez la bonté de vous inquiéter de moi, mais je ne pourrai plus écrire toutes les rêveries dont je vous entretenais. Vous connaissez cette position et vous me pardonnerez. Ce matin, par exemple, il est dix heures, et je dois être sorti à onze. Je n'avais pas voulu vous dire que mon contrat avec les libraires avait éprouvé toutes les chicanes d'un contrat, mais enfin, il a été signé définitivement et irrévocablement avant-hier. J'ai 550 000 francs à toucher quand l'édition sera achevée, c'est-à-dire dans l'espace successif d'un an. Voilà donc tout fini. Il ne me faut plus que du repos et de la solitude pendant quelques mois pour être sûrs, madame de Chateaubriand et moi, d'être indépendants le reste de nos vieux jours. Écrivez-moi lon-

guement, vous qui pouvez écrire. Vos lettres me transportent où vous êtes et me consolent de mes ennuis. J'ai des nouvelles de madame de Chateaubriand. Elle quittera son village toulonnais vers le 15, et nous nous rejoindrons à Lausanne.

Mille tendres hommages. Souvenirs à toute votre famille.

LXII

Paris, du 1er avril au 4 1826.
Reçue à Rome, revenant de Tivoli.

Vous avez donc reçu des nouvelles de ma grande fortune! Mais je ne vous ai pas dit que, depuis ces premières nouvelles, j'ai été cent fois prêt à briser mon pot-au-lait. Ce n'est réellement que depuis quatre à cinq jours que mon affaire est terminée. Mon petit papier [1] vous annonce ma détresse. C'est à vous, à présent, à m'écrire de longues lettres pour celles que je ne puis plus vous écrire. Mais enfin, tout cela est l'affaire de quinze jours. Mon secret c'est que je veux laisser derrière moi, à mes libraires, du travail pour six ou sept mois, afin d'aller en avant pour le reste sans être importuné des épreuves et des corrections venant de Paris. Pendant ce travail qui demanderait du repos et un profond silence, on cogne, de toutes parts, autour de moi; on emporte les meubles, on me demande les ordres; et puis l'infirmerie, dont la fête arrive après-demain, et puis les pairs qui viennent me dire d'aller à la Chambre, que l'on va voter [2], et puis madame de Chateaubriand qui se désole dans son village et à laquelle il faut remettre la tête. Prenez pitié de moi et envoyez-moi votre calme pour dissiper ce grand Roc.

Mille hommages. Quand quittez-vous Rome? Avec vos parents, les choses sont toujours incertaines. Vous m'aviez dit dans une de vos lettres, je crois, le 3 avril, mais je suppose que vous irez bien jusqu'au quinze ou au vingt.

Où irez-vous d'abord? Et où faudra-t-il vous adresser mes lettres? Je voudrais être à Lausanne le 1er mai, mais, je doute que je le puisse. Dans ce cas, madame de Chateaubriand y arriverait avant moi.

1. Chateaubriand employait ordinairement, lorsqu'il écrivait à sa correspondante, du papier de format in-4°, à tranches dorées.

2. La Chambre des pairs discutait alors le projet de loi sur les successions et les « substitutions » qui rétablissait le droit d'aînesse.

LXIII

Paris, du 4 au 8 avril 1826.
Reçue à Rome.

J'ai reçu votre lettre du 25 mars et votre belle description du *miserere*. Voilà ce qui me manque de Rome. Je n'ai point vu la semaine sainte. Je paye dans ce moment toutes mes prospérités. Au milieu de mes embarras croissants, sont survenus ces malheureux étourdissements qui me rendent si bête et qui me font craindre de tomber dans les rues. Ils sont tels que j'ai été au moment de dicter quelques lignes à Hyacinthe pour vous, car je puis à peine me pencher sur mon papier, mais j'ai craint de vous alarmer de cette écriture inconnue et j'ai mieux aimé que vous vissiez la mienne. Ce ne sera rien. C'est le moment du printemps, et s'il le faut absolument, quelques sangsues en feront l'affaire. Madame de Chateaubriand quitte La Seyne le 15; elle vient à Lyon. Là, je lui écrirai si elle doit m'attendre ou me précéder à Lausanne. Voilà notre marche, et vous, quand partez-vous de Rome? Où faudra-t-il vous écrire? Mandez-moi tout cela.

Il faut quitter; je ne puis aller plus loin et plus longtemps; ma tête tourne. Mille hommages, mais prenez donc garde aux accidents.

LXIV

Paris, du 8 au 11 avril 1826.
Reçue à Rome.

Votre lettre du 30 mars et celle du même jour où vous la rétractez m'auraient fait beaucoup de peine si je ne les avais attribuées à vos souffrances et c'est tout ce qui m'occupe dans ce moment.

Mes lettres, qui se sont succédé depuis celle où je vous disais que madame de Chateaubriand se trouvait bien du midi, vous auront rassurée. Vous avez vu que nous allons toujours à Lausanne et, sauf des événements que je ne prévois pas, je serai parti moi-même dans une quinzaine de jours. Continuez toujours de m'écrire à Paris d'où vos lettres me seront envoyées si elles arrivent après mon départ.

Je suis toujours avec ces désagréables tournoiements de tête qui m'empêchent d'écrire et qui se joignent bien

mal à propos à mes embarras. J'ai encore quinze jours d'un véritable supplice à passer après lesquels, si je les franchis, je me trouverai plus à l'aise. Allons, ne grondez plus, et en vérité, bien mal à propos, et d'une manière si inattendue que je ne conçois pas encore ce qui a pu vous faire m'écrire comme cela. C'est moi qui devrais gronder. Je suis réellement très fâché que vous ayez montré ma lettre. Je hais les confidences publiques; elles ne servent qu'à faire faire des histoires et à faire naître des tracasseries, mais enfin, il faut bien vous *pardonner*. Vous souffrez, toute ma colère expire là.

Je vous quitte; il faut ramer à ma galère. Vous désireriez que j'écrivisse longuement; je ne le puis. Rien ne peut vous donner une idée de mon travail depuis quatre heures du matin jusqu'à minuit.

Permettez donc que je porte ce temps d'épreuve en vous écrivant régulièrement; je vous prouve à quel point je tiens à causer avec vous et à vous donner de mes nouvelles.

Soyez indulgente, j'ai grand besoin de bienveillance et de douceur en ce moment.

Mille hommages à vous.

LXV

Paris, du 11 au 15 avril 1826.
Reçue à Rome.

Vous avez été malade! Vous auriez dû me le dire parce qu'à présent, quand vous direz que vous vous portez bien, je ne le croirai plus et vous me donnez une inquiétude de tous les jours pour m'avoir épargné une inquiétude d'un moment. Mais enfin! vous êtes bien, Dieu soit loué! Moi, je souffre toujours; j'ai trop forcé mon travail et je me suis rendu malade. Aujourd'hui 15, jour même où je devrais quitter cette maison, si l'on ne m'avait accordé quelques jours de grâce, j'ai tout fini, et si, de son côté, le libraire est fidèle et qu'il m'apporte aujourd'hui la somme aujourd'hui échue, au terme du contrat, je pourrais payer mes dettes et partir dans deux ou trois jours. Mais je crois bien que les choses n'iront pas si vite et que je traînerai encore ici une quinzaine de jours. Madame de Chateaubriand n'arrive à Lyon que le 20 et elle désirera peut-être que j'aille l'y

rejoindre. J'ai su que la pauvre petite Poupine était très bien portante, et je n'ai point fait alors votre commission parce que je n'ai pu sortir un seul moment de chez moi au milieu de mon travail et de mon déménagement. Vous croyez donc que vous allez rester quelques moments seule à Rome ? Je vous en félicite. La manie des voyageurs de quitter Rome au printemps ne s'explique que par le *non-sense* méthodique des Anglais qui ne font pas un voyage en Italie, mais une course réglée. Mais vos vieux parents, de leur côté, sont bien jeunes; retourner à Naples est un trait de caractère. Cela s'explique pourtant, par les plaques et une cour. Il résulte de ce galimatias de voyages que vous ne savez plus quand vous revenez, où vous irez en quittant Rome, j'ai bien besoin de savoir votre itinéraire. M. Charles marche donc ? Allons, voilà comme les uns se mettent en chemin quand les autres reviennent. J'aime ces dispositions voyageuses. Et le grand Henri ? Ce doit être un homme! Il y a longtemps que je n'ai souhaité le bonjour à l'illustre Fox. Ne m'avez-vous pas dit que Firmé est revenu à Naples par un voiturin? S'il avait fait un pareil tour, je serais obligé de me raccommoder avec lui.

Il faut vous quitter aujourd'hui. Voilà les ouvriers, les cris, les supplices du jour qui recommencent. Il est sept heures du matin.

Mille hommages et à bientôt.

LXVI

Paris, du 15 au 18 avril 1826.
Reçue à Rome.

Votre lettre du 6 avril est plus gaie. Vous voilà, j'espère, hors de souffrance. Vous ne me parlez plus de la course de vos vieux parents à Naples, d'où je conclus que cette *jeunesse* leur a passé. Vous allez bientôt quitter cette grande Rome, et vous serez vraisemblablement à Venise quand j'arriverai à Lausanne. Je compte partir, au plus tard, le 1er mai. Madame de Chateaubriand sera à Lyon le 23 ou le 24 de ce mois; elle a été très malade. A force de travail et de constance, j'ai surmonté le temps et la difficulté de position. Mais cela m'a coûté cher. Je suis épuisé et souffrant comme je ne l'ai jamais été. J'ai encore, et jusqu'à mon départ, une besogne immense

à faire. Je suis déménagé, et je vous écris rue du Regard, entre quatre murs, où on m'a laissé par courtoisie, car il y a trois jours que je devrais avoir rendu l'appartement. Tous mes meubles ont été portés à la petite maison de l'infirmerie, qui est charmante et prête à être habitée si l'on veut. Le contentement que j'éprouve d'avoir mené à bien toutes ces petites affaires à la fois balance mes souffrances.

Je vous avais aussi mandé la mort de ce pauvre Mathieu. C'est M. de Rivière qui le remplace. Je vous remercie de me compter mon exactitude pour quelque chose. Je voudrais écrire longuement, mais cela est hors de toute possibilité. Je continuerai d'écrire à Rome, et vous continuerez d'écrire à Paris, jusqu'à ce que l'un et l'autre nous ayons changé les adresses. Grand merci des nouvelles des enfants, et même de Fox. Frisel revient avec sa pauvre fille qui n'est pas guérie.

Mille hommages et respects aux vieux parents.

LXVII

Paris, du 18 au 22 avril.
Reçue à Rome.

Voici donc ma dernière lettre à Rome d'après votre lettre du 9. Cela me fait grand plaisir de penser que je vous écrirai mardi prochain à Bologne, et, après le 5 mai, à Venise. Vous voilà en plein retour. La course de vos jeunes parents à Naples me confond. On est heureux d'être si fou et si émoustillé à leur âge. Cela est du bon vieux siècle et de la vieille légèreté française. Mais il faudrait être frisé à l'oiseau royal et une perruque sans poudre ne va pas avec cette allure.

Je ne vous dis pas encore de m'écrire à Lausanne, parce qu'il faut que j'attende la première lettre de Lyon où madame de Chateaubriand arrivera aujourd'hui 22, ou lundi prochain 24. Continuez donc toujours de m'écrire à Paris jusqu'à ce que je vous prie d'écrire à Lausanne. Si je suis parti, le bon Lemoine me renverra vos lettres et moi, je vous écrirai de Lausanne même. Il me semble que les lettres de Venise, en Suisse, ne doivent mettre que quatre ou cinq jours sur la route. A mesure que le moment du départ approche, les embarras redoublent. Je n'ai que huit à dix jours à rester ici, et comme mes affaires de librairie n'ont été

terminées qu'hier, j'ai remis à faire tout ce qui me semblait de moindre importance. Je vais ce matin même à la Chambre des pairs lui faire mes adieux, et je parlerai peut-être pour les malheureux colons. Je vous quitte donc. Faites mes adieux à Rome. J'aime cette ville autant que vous, et ce serait une belle solitude pour y finir sa vie. Voici ma dernière lettre à Rome.

LXVIII

Paris, du 22 au 25 avril 1826.
Reçue à Bologne.

Voici, selon vos directions, ma première lettre à Bologne. Tout en me réjouissant que vous vous rapprochiez de nous, j'ai une espèce de regret que vous ne soyez pas revenue directement de Rome en France. Le reste de l'Italie va vous paraître insipide. J'ai reçu la lettre par votre Anglais, je ne puis satisfaire à votre demande. Cela me tronquerait un des passages les plus vifs de l'Abencerage, et, ensuite, votre mémoire vous a trompée, et cela ne dit pas ce que vous croyez que cela dit. Je n'ai pu voir Poupine, mais j'ai su et envoyé savoir constamment de ses nouvelles. Son petit mal à la jambe n'est absolument rien. Il s'était formé deux petites plaies dont l'une est entièrement guérie et l'autre au moment de l'être. Dans l'enfance, les accidents ne sont rien du tout. Soyez sans la moindre inquiétude. Je ne vous cacherais pas le mal s'il y en avait.

Je vous écris au milieu des malles et des paquets. Demain, je quitte l'appartement, et je vais je ne sais où, pour passer les trois ou quatre jours que je suis encore obligé de passer à Paris. S'il y a place à l'hôtel Castellane, j'irai. Cela me portera bonheur.

J'attends demain, de Lyon, la lettre décisive de madame de Chateaubriand. La pauvre femme est partie bien malade de son village, et son avant-dernière lettre m'avait jeté dans l'épouvante. Heureusement sa dernière lettre était moins alarmante, mais comment aura-t-elle supporté la route de Toulon à Lyon, où elle doit être arrivée samedi dernier 22? Enfin, je saurai tout cela demain, et je vous le manderai par le prochain courrier. C'est toujours lundi 1er mai que je compte partir pour Lausanne, mais continuez à m'écrire ici

jusqu'à ce que je vous donne une autre adresse. Avec la santé de madame de Chateaubriand, je ne puis être sûr de rien avant que je ne sois réellement parti.

Je vous quitte. Je vous écrirai à Bologne jusqu'au départ de Paris, du 5 mai, selon vos ordres, et ensuite, à Venise jusqu'au 15. Après quoi, j'espère vous revoir! Ce sera une grande joie.

Hommages. Tendresses aux petits enfants et respects aux grands enfants.

LXIX

Paris, du 25 au 29 avril 1826.
Reçue à Bologne.

Par votre lettre du 16 avril, vous me mandez de bonnes nouvelles de Poupine, et moi, je vous en avais mandé, de mon côté, par ma dernière lettre du 25; elle est tout à fait hors d'affaires. Tous vos calculs sont justes dans votre lettre. Vous m'avez fait partir seulement douze jours plus tôt que je ne pars. C'est mardi prochain, 2 mai, que je me mets en route pour Lyon. Je vous écrirai un dernier mot en montant en voiture et je l'adresserai encore à Bologne où vous m'avez dit de vous écrire jusqu'au 5, mais je pars le 2 et serai sur les grands chemins le 5 : Après ma lettre du 2, ma première lettre sera écrite de Lyon et adressée à Venise. Madame de Chateaubriand est à Lyon, où elle m'attend. Elle est mieux portante. Nous allons à Lausanne.

Mais vous, comment réglez-vous vos courses ? Vous m'écrivez de Rome du 16, et vos jeunes parents ne sont pas encore repartis pour Naples où ils vont faire cette course romantique! Quand viendront ces deux amants de ces rivages enchantés ? Votre beau-père se lassera-t-il de rêver, avec ses plaques, au clair de lune, de Nola et de Baïes ? Vous voilà peut-être solitaire pour longtemps à Rome, mais, plaisanterie à part, il est clair que vous ne pouvez guère quitter Rome qu'à l'époque où je quitte Paris, dans les premiers jours de mai, et comme vous m'avez dit trop tôt d'écrire à Bologne, vous serez sans lettre de moi à Rome pendant une huitaine de jours, au moins.

Je n'attends plus avant de partir qu'un petit mot de vous ici, comme vous me l'annoncez. Ce qui a été calculé très bien de votre part, mais votre autre petit mot à Lausanne arrivera

avant moi. Voilà une lettre pleine de chiffres; elle ressemble à la *loi des comptes* dont nous nous occupons ici, et il faut que je vous quitte. Ces derniers moments d'un départ sont accablants.

Mille tendresses aux enfants; respects à vos jeunes fous, s'ils sont revenus de Naples.

C.

Je n'ai que le temps de vous dire que je reçois votre bonne et grande lettre du 18, en revenant de Tivoli.

LXX

Paris, lundi 1er mai.
Reçue à Bologne.

Je ne devais partir que demain, 2 mai, et c'était demain, en partant, que je comptais vous écrire. Un billet, daté de Lyon, de madame de Chateaubriand, m'annonce qu'elle est retombée malade. Ce billet est très alarmant, et je suis dans la dernière inquiétude. Je pars donc aujourd'hui, et je fais mettre ce mot à la poste qui ne partira que demain. Je vous écrirai de Lyon et, comme je serai à Lyon avant le 5, ma première lettre de Lyon sera encore adressée à Bologne. D'après votre dernière lettre, je n'attends plus qu'une petite lettre de vous ici. Vous écrirez ensuite à Lausanne. Votre lettre adressée à Paris me sera renvoyée à Lausanne par le bonhomme Lemoine.

Bonjour. Je me rapproche de vous pour une bien triste raison! Il faut subir sa destinée.

LXXI

Lyon, ce 6 mai 1826.
Reçue à Bologne.

Je suis ici depuis avant-hier, où madame de Chateaubriand m'attendait, malade. Elle est mieux à présent, et nous partons, lundi 8, pour Lausanne. Madame de Chateaubriand est déterminée de plus à revenir au mois de septembre à Paris. Nous habiterons notre petite maison de l'infirmerie. Ainsi, vous voyez que tout est arrangé au mieux. Ici, j'ai été reçu par les Lyonnais, qui donnaient un concert pour les Grecs, avec une bonté que je ne méritais pas. J'ai été chanté, applaudi, reconduit chez moi.

Mais si tout va bien ici, tout ne va pas bien pour vos lettres. Il est clair que vous avez mal calculé; que vous m'avez fait écrire trop tôt à Bologne où mes lettres vous attendront longtemps. C'est sans doute cette course de vos parents à Naples qui a dérangé votre arithmétique. J'adresse encore cette lettre à Bologne, quoique, d'après vos ordres, je devrais, le 6 mai, vous écrire à Venise. Je vous écrirai encore une fois, en partant d'ici, lundi, et ensuite de Lausanne. C'est à Lausanne que je trouverai les lettres que vous auriez pu m'écrire encore à Paris et que le bon Lemoine est chargé de me renvoyer en Suisse. Au milieu de tout cela, ce qui me console, c'est que vous êtes maintenant en route pour revenir, et que si vos lettres et les miennes seront moins régulières, nous ne tarderons pas à nous revoir.

Mille hommages. Madame de Chateaubriand me charge de tous ses souvenirs pour vous.

C.

LXXII

Lausanne, ce 11 mai 1826.
Reçue à Venise.

Vous voyez, par la date de cette lettre, que je suis arrivé à mon poste. Convenez que la patience est bonne à quelque chose. Il m'a fallu, tout à la fois, faire *ma fortune* et surmonter des obstacles presque invincibles pour arriver ici. Mais ce n'est pas tout. Je voulais pouvoir finir à la fois mes travaux dans cette belle solitude et pouvoir être de retour à Paris au mois de septembre. Et cela est arrangé. Madame de Chateaubriand que j'ai rejointe à Lyon, que j'ai amenée ici très souffrante, mais qui va déjà mieux, est très disposée à reprendre au mois de septembre les soins de l'infirmerie et à venir habiter notre petite maison auprès de l'infirmerie. En conséquence, tous les ordres sont donnés maintenant; il ne s'agit plus que de vous loger dans le faubourg Saint-Germain et de passer par ici en revenant d'Italie et tout aura été pour le mieux.

Demain, nous entrons dans une maison dont la vue s'étend sur le lac et sur les Alpes. Nous n'avons pas pu, à cause de notre pauvre petite fortune, nouvellement et chèrement acquise, nous mettre à la campagne. Nous n'avons point de chevaux et il nous faut le curé et le médecin. Nous sommes

donc dans Lausanne même, où vous nous trouverez charmés de vous recevoir. Comme il faut que je remplisse mes engagements et que je travaille encore pendant quelques mois : 12 et 15 heures par jour, peu importe, où je demeure! Je voyage des yeux par ma fenêtre. Le spectacle est admirable.

Je n'ai qu'un regret, c'est que je ne sais plus à présent quand je recevrai de vos lettres : je n'en ai point trouvé une, poste restante, ici, comme vous me l'aviez annoncé et comme je l'espérais. D'un autre côté, le voyage de vos vieux parents à Naples, vous a fait mal calculer votre passage à Bologne. J'adresse cette lettre à Venise où peut-être elle vous attendra longtemps. Enfin, tout se débrouillera, et je suis trop heureux aujourd'hui pour me forger des craintes.

Mille hommages. Je me réjouis de voir, en vous écrivant, ces Alpes de l'autre côté desquelles vous êtes. Il me semble qu'il n'y a qu'un saut à faire pour retomber auprès de vous.

LXXIII

Lausanne, ce 15 mai 1826.
Reçue à Venise.

Je vous ai déjà écrit une première lettre d'ici à Venise, et enfin, je reçois une lettre de vous, renvoyée de Paris et datée de Rome, du 27 avril. Mais je vois, par cette lettre même, qu'il doit m'en manquer d'autres qui m'auront sans doute été envoyées à Lyon et qui me reviendront ici. Vous m'apprenez enfin votre marche dans cette lettre. Vous espériez partir de Rome le 6 mai, arriver à Venise vers le 15, et être en Suisse à la fin de ce mois ou au commencement de juin. Dans ce cas, vous seriez avec nous dans une quinzaine de jours, et ce serait une grande joie. Je vous dirai cependant une chose bizarre. Si vous étiez arrivée plus tard, j'aurais été plus libre. Madame de Chateaubriand est très malade; les libraires acheteurs me persécutent pour leur envoyer un travail vendu et qui n'est pas achevé. Si la santé de madame de Chateaubriand s'améliore, elle brûle de retourner à son infirmerie où, décidément, nous allons habiter. Elle me laissera ici, quelques jours après elle, parce qu'elle veut arranger sa maison avant que je l'habite. Ce sont ces jours-là que j'aurais eu entièrement à moi. Je crains auparavant un million d'entraves

ou plutôt d'impossibilités absolues de quitter Lausanne. Mais tout cela, d'un autre côté, arrivera bien tard, peut-être pas avant le mois d'août. C'est long et bien loin. Venez donc toujours, et à tout hasard, nous serons si heureux de vous voir. Mais comment, d'après ce que vous m'aviez mandé, ne m'avez-vous pas encore écrit à Lausanne? Vous aurez été sans lettres de moi à Rome. Vous en aurez trouvé à Bologne et à Venise. Un million d'hommages. Quoi! nous vous verrions, avant un mois, arriver par ces montagnes qui sont devant moi et que je salue en vous écrivant. Voilà madame de Chateaubriand qui dit qu'elle veut aller au-devant de vous avec moi à Bex pour manger du chamois.

LXXIV

Lausanne, ce 21 mai 1826.
Reçue à Venise.

On me renvoie de Paris vos deux lettres du 29 avril et du 2 mai. Dans celle-ci, vous m'apprenez que vous partez, le 9 mai, de Rome. Vous m'avez dit dans une de vos lettres précédentes que vous iriez lentement jusqu'à Venise. Je suppose donc que vous ne serez arrivée à Venise que du 20 au 25. Mettons quinze jours à Venise et aux environs — quinze jours à revenir. Vous seriez ici dans un mois à peu près. Voilà ce qu'il y a de probable.

Vous nous trouverez, madame de Chateaubriand reprenant de la santé, moi, travaillant jour et nuit, et le tout pour retourner l'un et l'autre, le plus tôt possible, habiter notre petite maison de l'infirmerie. J'y serai, j'espère, le 1er septembre, et madame de Chateaubriand me devancera d'une huitaine de jours. Vous, vous serez arrivée avant nous à Paris; vous aurez choisi une maison dans le saint faubourg en vous rapprochant de nous le plus possible. Votre vie se trouvera ainsi fixée, et, devenus riches dans quelque temps, nous pourrons faire une dernière course en Italie. Ne voilà-t-il pas de bons arrangements? Madame de Chateaubriand ne rêve que d'aller au-devant de vous jusqu'à Bex, toujours pour manger du chamois; elle ne sort pas de là.

Je conçois vos regrets de quitter Rome; je les ai éprouvés, et j'ai mis, je crois, les regrets dans la lettre à Fontanes ou

dans la bouche d'Eudore, mais vous êtes jeune, moi je suis vieux, près du bout, et je ne sais pas si je sentirais en Italie ce que je sentais autrefois. J'ai peur, car, par exemple, les montagnes que je vois et le beau lac me font peu de choses; il est vrai que j'ai à peine le temps de les regarder par la fenêtre.

Vous avez trouvé des lettres de moi à Bologne où vous m'avez fait écrire trop tôt. Vous en trouverez trois ou quatre à Venise. Rome vous aura gâté le Nord de l'Italie; la Lombardie va vous paraître le ciel des Barbares. Que sera-ce que la Suisse? Mais revenez; nous vous recevrons bien, et c'est quelque chose que d'être bien reçue.

A bientôt. J'aime qu'il n'en coûte que neuf sous pour affranchir ma lettre jusqu'à Domo d'Ossola : il faut que je sois bien près de vous. Si je le pouvais, je serais demain en Italie. Cela est-il croyable? A bientôt. Honneurs et joie à toute la famille, grande et petite, et M. Fox et M. Firmé.

LXXV

Lausanne, ce 29 mai 1826.
Reçue à Florence.

Je n'ai pas reçu de lettre de vous de Rome depuis le 7. Vous me disiez que vous en partiriez le 11. Cette lettre était bien injuste; elle m'aurait bien affligé si je pouvais être affligé de quelque chose quand vous revenez vers nous. Je m'épuise en calculs et conjectures. Tout compte fait, je vois que vous ne pouvez pas être ici avant le 20 du mois prochain, tout au plus tôt. C'est bien long, mais il faut prendre son parti. Allons, revenez-nous. Vous serez admirablement reçue. Madame de Chateaubriand vous attend avec impatience.

Dans l'incertitude où je suis de votre marche, je ne vous dirai que quelques mots, ne sachant où ils vous trouveront. Je travaille comme un misérable ici; je ne sors point; je ne vois personne. Madame de Chateaubriand n'est pas trop bien depuis deux jours; elle est retombée dans tous ses catarrhes, mais j'espère que le soleil lui rendra la santé qui commençait à revenir. Nous avons eu jusqu'à présent du vent, de la pluie, du froid, et l'on voit à peine les Alpes.

Je vous quitte, mais venez donc avec toute la petite famille. Je suppose que la grande s'en va par Gênes.

LXXVI

Lausanne, ce 3 juin 1826.
Reçue à Florence.

Je n'aurais rien compris, je l'avoue, à votre mécontentement prolongé sur la pauvre Poupine, si votre dernière lettre de Rome n'était venue expliquer celle de Bologne. J'avais envoyé savoir des nouvelles de Poupine; on me fait dire qu'elle est beaucoup mieux, qu'elle est même sortie. J'espère y aller moi-même le lendemain. Toute mon affaire de librairie manque; je me serais plongé dans l'abîme. Madame de Chateaubriand m'écrit, de son côté, qu'elle va mourir dans les embarras de toutes les sortes : tout se replâtre. Je pars au milieu des cris des ouvriers et de la politique, et j'oublie malheureusement d'aller voir Poupine que je crois guérie. Je crois qu'il n'y a pas là de quoi m'en vouloir sans pardon. Mais la lettre de Rome m'apprend qu'il y a autre chose. C'est Mathieu. C'est, je ne sais encore...

Et quand voulez-vous donc que j'écrive cette histoire ? Il faut d'abord commencer par achever mon édition. Je n'ai point écrit dans le Val de Suze ? Si, j'ai écrit, et j'ai gardé ce que j'avais fait parce que c'était trop triste. Mais n'ai-je point la chanson d'Acosta ? Vous oubliez tout cela. Venez, vous ne trouverez rien de changé; dans cinq minutes vous serez au fait de ce que vous voulez savoir. Je vous ai mandé à Venise tous mes plans, et je vous y écris encore, sans savoir si cette lettre vous y trouvera.

Je vous ai dit que nous allions habiter la petite maison de l'infirmerie; que madame de Chateaubriand me devançait de quinze jours pour faire meubler la maison; qu'elle arriverait à Paris vers le 15 du mois d'août, et moi, pour le 1er septembre; que si vous veniez ici dans le mois de juin, peut-être pourrais-je vous voir encore à la fin d'août à ..., si vous y alliez; ou que, si vous ne veniez en Suisse qu'au mois d'août, vous me trouveriez à Lausanne. Nous sommes logés dans la ville même, rue du Bourg; nous ne voyons personne, je travaille du matin au soir, n'ayant dans la tête que de tenir mes conditions. Après quoi, je suis libre et sans travail pour le reste de la vie. Voilà tout. Grondez à présent si vous pouvez. J'attends une lettre de vous, ces jours-ci.

Nous sommes ici à la porte du Simplon; je n'entends point dire que la route soit fermée; je sais que les courriers y passent tous les jours. Ce sont eux qui vous portent mes lettres. Il y a en Italie conspiration par le Mont-Cenis. Au reste, si vous allez à Gênes avec votre belle-mère, votre route est par le Mont-Cenis. Vous trouverez toute la terre aux eaux d'Aix. Il n'y a pas un chat ici.

LXXVII

Lausanne, ce 7 juin 1826.
Renvoyée à Lausanne, où je l'ai reçue chez M. de Ch.

Un rhumatisme aigu avec une fièvre violente m'ôte le pouvoir de vous écrire moi-même, et je dicte ce peu de mots à Hyacinthe. Madame de Chateaubriand est retombée dans tous ses maux, et voilà nos plaisirs de Lausanne. Je vous ai mandé à Venise notre marche et nos projets. Si nous continuons à être malades, Dieu sait ce que nous deviendrons! J'ai reçu de Paris votre lettre d'Ancône. Revenez-nous, et vous verrez que vous n'avez pas de raison d'être triste si ce n'est d'avoir quitté Rome.

J'écris toujours à Venise sans savoir où vous êtes, car, depuis votre lettre de Bologne, je n'ai encore rien reçu de vous. Mais, comme vous suivez votre belle-mère à Florence et à Gênes, je ne vous espère plus que vers la fin du mois prochain. C'est bien long et bien loin. Je ne puis plus dicter, tant je souffre.

LXXVIII

Lausanne, ce 10 juin 1826.
Reçue à Gênes.

Je viens de vous écrire un mot à Florence. Je vous écris maintenant à Gênes, et, par le prochain courrier, je vous écrirai à Turin. Je vous disais, et je vous dis d'arriver par où vous voudrez, mais par le chemin le plus court. Si vous passiez le grand Saint-Bernard ? Qu'en dites-vous ? Cela est digne de votre audace. Je suis crucifié par un rhumatisme aigu qui me met dans l'état de votre cousin Castel. Nous ne songeons qu'à quitter ce pays, le plus beau du monde, où nous sommes reçus avec une bonté parfaite, mais où nous

sommes continuellement malades, madame de Chateaubriand et moi. Nous retournerons à Paris aussitôt que nous aurons reçu votre visite. Venez, soyez en paix sur la vie de Mathieu. J'ai bien d'autre chose à faire avant d'en être là, et vous verrez que vous vous êtes effarouchée pour rien. Nous vous attendons, nous vous espérons, nous sommes pleins de joie de vous revoir. Nous arrangerons l'avenir. D'après votre récit, votre compagnon doit être une merveille.

LXXIX

Lausanne, ce 10 juin 1826.

Je vous écris, à la fois, aujourd'hui, à Florence et à Gênes. D'après votre itinéraire, j'ai presque l'espoir que ce billet vous joindra même à Florence. Eh bien! venez, n'importe par quel chemin : Mont-Cenis ou Simplon, vous serez très bien reçue. Vous me trouverez me traînant comme vous, quelquefois sur une béquille. Un rhumatisme aigu, qui me fait souffrir comme un malheureux, me tient la jambe depuis quinze jours; le pays est funeste, dit-on, pour les rhumatismes, aussi le quitterons-nous presque aussitôt que vous y aurez passé. Nous retournerons à Paris; nous allons nous ensevelir à l'infirmerie, mais venez, et nous causerons de tout cela. Je vous ai répondu à Venise sur la vie de Mathieu. Il faut d'abord que je fasse mon édition, et Dieu sait quand elle sera finie; et puis, vous saurez, quand je vous verrai, que ce n'est point les influences que vous imaginez, et qu'il n'y a que des choses très éventuelles, très vagues dans tout cela.

Je souffre tant que je puis à peine écrire; j'avais même été obligé de dicter à Hyacinthe ma dernière lettre pour Venise. Vous ne l'aurez pas reçue. Venez donc, et vite, et tutti quanti.

LXXX

Lausanne, le 21 juin 1826.
Renvoyée à Lausanne, où je l'ai reçue.

Voici deux lettres de vous de Florence, l'une du 1er et l'autre du 14; elles me font voir que vous pourriez encore être à Turin du 25 au 30, et que, par conséquent, le billet pourrait encore vous atteindre. Vos lettres me désolent. Ne

soyez pas dans le découragement; vous nous trouverez comme vous nous avez laissés, à cela près que nous marchons sur des béquilles, car, dans ce moment, madame de Chateaubriand est dans le même état que moi; elle partira le 12 du mois prochain pour Paris. Si vous arrivez le 7 ou le 8, vous la reverrez encore. Je suis comme vous, je souffre au point de ne pouvoir écrire, et c'est au milieu des plus atroces douleurs que je suis obligé de dicter à Hyacinthe pour mon édition.

Que je voudrais arranger vos affaires! Ah! si j'avais vos quatorze millions! A bientôt.

LXXXI

Lausanne, le 3 juillet 1826.
Reçue à Paris.

Je tente l'aventure; je vous écris à Brigue, le billet deviendra ce qu'il pourra. Nous vous attendons avec toutes les joies du monde le 8, le 9, ou le 10, mais venez vite. Ne descendez pas au *Faucon*. Cette pauvre madame de Custine qui est mourante doit y arriver le 5 ou le 6 avec son fils; descendez au *Lion d'Or*. Vous serez en face de nous, et peut-être aurez-vous un appartement qui dépend du *Lion d'Or* et qui a vue sur le lac, du même côté que nous, et à deux portes du nôtre.

Je vous écrirai toutes les lettres que vous voudrez. Je suis toujours un pauvre boiteux. Venez, venez, for ever.

LXXXII

Lausanne, le 17 juillet 1826.

La pauvre madame de Custine est morte à Bex. Son cercueil a passé hier. C'est tout ce que j'ai revu d'elle! elle avait trois ou quatre causes de mort et une sans remède : le chagrin. Astolphe est venu m'embrasser; le gouverneur[1] m'a fait grand pitié et j'ai le cœur bien serré et bien triste. J'attends avec impatience la lettre de madame de Chateaubriand qui doit me tirer d'ici. Votre courte visite m'aurait fait grand bien si elle n'avait été si extraordinaire. Vous me demandez

1. Bertsoecher, ancien percepteur d'Astolphe de Custine.

si ce n'était pas bien d'être contente de partir ? En vérité, je ne puis convenir de cela. Je n'ai pas reçu de lettre de vous depuis Coppet. J'en espère de Genève ou de France. Je serai à Paris le 30 ou le 31 de ce mois, et, au plus tard, le 1er août. Je suis bien découragé! bien triste! je compte dix fois par jour les amis que j'ai perdus, et je ne souhaite plus que de me rapprocher de ceux qui me restent. Je n'écrirai pas plus longtemps, je tourne aux larmes, et vous avez assez de vos maux. Je vous écrirai encore avant de partir d'ici. Vous aurez sans doute vu madame de Chateaubriand; elle doit être arrivée hier 16, à Paris. Reste à savoir, à présent, comment elle aura pris sa petite maison. J'ai grand besoin de repos!

LXXXIII

Lausanne, ce vendredi 21 juillet 1826.
Reçue à Paris.

J'ai appris hier par le bon Donatien qu'il vous avait vue, je ne sais plus où, dans les environs de Genève, et que vous n'étiez partie pour Paris, que lundi avec M. de Laval. Ainsi, vous avez été quatre ou cinq jours auprès du solitaire de Lausanne sans lui donner même de vos nouvelles et sans être tentée d'y revenir et vous avez eu raison, car lui et Lausanne sont fort ennuyeux. Je vous ai mandé que je partais le 25 ou le 26; que je passais par Bâle, et que je serais à Paris du 1er au 3 août. Je vous priais de m'écrire un mot *poste restante* à Bâle, mais peut-être n'aurez-vous pas eu le temps de m'écrire. J'aurai peut-être une lettre de vous ce soir, c'est jour de courrier, mais je n'y compte pas. Voilà le courrier, et, comme je le prévoyais, il n'y a pas de lettre de vous.

LES DRUSES

I

Les Druses sont d'actualité, d'actualité fâcheuse. Ce n'est pas la première fois que cela leur arrive. On se souvient encore avec horreur, dans toute la chrétienté d'Orient, des massacres des Maronites au Liban par les Druses après des lustres de confédération politique et d'apparente fraternité. Mais, bien avant cette sanglante renommée, les Druses ont occupé, un moment, l'imagination de l'Europe, de façon avantageuse en cette fois. On les voyait fièrement campés dans leur Montagne des cèdres, dernier vestige d'une chevalerie romantisée encore par l'incertitude de leur origine et le mystère de leur héritage religieux, dans une terre si ostensiblement cultuelle. Au début du XVIIe siècle, leur grand Émir Fakredine qui ne gouvernait pas seulement tout le Liban, mais avait conquis une moitié de la Syrie, assiégé Damas, construit un château-fort à Palmyre et conclu — tout druse qu'il fût — une alliance avec le Pape, Fakredine vint résider à la cour des Médicis à Florence. Ce prince ni chrétien, ni musulman, suscita une vive curiosité et laissa s'accréditer auprès du clergé, trompé par la similitude du nom et la belle prestance de sa suite, la légende que les Druses descendaient des comtes de Dreux, installés au Liban, durant les Croisades, avec une colonie de Croisés.

Plus tard, Lamartine, sans être dupe de cette poétique fantaisie, s'intéressa à ce peuple énigmatique, rendit visite

à leur Émir Bechir à Deir el Kamar, le « Couvent-de-la-Lune », où l'on voit encore sa chambre, et à leur initiée, Lady Stanhope qui cuvait, dans les âpres montagnes libanaises, ses rêves politico-mystiques et sa rancune contre sa patrie. Le charmant Gérard de Nerval, séduit par la croyance druse en la métempsychose, aima à travers Salamah, la fille d'un de leurs chefs, toutes les belles châtelaines franques de ses existences antérieures.

Puis, la voix des poètes s'étant tue, les Druses et leur Liban retombèrent dans l'oubli de l'Europe, sans échapper à la vigilance de la Sublime Porte, qui voyait avec méfiance l'amitié grandissante des Druses et des Maronites, basée sur un même idéal de liberté. Aussi, au lieu d'un gouverneur commun, choisi alternativement chez l'une ou l'autre des fractions, les Turcs imposèrent à la Montagne deux chefs différents, divisant ainsi les intérêts, et saisissant tout prétexte pour attiser la rivalité politique et le fanatisme rituel. Si bien qu'en 1860 les Druses, renouvelant, sans le savoir, le mythe ancien du sanglier et du bel Adonis, se jetèrent sur les Maronites, arrosant le Liban du sang chrétien et emplissant les vallons riants et les sommets escarpés du cri des égorgés et des lamentations des pleureuses.

Le général Beaufort et son corps expéditionnaire mirent en fuite les Druses qui se réfugièrent, loin du Liban, dans une autre montagne plus farouche et plus inaccessible, située au sud-est de Damas entre un haut plateau volcanique et la Transjordanie, le Djebel Haourāne, un immense volcan éteint jadis couvert de cités florissantes, maintenant habité de chacals et hanté de Bédouins pillards. Mais devant la montagne hérissée, s'étend la plaine fertile du Haourāne — l'Auranitide romaine — célèbre pour son blé et parsemée de villages chrétiens et musulmans. Et secrètement soutenus par les Anglais, les Druses vécurent dans la même indépendance vis-à-vis de la Turquie que les Maronites, protégés de la France au Liban.

Mais si les Maronites sont un peuple doux et cultivateur, les Druses belliqueux retrouvaient leurs instincts batailleurs au voisinage des brigands nomades. S'alliant avec eux, ils fonçaient de leurs nids d'aigles sur leurs villages, coupant

les vignes et les blés, razziant les troupeaux. Puis se tournant contre les Bédouins, ils les chassèrent de la montagne et, maîtres incontestés du Djebel celui-ci prend leur nom : *Djebel-el-Dervouz.*

Cette montagne des Druses devient l'obsession des Turcs. Le vilayet de Syrie soutient des luttes constantes contre les insoumis qui refusent l'impôt et la conscription, attaquent les voyageurs, rançonnent les pèlerinages de la Mekke, et viennent se promener avec tant d'insolence à Damas, que les Chrétiens tremblent en songeant à de nouveaux massacres.

A chaque instant, le pacha était obligé d'envoyer des détachements; alors, humbles et dociles, les Druses hébergeaient fastueusement les officiers, s'offraient eux-mêmes de faire rentrer les impôts et d'amener les adolescents au service militaire; mais à peine la troupe partie, ils les poursuivaient, les encerclaient et avec sarcasmes et injures enlevaient la caisse et libéraient les conscrits.

En 1895, lorsque le Sultan Abd-ul-Hamid fit construire la ligne du Hedjaz, qui traverse le Haourāne, Mandou-Pacha fut chargé d'en finir avec ces insurgés; mais les Druses, selon leur principe qu'il faut prendre toujours l'offensive dans une bataille, devancèrent l'armée turque, jetant sur elle vingt mille cavaliers, d'une telle audace, d'un tel naïf mépris de la vie, que beaucoup s'élançaient sur les mitrailleuses, en agitant leur manteau pour arrêter les balles, ou fermaient la bouche des canons avec leur coiffure, en modulant jusque dans la mort leur chant de guerre :

Celui qui nous a déclaré la guerre
Il est sans force et sans courage,
En avant! en avant sur l'ennemi,
Zèle des combats, zèle du Paradis,
En avant, écrasons l'impie,
Écrasons l'ennemi des Druses!

Mandou-Pacha fut battu par les Druses à plusieurs reprises; ils égarèrent ses troupes dans la montagne, empoisonnèrent les puits, et une nuit, s'introduisant sous les tentes, égorgèrent toute une compagnie et ses officiers.

Le Pacha fut quand même victorieux mais pour éviter tout nouveau soulèvement il déporta les trois quarts d'entre eux à Konia et Angora.

Huit ans après ils revenaient plus enivrés de liberté et plus arrogants. Et ce fut seulement la main de fer de Samy-Bey, appelé le Bismarck du Djebel, qui dompta les Druses.

Il installa trois garnisons dans le Haourāne, éleva une immense caserne à Souéda, la capitale administrative, et fit pendre tous les chefs rebelles. Et pour la première fois l'on put dire que les Druses se pliaient à un gouvernement.

Mais la guerre mondiale les affranchit avant qu'ils eussent perdu le goût de la sédition. Samy-Bey et ses troupes appelés par Djemal-Pacha, les Druses saccagèrent toutes les constructions turques, et, ne pouvant anéantir la caserne-Bastille, ils enlevèrent tous les matériaux possibles pour s'en réédifier des maisons à la place de leurs masures, car s'étant prodigieusement enrichis par la vente de leur bétail, durant la guerre, aux différentes armées, ils eurent des prétentions à la propriété. Ils se donnèrent les titres de *bey* et *pacha*; car s'ils détestaient le joug turc, ils en aimaient les vanités, et se gouvernant eux-mêmes par une assemblée nationale présidée par quatre Pontifes, au-dessus desquels se trouvait le Suprême-Pontife, ils devinrent les gens les plus heureux du monde.

Entre temps, ils allaient mener la grande vie à Damas ou à Nablouse, les doigts constellés de diamants, la ceinture garnie de poignards, le sabre pendant de côté, le fusil au dos, vidant des bouteilles de champagne en jetant sur les tables des rouleaux d'or sortis de leur poitrine derrière la croix des cartouchières incrustées d'argent.

Lorsqu'à la fin de 1919, le général Gouraud arriva comme Haut-Commissaire de Syrie, ces nouveaux riches furent bien ennuyés : quelle conduite feindre? Ayant entendu parler de la vaillance « léonine » du général et de ses troupes « plus nombreuses que les étoiles », ils jugeaient prudents de venir à Beyrouth caracoler devant le sérail la « chevauchée de l'amitié ». Les fils des chefs briguèrent même l'honneur de former la garde du corps du général Gouraud; et émerveillés, nous vîmes, leurs longues manches couleur « gorge

de pigeon », fendues jusqu'au coude, voleter comme des colombes autour de l'auto militaire, alors qu'eux-mêmes, souples et sveltes sur leurs belles juments fanfreluchées, les yeux enténébrés d'antimoine, les dents de loup étincelantes, avaient l'air de jeunes fauves, enivrés de la propre grappe de leur chevelure, qui descendait luisante et parfumée de chaque côté de leur imberbe visage, sous le flottant voile pastoral.

Ces mêmes Druses, je les vis encore galopant autour du roi Faiçal; puis, après l'entrée victorieuse de nos troupes à Damas, autour du colonel Catroux. Pourtant ils ne participèrent pas à l'insurrection du Haourāne, se tenant sur l'expectative et se contentant d'enlever aux Musulmans de l'arrière ce que ceux-ci avaient pillé aux Chrétiens.

Mais lorsque, l'année suivante, la France se disposait à administrer le Djebel, les Druses refusèrent de reconnaître pour gouverneur Selim Atrache, nommé par nous, sous prétexte qu'il n'était pas « initié ». Et quand le commandant Trengad alla occuper son poste de délégué français à Souéda, Sultan Atrache, cousin « initié » de Selim, et chef des rebelles, hissa sur le sérail le drapeau chérifien.

Le général Gouraud fit appel au colonel Paulet qui avait déjà pacifié le Haourāne lors de sa révolte et connaissait le pays. Il ne laissa pas le temps aux Druses de prendre l'offensive, mais arriva en quelques jours avec ses Sénégalais, précédé d'un tel renom d'énergie et de bravoure, que, Sultan Atrache et ses partisans s'étant enfuis en Transjordanie, les troupes françaises entrèrent sans coup férir à Souéda et furent reçues naturellement par la fameuse « chevauchée de l'amitié ».

Que s'est-il passé depuis ?

Nous avions grâcié les rebelles, réduit les impôts, aboli le service militaire, proclamé l'autonomie du Djebel, et retiré notre garnison. Peut-être Sultan Atrache, qui n'a encore de royal que son prénom, rêve-t-il de la couronne, en respirant l'odeur de la poudre que le vent du Moghreb apporte au Djebel Druse avec les exploits du « Serviteur du Clément » (Abd-el-Krim).

Toujours est-il qu'en 1922 la montagne des Druses, mystérieuse et inaccessible jusque-là, cette terre promise des archéo-

logues où si peu étaient entrés[1] — en avais-je entendu parler dans mon enfance à Jérusalem! — fut soudainement révélée à la curiosité des visiteurs. Lassés de notre verte et murmurante Damas, nous villégiaturions alors à ce moment en plein désert volcanique, dans un étrange village de basalte, où monseigneur Cadi, archevêque du Haourāne et du Djebel Druse, nous offrait l'hospitalité de sa grande demeure épiscopale.

C'était à mi-chemin entre Damas et Souéda. Le colonel Paulet connaissant nos goûts d'explorateurs nous envoie un messager. Bonheur! allégresse! avec quelle envie je les regardais depuis longtemps de mon balcon de dolérite ces monts immatériels, ces vaporeuses pâleurs flottant comme une écume d'Aphrodite, au-dessus de notre Océan de lave solidifiée!

Vite! vite! partons! Hélas, nous n'avons pas les juments fanfreluchées des Druses. D'ailleurs cela demanderait trop de temps et l'insupportable escorte. Nous voyageons en auto, une auto très haute sur pattes pour enjamber les rochers, et afin d'excuser notre hérésie à nos propres yeux, nous avons orné nos portières de bondissantes gazelles couleur de sable, alors qu'un faon moqueur danse sur notre bouchon. Ainsi nous zigzaguons avec beaucoup de difficultés pendant assez longtemps entre une terre semée de pierres basaltiques, rondes et poreuses comme de grosses éponges pourries. Puis nous débouchons sur l'ancien *darb-el-hafd*, la route des pèlerinages de la Mecque, et nous pouvons enfin rouler!

Ah! que j'aime à parcourir ces vastes espaces éthérés grisants de vide, terrifiants de couleur! ce pays noir comme le diable, libre comme la mer, où rien ne croît, mais où les alouettes chantent, où personne ne passe, mais où surgissent, de loin en loin, haut perchés sur des collines artificielles, de sombres villages emmurés, se profilant sur le ciel le plus tendre qui soit, comme des citadelles maudites.

En quelques heures, nous sommes à Derâa, notre point stratégique sur la frontière palestinienne, et, changeant de direction, nous courons vers l'Orient, droit sur la montagne vaporeuse, qui prend des tons idylliques.

Le sol a changé aussi, il est du rouge brun du visage des

1. Parmi les Français, M. de Vogüé et René Dussaud.

paysans arabes qui le labourent; alors que les tirailleurs d'une compagnie sénégalaise que nous dépassons, ont l'air d'avoir pris pour têtes les rondes pierres volcaniques! Encore quelques villages noirs précédés de *birkets* — de grandes piscines, — puis des champs, des champs semés cette fois de rondeurs vertes qu'une population affairée dresse en pyramides et que des chameaux emportent, enfermées comme de jolis poissons dans d'immenses filets ballonnés de chaque côté de la fauve bosse. Ce sont des pastèques, les pastèques dont durant deux mois se nourriront Druses, Chrétiens et Musulmans.

Nous rencontrons un cortège de noce, comme on en voit si souvent, précédé d'aigres fifres et d'hallucinants tambourins; suivi du *sandouch* (coffre) et de vastes plateaux en cuivre, quand ce n'est pas d'une armoire à glace et d'une cuvette émaillée. Cette noce m'a plutôt l'air « meskine » et la mariée, jambes écartées, sur une haquenée, semble bien dolente. Nous nous arrêtons pour demander le nom de l'époux. C'est Ismaïl Hariri; le grand Hari, le descendant du compagnon du Prophète, celui même qui avait conduit l'insurrection du Haourāne contre nous. L'envoi de la jouvencelle qu'on lui amène est le résultat d'un vœu, un vœu de pauvres gens; car c'est d'un usage courant au Haourāne depuis les temps les plus reculés que chaque Bédouin qui a quelque chose à désirer d'Allah fasse ce vœu : « Je donnerai ma fille au Cheikh Hariri! »

Aussi le cheik Hariri reçoit-il au moins une douzaine de ces ex-voto par mois; alors, vous comprenez, il est devenu difficile, et il n'est pas sûr du tout que cette pucelle sera agréée. Je m'explique maintenant sa triste mine contrite! Et tandis que l'aigre ritournelle s'éloigne, je songe que c'est en somme, — moins poétiquement — l'histoire de la fille de Jephté et, moins cruellement — des sacrifices d'enfants à Moloch dévorateur. J'ai oublié de demander ce qui arrive si Moloch est repu. La renvoie-t-il dans sa famille, ou la donne-t-il comme servante à quelque serviteur?

Au bout de la plaine, quand nous gravissons la côte, et que la pâle montagne commence à perdre ces langoureuses vapeurs, une autre rencontre imprévue : celle d'un long convoi

de chameaux, des centaines sûrement — qui montent par une autre route, transportant, sur leur dos de bête antédiluvienne, les matériaux les plus modernes, tôles ondulées, toiles métalliques, bobines de fils barbelés, tonneaux de bitume, puis des poutres, des planches, de quoi reconstruire tout un temple de Jérusalem. Et toujours il en vient, il en vient par cette route d'Ezra, plus courte, mais moins praticable[1]. Tout doucement, en retenant notre respiration et notre pot d'échappement, nous nous faufilons le long du convoi, pour ne pas l'effaroucher : sans cela ce serait, mon Dieu ! une épouvantable débandade où nous pourrions bien endommager nous-mêmes, notre auto-gazelle et notre faon dansant.

Et si préoccupés sommes-nous de cette précaution, que nous laissons Souéda à notre droite sans la voir, et par une route en forme de tobogan nous élevant sur une immense plate-forme, nous arrivons devant une grande masse noire, entourée d'une ville de toile blanche, la caserne turque et le camp français. Si je dis la caserne, c'est une façon de parler, car il n'en subsiste que les murs de basalte et la cour intérieure où les officiers ont dressé leurs tentes. Dans un angle du premier étage, deux pièces aménagées à l'aide de planches servent l'une de « popote » et l'autre de bureau au Colonel.

Il est trop tard pour visiter la « petite brune » (Souéda, de Saouda, signifie « noiraude », à cause de ses pierres granitiques; alors, de la fenêtre de la « popote », par-dessus une rampe de bouteilles enveloppées pour se rafraîchir, de pansements humides comme des blessés, nous nous amusons à regarder arriver le convoi de chameaux.

Elles montent, elles montent, paisibles et tanguantes, les hautes bêtes désertiques, les bonnes bêtes infatigables, patientes, dociles, attachées par rames — comme des wagons — de quinze à vingt, ayant à leur tête un chef de file et le chamelier. Un doux carillon de chèvre se berce autour de leur cou de dragon escarpé, tandis que leurs lèvres dédaigneuses, — ah ! que j'approuve le sujet de leur orgueil ! — leurs lippes hautaines de vieilles dévotes ruminent sans cesse le centième nom d'Allah, ce centième nom secret que seuls les chameaux sont à connaître — tous les musulmans égrènent sur leur

1. C'est la route suivie actuellement.

chapelet les quatre-vingt-dix-neuf autres noms de Dieu — et que le prophète Mohamed a chuchoté lui-même dans une des jolies petites oreilles de leur aïeule — récompense de l'avoir d'une traite transporté de Medine à Damas.

Tous les chefs de file ont des colliers superbes, où pendent toutes sortes de talismans consacrés à la Mekke, et au-dessus de leurs yeux langoureux, aux longs cils recourbés, se balance un bouquet de plumes d'autruche qui me rappelle celui que porte mademoiselle Colonna de la Comédie-Française quand elle joue *Bérénice.*

Tout va bien jusqu'à l'entrée de la caserne, mais quand le convoi approche de la haute voûte noire sous laquelle il doit passer, alors, cessant de marmonner le divin nom, le chef de file bondit de côté. Tous les chameaux en font autant. Quelquefois la corde casse, qui relie les rames; alors c'est une débandade effroyable de planches, de tôles ondulées, de barres de fer, sous le fox-trott chamélique. Comment ça va-t-il finir? Par le nom secret d'Allah! ils vont s'entre-tuer avec leurs charges! tout le monde s'enfuit, faisant le vide sur la place!

Mais le chamelier, sans s'émouvoir, saisit le chef de file par le licou. Il lui parle doucement, avec amitié, peut-être lui rappelle-t-il le divin mystère dont sa race détient le dépôt; toujours est-il que la pieuse bête ferme ses yeux de gazelle, pince ses narines chevalines, et, son cou de pirogue tendu tout droit, docilement suivie de toute la caravane fantastique, elle s'engloutit sous le porche noir...

***

Le soir, au clair des bougies, nous étudions des cartes, des livres : la Bible qui ne me quitte jamais en pays d'Orient, l'historien Josèphe, le *Djebel des Druses*, par René Dussaud.

J'apprends que Ramsès II — où ne le trouve-t-on pas ce grand fanfaron! — a promené ses chars d'assauts et ses archers jusqu'ici, élevant dans la plaine une stèle commémorative, que les Arabes vénèrent dans une mosquée sous le nom de la pierre de Job. Puis ce Djebel Druse, la montagne de Basan biblique célèbre pour ses gras pâturages (« ô taureaux engraissés sur le Basan! ») et pour ses chênes qui rivalisent en beauté avec les cèdres du Liban, devient le pays des Hébreux qui l'enlèvent

de haute main au roi Og, dernier descendant de la race géante des *raphaïms* qu'ils battent à Israï, le Deraa où nous avons passé ce matin même et qui fut, sans doute, en ces temps reculés comme à présent, un point stratégique.

Sous la domination gréco-romaine, tout le pays qui s'étend entre Damas, et ici, fut divisé en provinces. La Trachonitide, la région des « tranchées » de lave, la plaine d'où nous venons et où monseigneur Cadi règne sur ses ouailles melkites; l'Auranitide, le Haourāne actuel; la Gaulonitide, notre Djolâne, bordant le lac de Tibériade et où vint Jésus, et enfin ce Djebel druse, la Bathanée, — on trouve encore un village du nom de *Batanié* — se couvrant de villes florissantes, entre autres Souéda qui fut Dionysos, et la capitale spirituelle des Druses, Canaouete, une des villes de la *Décapole*. Elles furent des centres de culture et de langue gréco-nabatéenne. Antoine fait don de la Bathanée avec Damas, la Cœlé-Syrie et les baumiers de Jéricho, à Cléopâtre, après leur reconciliation passionnée dans la délicieuse Antioche; Auguste la cède à son ami Hérode le Grand, d'où elle revient à Agrippa II, frère incestueux de la voluptueuse Bérénice qui y crée des séjours de délices où elle vient près des sources capter dans le filet de ses charmes, pourtant vieillissants, le naïf général Titus.

Tôt convertie au christianisme, la Bathanée, devenue sous Trajan — qui y construit un aqueduc, — une partie de la province d'Arabie, est gouvernée par les rois ghasanides qui en font le centre intense du nouveau culte messianique, et sans qu'elle perde de sa culture et de son art, doucement les temples païens se transforment en églises, les nymphées en baptistères; et comme au fond de ce peuple sensuel persiste le culte du Dieu de l'Amour et de la Vigne, on continue à adorer *Saint Eros* et *Saint Bacchus* dans les sanctuaires, où les croix s'entaillent dans les frises des pampres et les grappes de raisin deviennent eucharistiques.

L'Islam, des tremblements de terre, des éruptions volcaniques, des siècles d'abandon et de silence font de la riante Bathanée un des pays les moins connus; et nous nous félicitons de la rébellion de ces Druses qui nous a permis d'être, ce soir, assis dans cette accueillante et docte « popote ».

— Oui, mais tout cela ne nous révèle point le mystère qui

plane sur l'origine des Druses. Car, en somme, venus ici depuis 1860, ils sont totalement étrangers à ce pays.

— Non point! — nous dit un érudit kaïmakam qui a vécu de longues années aussi bien sur nos grands boulevards que dans cette solitude, — moi, je crois que c'est ici, au contraire, la véritable patrie des Druses, ici, et au pied du Herman à Panias — la ville de Pan — où ils sont d'ailleurs fort nombreux, à Beit-es-Schams — la demeure du Soleil, — à l'ancienne Astarot — vous remarquez que leurs villes, ici Dionysos, portent tous des noms des divinités voluptueuses —, et encore dans toute la Gaulanitide, qui s'en va déferler jusqu'au pied du Garizim en Samarie. Oui, je crois que toute cette région-ci, — il fait un rond sur la carte, — était la terre de ceux qu'aujourd'hui vous appelez les Druses. Ils y vécurent probablement jusqu'aux Croisades, où un de leurs chefs, l'émir Arselane, joue un grand rôle; puis plus tard, persécutés par une renaissance de l'Islam, aussi bien que les chrétiens, ils se sont réfugiés dans le Liban.

— Oui, mais d'où venaient-ils ?

— Des Indes, — affirme le kaïmakam, — ou si vous voulez, de la Perse, que l'on appelait l'Assyrie.

— Mais alors ce ne sont pas des Sémites?

— Certainement non! Ce sont des Indo-Européens, les seuls et purs Aryens au milieu de nous autres plus ou moins mélangés de sang sémite. Depuis leur conversion à la religion druse, ils se sont si peu confondus avec les peuples de la Syrie qu'aujourd'hui encore, plutôt que de contracter alliance avec des étrangers, les Druses, tout comme les Pharaons et les Ptolémées, se marient entre sœur et frère, quelquefois même entre père et fille. D'ailleurs vous avez dû remarquer, en les examinant bien, qu'ils ne ressemblent pas aux autres indigènes. Ce qui les fait leur ressembler, c'est le costume; mais regardez donc leurs yeux pers, leurs cheveux « auburn », leur peau plus blanche et surtout leurs traits plus fins; jamais vous ne verrez de nez busqué.

— C'est vrai, — dis-je, — j'avais remarqué, j'avais même trouvé qu'ils ressemblent à cette étrange poignée de Samaritains qui vivent dans leur fier isolement au-dessus de Nablouse et n'ont eux aussi rien de sémitique.

— Ah! vous voyez! — s'écrie triomphalement notre kaïmakam. — Vous brûlez, vous brûlez, vous y êtes, votre Bible, s'il vous plaît; merci, tenez, lisez ceci, Commandant.

Et le Commandant Perigot lit :

Salmanassar, roi d'Assyrie, fit venir des gens de Babylone, de Cutha, d'Ava, et de Sepharnaïm et les établit dans les villes de Samarie à la place des enfants d'Israël qu'il avait emmenés captifs. Lorsqu'ils commencèrent à habiter le pays, ils ne craignaient pas l'Éternel et l'Éternel envoya contre eux des lions qui les dévoraient.

On dit au roi d'Assyrie : Les nations que tu as transportées dans les villes de la Samarie ne connaissent pas la manière de servir le dieu du pays, c'est pour cela que les bêtes sauvages les ont fait périr.

Alors Salmanassar ordonna : « Faites-y aller l'un des prêtres que vous avez emmenés de là aux bords de l'Euphrate, et qu'il leur enseigne la manière. » Un des Lévites vint donc s'établir au milieu des colons d'Assyrie et les instruisit à craindre l'Éternel. Mais les nations avaient fait chacune leurs dieux et les avaient placés dans les demeures des hauts lieux, bâties parmi les arbres verts. Les Samaritains se mirent à adorer l'Éternel, et ainsi ils servaient en même temps leurs dieux et celui des enfants d'Israël.

La Bible fermée, le kaïmakam continue :

— Vous savez, n'est-ce pas, en quel mépris furent tenus par les Juifs ces Samaritains jusqu'au temps de Jésus. En ce moment la Galilée était tellement peuplée de païens qu'on l'appelait la Galilée des Gentils. Les voluptueux cultes grecs luttaient avec ceux de Zoroastre. On adorait Zeus et le Soleil, Aphrodite et la Lune. Quoi de plus naturel que ces Samaritains, rebutés par les Juifs, aient en nombre quitté leur Garizim pour s'installer aux sources du Jourdain où le père de Bérénice avait de Panéas fait sa délicieuse Césarée de Philippe? Une divinité de plus ou de moins... ils avaient l'habitude de jongler avec les dieux... Il y avait là des Macédoniens, ancêtres de Cléopâtre, qui adoraient Isis, et des Gaulois avec leurs Druides. Probablement ces Aryens mélangèrent-ils leur sang, comme leurs croyances. Puis vint le Christianisme. Pourquoi ne pas se faire baptiser? Ils aimaient l'eau, les sources... Un dieu naissait dans une grotte comme un fils de nymphe mourait, puis ressuscitait parmi les cris de douleur et d'allégresse des saintes pleureuses. Et vous pouvez être sûrs qu'ils dansaient autour de saint Bacchus, le même pas

dansé autour d'Adonis et qu'ils dansent encore le jour de la fête de je ne sais plus quel saint.

Voici l'Islam. Il s'implante à la pointe de l'épée. Il est guerrier, cavalier. Il désaltère des eaux vives de son paradis ceux que la sainte ivresse du sang a consumés. Les habitants du Djebel se ruent fanatisés vers le Prophète. Mais cette religion est un peu aride et trop monothéiste pour des gens qui accumulaient tant de dieux dans leur cervelle.

Vers l'an mil monte sur le trône d'Égypte un sultan Hakem de la branche Fatimide. Fils lui-même d'une Chrétienne, il attire à sa cour Juifs et Chrétiens; puis les persécute; il s'entretient avec les anges sur le Mokattam; brûle la moitié du Caire pour voir — comme Néron — un bel incendie, interdit aux femmes de porter des chaussures, fonde une religion, où se mêlent dans un jargon mystique désordonné tous les dogmes et toutes les philosophies, depuis Pythagore et Bouddha jusqu'à Moïse et le Christ, se déclare dieu lui-même, meurt assassiné par sa sœur, mais laisse le soin d'enseigner sa doctrine à deux Persans, el Heunze et Mohamed-el-Darazi. Ce dernier vient en Syrie, y fait de nombreux prosélytes qui prennent son nom : Derouze est le pluriel de Darazi. D'ailleurs la superposition de toutes ces religions, vous la trouvez à chaque instant chez eux. De leur passage biblique ils ont gardé la vénération des patriarches Job et Ibrahim; des prophètes comme Élie et Ézéchiel; on dit qu'ils adorent le veau d'or; mais je crois que c'est une erreur; on a trouvé dans leur *Kilwat* des statuettes de taureau : c'est plutôt; l'emblème du Soleil ou aussi d'Astarté. Mais quand ils meurent, on noue toujours dans le coin de leur voile un quart de mejidie comme obole pour passer le « Jourdain »; ils pèlerinent au tombeau de la Vierge de Jérusalem, ils font des ablutions comme les Musulmans, jeunent dix jours avant « la fête des Azimes » et ils parlent constamment de la Chine.

— De la Chine? Qu'est-ce que la Chine vient faire ici?

— Je ne sais. Ils confondent peut-être avec les Indes. A moins que ce soit l'influence des Mille et une Nuits. On y parle toujours d'une « Princesse de Chine ».

— Oui, je me rappelle, le Père Paul, m'a déjà raconté que les Druses parlaient de la Chine; le Père Paul, un prêtre

melkite qui a longtemps vécu dans le Djebel Druse, m'a confié toutes sortes de notes; si vous permettez, Colonel, je cours chercher mon carnet...

— Demain, si vous voulez! — Et tirant sa montre, avec un aimable sourire : — Le couvre-feu ! il est dix heures. Il faut vous reposer. Nous partons à l'aube reconnaître une source en haut d'une montagne... vous savez que le premier soin des Romains — et qui pourrions-nous mieux imiter qu'eux? — était toujours d'annexer l'eau.

***

Exactement à l'aube, en selle avec quelques officiers et une petite escorte de tirailleurs par un des chemins des plus pénibles qui soit, escaladant les pentes rocailleuses, n'ayant pour tout repère que, de loin, en loin, de petites flaques d'eau indiquant la crevaison d'une conduite souterraine, une canalisation romaine, détruite sans doute depuis des siècles et qu'il s'agit de rétablir pour ne pas être à la merci des combleurs de citernes et des empoisonneurs de fontaines. Autour de nous rien que la grisaille, et, de-ci de-là, quelque arbuste de térébinthe qui repousse d'un pied millénaire, dernier vestige des glorieux chênes de Basan.

Mais l'air est divinement exquis, le ciel angéliquement bleu.

Au bout de deux heures, nos chevaux hennissent; on respire l'humidité; et sous un fouillis charmant de papyrus et de lauriers-roses s'arrondit une belle vasque naturelle, emplie d'eau limpide. A pied, nous gravissons un raidillon, presque vertical dans la montagne; et nous arrivons devant une grande grotte taillée, d'où s'échappe entre une retombée de feuillages fleuris, une source bruissante et écumante.

Au fond des marches, un entablement comme un autel et au-dessus, entre de grossiers pilastres, une inscription fruste qui me semble nabatéenne (je l'ai copiée, mais perdue).

Tout autour, des sortes de niches creusées dans le roc, niches d'idoles, ou bien comme dans une grotte d'Astarté du Liban, des stalles où les nymphes attendaient les bergers pour

célébrer, à la chanson de la source, le culte rapide et voluptueux du Dieu aux pieds de chèvre.

Qui sait si nous ne nous trouvons pas dans un des sanctuaires les plus anciens du monde?

Grimpée au-dessus de la grotte de Pan, je découvre un paysage merveilleux, merveilleux de tristesse et de désolation. Rien que des montagnes grises, déchiquetées, évidées, crevassées, avec de grands entonnoirs un peu plus foncés ou des blocs accumulés au bord, un peu plus clairs. Puis sur la crête de ce vide couleur de cendre, une ceinture de tours romaines, également en pierres basaltiques, humides encore de rosée et d'un luisant gris violet. Sont-ce des tours défensives de la Batanée, ou bien des tours sépulcrales, comme à Palmyre, où les morts ne voulaient pas pourrir dans la terre, mais monter le plus haut possible pour voir encore le soleil?

L'une ou l'autre hypothèse semble bien surprenante. A quoi bon des tours pour ne rien défendre et à quels morts donner asile dans un pays qui est lui-même un vaste sépulcre!

Et dire que Cléopâtre a donné un baiser de ses divines lèvres parfumées pour obtenir cette Batanée; et que Bérénice parée pour le sensuel sacrifice a attendu, peut-être, son jeune Adonis dans cette grotte de Pan!

Cléopâtre! Bérénice! Ah! que ces noms chantent dans ce silence! qu'ils enchantent après tant de siècles de silence ce Djebel Druse désenchanté!

Mais je me tourne du côté opposé, vers la Transjordanie de l'émir Abdallah, où je suis venue toute petite fille avec mon père, et d'où à jamais j'ai emporté je ne sais quel vagabond et mélancolique sortilège.

Oui, c'était là-bas Kerak, ce « Krak » des chevaliers, ville de rêve et de cauchemar d'un paladin de France, de Renaud de Châtillon, qui y a établi sa baronnie de Croisé et fait du désert son fief féodal.

Mais que vois-je? Ce Krak est-il ressuscité de ses cendres? Là, un château fort se dresse, une cité fortifiée, avec murailles, donjons, tours aussi diaboliques que les villages haouranites rencontrés, mais bien plus redoutable, colossal, dressant sa fantasmagorie de basalte, rendant tout autour l'horreur grise innocente.

C'est Salkhat, aujourd'hui une ville druse, autrefois la forteresse des rois très-chrétiens, les Ghassanides, qui étendirent leur pouvoir jusqu'à Palmyre.

Palmyre! les Ghassanides! encore des noms que j'aime, des noms incantateurs!...

Et debout sur la grotte de Pan, je m'enivre de la poésie farouche des âges, du néant suspendu dans l'éternité, de toute cette mort immortelle parce qu'un pauvre atome humain a songé à évoquer ses glissantes ombres...

Nous redescendons et remontons en selle.

— Vous verrez, — me dit le colonel, — le retour sera plus facile, nous prenons un autre chemin!

Hélas! non, cette descente par étage escarpé, me semble plus pénible encore que la montée. Je glisse constamment sur le garrot de ma bête, et quand nous arrivons en terrain plat, mon cheval français trotte de joie, me pilant littéralement sur ma selle, alors qu'un galop arabe emporterait mon âme en me berçant les membres...

Le colonel Paulet, lui, chevauche comme César, la bride sur le cou de la bête, les deux mains croisées sur le dos, écoutant, à gauche, le capitaine du génie Maraboussin lui faire un rapport sur la source, et dictant, à droite, de brèves et lucides notes à son officier d'ordonnance...

Enfin, voici le camp; la longue carcasse noire entourée de la champignonnière des tentes; il est onze heures, nous avons fait 45 kilomètres sur un exécrable terrain! Je suis si fourbue que je me tiens à peine à table, et l'après-midi, je ne saurais descendre vers Souéda-Dionysos.

Mais j'assiste après la sieste, dans le bureau de l'État-Major, aux visites; il y a de tout, des chefs faisant leur soumission; des espions offrant leurs services; des commerçants passant des marchés, Druses, Musulmans, Chrétiens; tous vêtus de la même façon, *combaz, abbaie,* voile pastoral, tous esquissant les mêmes gestes souples et obséquieux : « Je ramasse la poussière sous tes sandales, Seigneur, je la porte à mon front, je l'enferme en mon cœur! »

Il y a aussi un pontife druse, très digne, très onctueux, celui-là, ayant plaqué autour de son front luisant de pureté et de sagesse en guise de turban une compresse de blessé.

Mais voici un personnage d'une très grande importance, et corpulence aussi, accompagné d'une nombreuse suite.

Le Colonel présente :

— Le Cheikh Ismaïl Hariri! le maître du Haourāne.

Ismaïl Hariri? — Ah! j'y suis; le descendant du Compagnon du Prophète, le Moloch en chair et en os auquel les familles en déveine sacrifient leurs vierges! — Qu'il est horrible, obèse, bouffi, les bajoues cendreuses, les lèvres goulues; c'est à lui qu'on a amené hier en ex-voto la pucelle bédouine si dolemment assise sur sa haquenée! Ah! je voudrais bien savoir ce qu'il en a fait. A-t-il consommé le... sacrifice? L'a-t-il renvoyée? Ou bien ne sait-il pas seulement que « le vœu » est arrivé et la pauvre victime n'attend-elle dans quelque coin avec son coffre incrusté de nacre et ses grands plateaux de cuivre rutilants?

Le soir, autour de notre table, le *Kaïmakam* étant parti, je fais la lecture de mon petit carnet où le Père Paul du village de lave melkite a bien voulu noter pour moi ses observations personnelles sur les Druses. J'ai déjà dit qu'il a longtemps vécu parmi eux. Lui-même est natif du pays des Samaritains, d'un petit village près de Nablouse. Il a été élevé à Jérusalem au séminaire des Pères Blancs. Il sait donc parfaitement le Français et je transcris exactement son texte, me gardant bien d'en enlever la saveur du terroir.

I

Les Druses ne croient pas en Dieu. On les entend souvent prononcer le nom d'Allah; mais c'est un autre dieu que le Créateur Suprême. Ils croient en cinq divinités qu'ils appellent les *Cinq Limites*. Elles sont : Sidi la Raison; Sidi Hamzé; Sidi Baha-Eddine, Sidi Ibrahim et Sidi il Mahdi.

La région où habitent ces divinités, c'est la Chine. Elles en viendront à la fin des temps pour massacrer tout homme qui ne croit pas en leur mission. Elles se ligueront d'abord avec les Musulmans pour détruire Jérusalem; puis, ligués avec les Chrétiens, elles se tourneront contre les Musulmans et détruiront la Mekke.

Ensuite abandonnant les Chrétiens aussi, elles iront en Égypte dresser la balance de la justice sur la pointe des Pyramides, pour les Druses seulement, car les Druses seuls sont le *peuple élu*.

Ils croient à la résurrection et à la métempsycose. La mort n'est qu'un mot. L'âme une fois séparée du corps entre dans un autre et cela durant sept générations. Elle s'en va après en Chine, où elle demeure

avec les *Cinq Limites* pour venir à la fin des temps posséder la terre entière. Les chrétiens et les musulmans laïques seront leurs serviteurs : chameliers, laboureurs, moissonneurs, etc., alors que les prêtres et le clergé des nations condamnées seront gardiens des vignes ou secrétaires des pontifes druses.

II

Les Druses jurent souvent par Mohamed; mais ce n'est pas le prophète musulman. C'est Mohamed el Darazi, fondateur de leur secte qu'ils désignent sous le nom de Mohamed-el-Kalima, c'est-à-dire Mohamed-le-Verbe. Ils ont presque les mêmes cérémonies que les Musulmans. Mais ils ne sont pas circoncis, et ne font pas le Ramadan, boivent du vin et mangent du porc. Quand ils prient en public, ils se prosternent comme les Musulmans et se tournent comme eux vers le sud. Mais ce n'est là qu'une vaine formule.

Leurs véritables prières se font en secret, dans *la Kilwat*, située dans un endroit très solitaire, difficilement accessible, presque toujours sur la crête d'une colline, et gardée par des jeunes gens bien armés qui n'hésitent pas à tuer quiconque approche. Il n'y a que les « initiés » et les sages qui prient. Les « profanes », ou les ignorants restent dehors. Et si je parle de leur prière secrète, c'est que j'ai eu entre les mains leur livre touchant aux cérémonies religieuses. Ce livre s'appelle *Mahloum Escharif*, « le Livre par excellence ». Il est toujours écrit à la main. Les pages sont encadrées en rouge ainsi que le première lettre de chaqu phrase.

Quand les initiés sont réunis dans leur *Kilwat*, ils se saluent en se disant comme les Musulmans et les Juifs : *Salam Aleicoum!* puis ils s'assoient tous autour d'un pupitre où repose le *Mahloum Escharif*.

Le Pontife ouvre le livre et commence à chanter la litanie suivante : après chaque phrase, l'assemblée soupire de toute son âme un ahahah!

P. O vous qui allez en Chine.
R. Ahah!
P. Saluez Baha-Eddine!
R. Ahah!
P. Et les autres Prophètes.
R. Ahah!
P. Pleurez et faites-les pleurer
R. Ahah!
P. Dites-leur que l'Étranger
R. Ahah!
P. A envahi le pays des Élus
R. Ahah!
P. Qu'ils se hâtent, qu'ils se hâtent
R. Ahah!
P. D'arriver à notre salut!
R. Ahah!

Après cela le Pontife cite les bénédictions et les malédictions (ne se croirait-on pas au pied de l'Ebal et du Garizim au temps de Josué?)

P. Béni soit le peuple choisi!
R. Amin!
P. Maudits soient les Juifs vingt-cinq fois!
R. Vingt-cinq fois qu'ils soient maudits!
P. Maudits soient les Chrétiens quarante-cinq fois!
R. Quarante-cinq fois qu'ils soient maudits!
P. Maudits soient les Musulmans septante-cinq fois!
R. Septante-cinq fois que soient maudits les Musulmans!

Le Pontife leur enseigne ensuite la manière de maudire ceux qui ne professent pas la religion druse.

Si l'on ne peut pas maudire d'une façon explicite, que l'on éternue.

Les femmes druses peuvent maudire les impies en disant : yach! yach!

Puis on passe aux indulgences que peut gagner tout « initié »; ainsi :

Celui qui tue *en secret* un impie, Chrétien ou Musulman, lui seront remis tous ses péchés quel qu'en soit le nombre.

Celui qui *en secret* commet adultère, sa faute ne lui sera pas imputée.

Si l'on ne peut pas tuer un chrétien ou un musulman en secret, qu'on dise une fois tous les jours : je le tue! je le tue!

Celui qui, chaque jour, récite la prière suivante, toutes ses fautes, quel que soit leur nombre, lui seront remises :

« Au nom du Clément Miséricordieux (*trois fois*).

» Au nom des cinq limites (*trois fois*) et des autres Prophètes de la Chine, Dieu soit loué, Dieu soit béni, les Dieux du Peuple choisi soient exultés! soient exaltés, soient exaltés. Amin! »

MYRIAM HARRY

(*A suivre.*)

L'AMÉRIQUE ET LA PAIX

Il y a un siècle les noms des libérateurs de l'Amérique latine étaient devenus populaires dans une Europe encore chaude des luttes de la Révolution. La partie libérale de la France voyait en eux les continuateurs de son œuvre. Pour l'Angleterre la fin du monopole commercial de l'Espagne était un dédommagement de la perte de ses colonies dans le Nord. Partout l'imagination éblouie par le souvenir de Napoléon avait cherché dans les luttes du Nouveau Monde une autre épopée. On glorifiait San Martin, la mode même s'empara du nom de Bolivar. Mais cette renommée demeura singulièrement épnémère. L'indépendance du continent méridional réalisée, les libérateurs furent presque totalement oubliés. Un orateur péruvien avait dit que la gloire de Bolivar se développerait « comme l'ombre quand le soleil baisse ». La prophétie n'eut pas de fortune. C'est l'ombre de l'oubli qui les enveloppa tous. Le jeu naturel du temps ne suffit pas à expliquer cette déchéance.

L'Amérique Latine cessa d'intéresser l'Europe pour deux raisons essentielles. La grande déception causée par l'anarchie où tombèrent les nations libérées est sans doute la première. Les partisans sincères de la démocratie et de la liberté se voyaient infliger par la réalité le plus cruel démenti. Si la démocratie devait aboutir à un morcellement politique de petits États, piétinant dans des guerres civiles, exploités par des bureaucraties ignorantes, elle valait mille fois moins que l'absolutisme, qui avait réussi à créer les grandes

nations européennes. On comprend que les écrivains et les journalistes aient détourné les yeux d'un tel spectacle. La doctrine de Monroe finit par détourner de l'Amérique Latine la politique et la diplomatie. En interdisant toute intervention de l'Europe sur le continent américain, elle exilait de la vie internationale ces soi-disants États. Gardés par les États-Unis, ceux-ci n'étaient plus des terres colonisables; mais ne possédant ni industrie, ni stabilité politique, ni puissance militaire, ils n'avaient pas les conditions essentielles qui font les nationalités. Dans leur isolement ils restèrent la proie des factions, effrayantes cultures de parasites vivant sur le budget, leur politique extérieure se réduisant à des contrats et à des procès avec des spéculateurs étrangers de la pire espèce, et à des conflits avec les États voisins au sujet de limites mal fixées dans des territoires déserts.

Une réaction rapide ne pouvait manquer de se produire. La désillusion de la chute a été compensée par une résurrection magnifique. Le XXe siècle marque la renaissance de l'Amérique latine enfin sortie de son moyen âge. L'industrie s'est développée, une réaction contre le parasitisme s'est esquissée. La politique rentrée dans des voies normales révèle que la démocratie n'est pas incompatible avec l'ordre et le progrès. Les villes deviennent des cités européennes comme Montevideo et Lima, ou de grandes métropoles américaines comme Buenos-Aires et Rio de Janeiro. On sent partout la fièvre de la croissance, la gaîté de l'espoir, l'énergie de la jeunesse. Depuis le commencement du siècle la politique mondiale ne néglige plus l'Amérique latine. Tous les États Américains furent invités à la seconde conférence de la Haye. Mais c'est la grande guerre qui a mis en lumière dans le Nouveau Monde une âme latine éprise, comme celle de la France, de justice et de droit. L'instinct des peuples américains comprit immédiatement que l'agression de l'Allemagne et de l'Autriche était une manifestation de l'impérialisme atavique et que, cette fois, les empires centraux cherchaient l'hégémonie militaire en Europe et le monopole commercial dans le monde. Le cri de protestation du Continent Latin anima, dans sa terrible épreuve, la France, et poussa les États-Unis à l'inter-

vention. La plus grande partie de l'Amérique du Sud, avec le Brésil, Cuba, le Pérou et l'Uruguay, se mit du côté des Alliés. Tous ces États, ainsi que la Bolivie et l'Équateur, furent invités à signer en qualité d'associés le Traité de paix de Versailles. C'était la première fois que l'Amérique Latine figurait à côté des puissances européennes et des États-Unis, dans un des actes qui marquent les étapes progressives de la civilisation occidentale. La Société des Nations, où les vingt républiques américaines réunissent presque la moitié des votes de l'Assemblée, a été pour elles la consécration officielle de leur entrée dans la diplomatie internationale. Des cinq présidents de l'Assemblée, deux appartenaient aux délégations des républiques latino-américaines. Même dans le conseil des grandes puissances, sur six places réservées à l'élection de l'Assemblée, l'Amérique latine en a deux qu'occupent le Brésil et l'Uruguay. Auparavant une puissance entrait dans les conseils de la haute politique par une guerre heureuse. C'est la porte de la paix qui s'est ouverte pour laisser passer l'Amérique. Ce fait fixe le destin du Nouveau Monde.

Aujourd'hui que l'Amérique latine joue un rôle dans la politique internationale à côté des États-Unis, on peut essayer d'esquisser le rôle que la logique de l'histoire a réservé au Nouveau Monde dans la civilisation. Les États-Unis, sans l'Amérique Latine, étaient une grande puissance de plus, comme le Japon. Leur politique, comme celle des autres États, inspirée par l'intérêt national, ne serait jamais sortie de la tradition marquée par Washington. Mais les États-Unis, ayant à leur suite toutes les républiques américaines, ont été poussés à une politique, qui, de la défense du Continent contre l'impérialisme européen, a glissé lentement vers une action conservatrice de l'ordre en Amérique, se développant par la force des choses au profit de la paix et de la liberté des peuples dans le monde.

Le destin de l'Amérique dans la civilisation porte la marque de son origine. Elle fut découverte pour trouver une route commerciale; elle fut colonisée par des puritains qui fuyaient la persécution; elle est née en se défendant contre l'impérialisme; elle s'est développée par son industrie et dans la paix. Tous les faits semblent avoir concouru à fortifier les senti-

ments et à développer les intérêts propres à conduire à l'objectif suprême : favoriser l'évolution pacifique et industrielle qui éclaire l'avenir.

Dans cette tâche échue au Continent américain la Fédération des États du Nord et la séparation des États méridionaux furent également utiles. L'indépendance des colonies anglaises et leur union en un grand État marqua la fin des guerres coloniales américaines. Si les États du Nord avaient formé des nations séparées, comme plus tard ceux de l'Amérique méridionale, ils n'auraient jamais pu maintenir leur indépendance. L'union, qui les avait sauvés dans la guerre, était nécessaire pour les défendre dans la paix. Cette union fit sentir ses effets bienfaisants dans la politique européenne. Les États-Unis, devenus une puissance forte, déterminèrent l'évolution politique de l'Angleterre, qui accorda l'autonomie à ses colonies. L'Angleterre n'aurait pu d'ailleurs la refuser au grand dominion du Canada sans le perdre. Cette même force concentrée dans le Nord facilita l'indépendance mais par contre-coup empêcha l'union des États du Sud. L'Amérique latine, protégée par la doctrine de Monroe, même avant que son indépendance fût complète, ne sentit pas le besoin de se fédérer pour vivre. L'Amérique méridionale doit sa division en nationalités séparées à l'extension du continent et à une lutte de quatorze ans; cette division, fatale pour la stabilité politique des nouvelles républiques, du moins contribua au rôle pacifique du Nouveau Monde de la même manière que la fédération du Nord.

Il y a un siècle, quand les États-Unis n'avaient pas vingt millions d'habitants, le Mexique, l'Amérique Centrale et l'Amérique Méridionale en avaient presque cinquante. Réunie en un ou deux États, cette masse n'aurait pu échapper aux intrigues et aux guerres d'équilibre politique. L'existence d'une ou de deux puissances latines aurait suffi à entraîner les États-Unis vers une politique tout européenne de méfiance et de rivalité. La logique des choses, en opposant les deux Amériques l'une à l'autre, aurait poussé le continent tout entier à adopter les intérêts et les passions des États européens. Par contre, si après la guerre de sécession l'Amérique du Nord était tombée dans la même division que l'Amérique

du Sud, même en réussissant à conserver son indépendance, le continent latin en l'absence d'une puissance forte capable d'imposer la doctrine de Monroe, serait devenu l'enjeu des ambitions coloniales des puissances européennes et aurait suscité des rivalités entre elles. Voilà comment la configuration politique donnée par les événements à l'Amérique, unie dans le Nord et divisée dans le Sud, était nécessaire pour faire du Nouveau Monde une force tournée contre le militarisme et la guerre. Une grande puissance industrielle dans le Nord, gardée par l'océan des agressions européennes, et vingt républiques latines dans le Sud, libérées par leurs institutions et leur faible population du militarisme agressif, ont permis l'unité du continent industriel et libéral appelé à fortifier en Europe le mouvement vers la démocratie, la coopération et la paix.

La nature ou plutôt la géographie et l'histoire paraissent avoir assigné une tâche progressive dans l'organisation sociale aux trois continents : à l'Asie, à l'Europe et à l'Amérique. L'Afrique divisée par son grand désert ne pouvait jouer comme continent un rôle historique significatif. Le Nord africain appartient à l'Asie et à la civilisation méditerranéenne. Dans l'avenir l'Afrique sera un prolongement de l'Europe, surtout de la France. L'Asie réussit les premiers grands rassemblements de peuples : l'esprit de conquête — inspiré souvent par le désir de propager une religion — l'anima la première. C'était l'accumulation précédant l'organisation. L'Europe a créé les nationalités, les patries; elle a individualisé les unités collectives et est arrivée à une véritable organisation, mais dont le ressort essentiel a été la force. L'Amérique devait apporter la coopération industrielle et l'internationalisme politique, c'est-à-dire une organisation essentiellement juridique et pacifique. Si l'Asie est la terre classique de la conquête et l'Europe celle de l'équilibre, l'Amérique devait être celle de la solidarité et de la coopération.

Il est intéressant de suivre l'évolution diplomatique des États-Unis amenés par leurs intérêts et par la force des choses à s'inspirer d'un sentiment de solidarité continental, destiné à se développer en un sentiment de solidarité mondiale, aussitôt que le progrès dans les relations économiques et

sociales des peuples aura affirmé leur interdépendance politique. La doctrine de Monroe dans sa première période n'avait qu'un but exclusivement défensif et négatif : interdire à l'Europe toute velléité d'intervention dans les affaires américaines. Cette interdiction fut plus favorable à l'Europe qu'à l'Amérique latine. Elle épargnait aux puissances européennes des guerres coûteuses, des rivalités sanglantes sans résultat possible. Tout effort pour coloniser l'Amérique était une aventure vouée à des catastrophes semblables à celle dans laquelle sombra l'empire de Maximilien au Mexique. Pour l'Amérique latine le danger européen, qui eût surgi sans doute si la doctrine de Monroe n'avait pas été proclamée, aurait eu un côté bienfaisant. Il aurait déterminé, sinon l'unité politique impossible après le développement des bureaucraties nationales, du moins une solidarité plus étroite capable d'empêcher des accidents douloureux comme la guerre du Chili contre la Bolivie et le Pérou.

Heureusement la doctrine de Monroe ne se limita pas à sa forme négative qui laissait subsister des possibilités de guerre entre les États américains. L'Amérique latine étant devenue une zone d'influence pour les États-Unis, ceux-ci furent de plus en plus intéressés au maintien de l'ordre dans le Continent. Leur attention se porta d'abord sur les pays les plus proches : le Mexique, Cuba, l'Amérique centrale. Le Mexique — et c'était inévitable — commença par être traité en voisin faible et fut obligé de modifier ses frontières après une guerre dont le résultat ne pouvait pas être douteux. Mais ensuite la diplomatie américaine obligea Napoléon III à abandonner les utopies mexicaines. Pour assurer l'indépendance de Cuba, les États-Unis n'hésitèrent pas à faire la guerre à l'Espagne. La victoire qui leur donna l'archipel des Philippines marqua le début de leur intervention active dans la politique mondiale. Cette colonie asiatique engagea les États-Unis dans les problèmes de l'Extrême-Orient, où luttaient le Japon et la Russie et où l'Angleterre, la France et l'Allemagne avaient des intérêts souvent opposés. La réserve Platt[1] fixe le principe de la

1. On appelle ainsi la disposition insérée dans la constitution de Cuba, sur la proposition du sénateur américain Platt, et en vertu de laquelle les États-Unis ont le droit, dans certains cas, d'intervenir à Cuba pour y rétablir l'ordre

politique américaine sur le continent. Elle attribue aux États-Unis le droit et le devoir de veiller au maintien de l'ordre. Pour remplir cette mission, disait le président Roosevelt, le gouvernement américain en appellerait, le cas échéant, même au *big stick*. L'Amérique poussa la province de Panama à se séparer de la Colombie pour avoir la liberté de construire le canal entre les deux océans, notifiant au gouvernement de Bogota qu'elle s'opposerait à toute velléité de reconquérir par la force la république indépendante. Cette attitude, imposée aux États-Unis, après leur établissement aux Philippines, par la nécessité d'assurer des communications rapides avec le Pacifique, amena la politique américaine à s'intéresser d'une manière plus directe aux affaires du continent latin.

Depuis un tiers de siècle les États-Unis ont banni toute guerre internationale des républiques de l'Amérique centrale. Ne pouvant intervenir dans leurs affaires intérieures, ils ont laissé aux partis politiques la liberté de la guerre civile, tout en faisant toujours effort pour mettre un terme à ces conflits; mais ils ont interdit avec des conseils pressants et impératifs les agressions d'une république contre l'autre. En Amérique du Sud malheureusement cette action a été plus prudente, elle ne s'est manifestée que par des interventions diplomatiques excessivement lentes, elle a été inspirée successivement par les idées toutes différentes des deux grands partis politiques. Les États-Unis auraient pu empêcher l'agression du Chili contre le Pérou et pousser les belligérants à faire la paix immédiatement. Ils se bornèrent à offrir au milieu de la guerre une méditation qui n'aboutit pas. Devant le refus du Chili d'écouter des propositions conciliantes, le gouvernement américain abandonna la partie et laissa s'accomplir la destruction des forces qui s'opposaient à la conquête. Une fois la Bolivie et le Pérou battus, le secrétaire d'État, M. Blaine, voulut remplir le devoir que leur situation imposait aux États-Unis et empêcher le Chili victorieux d'annexer, sans autre titre que la force, tout le littoral de la Bolivie et quatre provinces du littoral sud du Pérou : Tarapaca, Pisagua, Arica et Tacna. Le gouvernement américain fit entendre aux vainqueurs qu'il n'approuvait pas une conquête s'étendant à des populations civilisées, et englobant

un territoire aussi grand qu'un État européen. Le Chili aurait été contraint de se contenter d'une indemnité pécuniaire si l'assassinat du président Garfield et la retraite de M. Blaine, obligé d'abandonner le secrétariat des Affaires Étrangères, n'avaient pas modifié la politique américaine. Le vice-président démocrate Arthur laissa se réaliser la conquête du littoral bolivien et péruvien. L'intervention du secrétaire Blaine, conforme aux traditions du parti républicain, ayant encouragé la résistance du Pérou jusqu'à l'épuisement, celui-ci dût accepter les conditions de la paix quand il n'eut plus aucun moyen de se défendre.

Mais, cette affaire finie, la politique américaine sur le continent méridional reprit son développement dans le même sens que dans l'Amérique centrale. Les conférences pan-américaines furent inaugurées par les États-Unis. Cinq fois déjà se sont réunis, dans les différentes capitales des États américains, les représentants de toute l'Amérique pour se mettre d'accord sur une politique de solidarité. A Washington, l'Union Pan-Américaine, où sont représentés tous les États du continent, fonctionne sous la présidence du secrétaire d'État américain depuis presque vingt ans. Ni la conférence pan-américaine, ni l'Union n'avaient, à vrai dire, les attributions diplomatiques nécessaires pour résoudre les conflits politiques; pourtant le prestige et l'autorité morale des États-Unis se sont développés à tel point que leur intervention suffirait à éviter une guerre dans le cas improbable où deux États de l'Amérique méridionale se trouveraient sur le point d'en venir aux mains. On peut affirmer qu'aujourd'hui ni le parti républicain ni le parti démocrate ne toléreraient des luttes semblables à la guerre du Pacifique entre le Pérou et le Chili, guerre qui dura plus de quatre ans (1879-1883). A plusieurs reprises les conseils américains ont empêché des conflits : ainsi, en 1910, entre le Pérou et l'Équateur. Sans en appeler au *big stick*, les États-Unis, poussé, par les nécessités mêmes de leur propre position, ont réussi à maintenir la paix dans le continent américain, et cela à une époque où la stabilité intérieure des États n'est pas encore entièrement réalisée. De ce fait l'Amérique latine se trouve dans cette situation assez paradoxale : les guerres civiles y sont possibles, comme

le prouvent les révolutions mexicaines, les troubles militaires du Brésil et du Paraguay, alors que la paix internationale semble devenue définitive. Toutes les causes de conflit ont disparu peu à peu. Les litiges de limites les plus graves ont fini par l'arbitrage entre le Brésil et l'Argentine, entre le Chili et l'Argentine, entre la Colombie et le Vénézuela, entre le Pérou et la Bolivie. Les questions pendantes entre le Pérou et le Chili, questions que le traité de paix n'avait pas résolues et dont les souvenirs de la guerre et de la répugnance du vainqueur à se plier aux clauses du traité, imposé par lui-même, compliquaient le règlement, ont été soumises à l'arbitrage des États-Unis qui les trancheront peut-être définitivement.

Ainsi cette évolution vers la paix internationale, dont la simple énonciation fait sourire les diplomates, est devenue une réalité dans les vingt et une républiques du Nouveau Monde, malgré leur nationalisme stimulé par les manifestations de chauvinisme européennes. Elle n'a été créée ni par l'idéologie utopique d'apôtres humanitaires, ni imposée par la force matérielle des États-Unis. La paix dans le continent américain est la conséquence exclusive du développement de la solidarité internationale, solidarité moralement favorisée par la grande république. On s'est habitué peu à peu à la conciliation et à l'arbitrage. Le désir de la paix et l'esprit de solidarité se développent dans les conférences pan-américaines; un organe travaille à les accroître encore : c'est le bureau de l'Union Pan-Américaine de Washington. Aujourd'hui un conflit armé entre les républiques américaines paraît impossible. L'opinion publique du continent tout entier suffirait à l'empêcher.

Le continent américain, unifié dans le sentiment de la paix et de la démocratie, est devenu à son tour une force morale pour la paix et la démocratie européenne. L'intervention américaine dans la grande guerre a été purement désintéressée. Elle fut inspirée par la même politique de paix qui est au fond de l'âme et de la destinée américaine. Ce fut le parti de la neutralité, ayant à sa tête le plus pacifiste des hommes d'État connu de l'histoire, qui se trouva entraîné dans la lutte par son idéal de paix et de justice. L'intervention américaine non seulement donna le triomphe complet et rapide aux démocra-

ties européennes, mais provoqua la création de la Société des Nations. Cette institution nouvelle est capable, en dépit des erreurs commises dans le remaniement de la carte politique de l'Europe, d'assurer une paix que personne dans le monde n'aura plus avantage à détruire. L'utopie, qui paraissait irréalisable, était la création d'une pareille assemblée, mais une fois créée, l'utopie a changé de côté. C'est raisonner sans tenir compte de la réalité que de penser à supprimer la Société des Nations. Dans l'état de solidarité réciproque qui est actuellement celui des diverses puissances mondiales, la paix internationale ne saurait rester une réalité limitée à l'Amérique. La guerre européenne n'ayant pas réussi à passer l'océan, c'est la paix américaine qui est arrivée en Europe.

Une victoire allemande sur la France et l'Angleterre aurait prolongé en Europe la politique de revanche. Après quelques dizaines d'années l'Occident poussé par la force des choses, par la logique des idées, aurait réagi contre l'impérialisme germanique. Le cas est tout autre pour l'Allemagne. La revanche du nationalisme allemand serait l'exaltation d'une idéologie périmée s'opposant aux intérêts économiques, ce serait une manifestation nouvelle de passions archaïques que les réalités modernes condamnent. L'Allemagne n'a plus d'ailleurs de raisons de croire que, si elle attaquait les États voisins, elle serait victorieuse or c'est cette certitude du succès, seule, qui l'a poussée à faire la guerre en 1914. Sans doute sont justes, nécessaires, inévitables, la méfiance et les précautions que l'Europe a cru devoir prendre contre une possible renaissance de l'impérialisme germanique. Elles permettront de traverser, sans danger d'une nouvelle crise, la période qui séparera ces deux grandes époques historiques : l'époque de la politique d'équilibre, et celle de la politique nouvelle de solidarité, de coopération et de paix. Si la France maintient sa puissance militaire et ses amitiés dans l'Europe centrale, la criminelle idée de revanche allemande finira par disparaître avec la génération malade qui souffre de la névrose de la défaite. Dans l'état actuel de la civilisation un sentiment de rancune et de vengeance dépourvu de tout idéal ne peut pas se transmettre de génération en génération. Un idéal humain a seul la force de créer des

états d'esprit collectifs capables de survivre aux générations qui les enfantent.

L'Amérique, malgré sa politique d'isolement, restera toujours l'adversaire lointain, inévitable et invincible de toutes les guerres d'agression. Un bouleversement profond de l'ordre européen finirait, dans un temps plus ou moins long, par blesser les sentiments et les interêts de tout le continent américain. L'Amérique latine, rendue plus résolue, plus unie et plus clairvoyante par l'expérience vécue, entraînerait la grande démocratie du Nord. La perspective de cette intervention suffit pour décourager toute idée d'établir cette hégémonie dont rêvaient les agresseurs de 1914. Leur tentative n'a d'ailleurs abouti — résultat tout contraire à celui qu'ils attendaient — qu'à provoquer la création de la Société des Nations, dénouement nécessaire de la grande évolution commencée par la révolution française et consolidée par l'indépendance américaine. L'Amérique a développé l'idée européenne de la libre détermination et la coopération des peuples comme l'Europe avait développé l'idée chrétienne de la fraternité individuelle, idée née dans l'Asie. Une réaction tendant à s'opposer à une évolution séculaire est aussi absurde aujourd'hui que pouvait l'être, dans l'Europe du XVe siècle, l'idée des prophètes asiatiques qui voulaient conquérir l'Europe et détruire les nationalités chrétiennes. Les États-Unis finiront par réaliser le programme de Wilson et par reprendre leur place dans la Société de Genève, la plus noble et la plus grande création du génie américain et du génie français unis. Ce jour-là, l'Amérique aura imposé son idéal de paix dans le monde et réalisé le rêve de la révolution française et de la révolution américaine.

MARIANO H. CORNEJO,
Ministre du Pérou en France.

HOLLYWOOD

INTRODUCTION

Hollywood, la capitale du cinéma, la grande usine cinématographique où se manufacturent presque tous les films américains, Hollywood, c'est la banlieue de Los Angeles, une ville qui compte aujourd'hui un million d'habitants.

Elle croît avec une rapidité prodigieuse, et gagne chaque jour vers la côte du Pacifique. Cela donne lieu à une spéculation effrénée sur les terrains. Tout le monde achète, vend, construit, hypothèque. Les maisons poussent en une nuit comme des champignons. A perte de vue, des avenues déjà plantées d'arbres et jalonnées de réverbères encadrent des étendues arides. Sous des parasols multicolores, le cigare au bec et le carnet de commande en bataille, des marchands de « lots » se tiennent sur des pliants, à l'affût de la clientèle et, de leur stylo brandi, invitent les automobilistes à s'arrêter.

Hollywood est un immense parc artificiel, semé de villas, enserré dans un lacis d'avenues que bordent des palmiers aux fûts imbriqués et fauves. Un boulevard principal, bordé de *buildings* [1] et de magasins, traverse l'agglomération dans toute sa longueur et la relie à la cité.

Au nord, ce sont des collines nues, derniers contreforts des Rocheuses, où s'ouvrent, en coup de ciseau, les « canyons » d'aspect farouche; des routes onduleuses y serpentent, surplombant des précipices; de là se découvrent de merveilleuses perspectives sur la plaine et sur la montagne; aucun bruit du

1. Grands immeubles.

dehors n'y parvient et, d'un seul trait, l'on se croirait transporté à cent lieues de la civilisation, si ce n'était, apparu soudain dans une découpure de roc, un flamboyant panneau de réclame pour terrains à lotir, ou bien, dans le tuf fraîchement entaillé et qui saigne encore, l'amorce d'un nouveau chemin de pénétration.

Sous les ombrages toujours verts de Hollywood, où s'abritent les résidences magnifiques des étoiles, résident quelque soixante mille personnes, participant à la fabrication du Film. Car, outre les directeurs[1] et les acteurs, il faut compter les assistants divers, les *cameramen*[2], les électriciens, les peintres, les charpentiers, bien d'autres artisans encore, l'état-major des scénaristes, la cohorte des bureaucrates et la légion des figurants ou extras, comme on les intitule ici, gens de toutes races, chacun venu avec la persuasion qu'il porte dans sa boîte à maquillage son bâton de futur « star ».

Il y a une vingtaine d'années, les jeunes gens et les girls d'Amérique n'avaient qu'un rêve : New-York, ce creuset bouillonnant où leur imagination voyait palpiter l'ensemble des joies permises ou illicites; New-York, avec ses théâtres, ses occasions de plaisirs, ses chances de fortune. On économisait sur l'argent de poche, sur le salaire, souvent même on « empruntait » clandestinement à la caisse paternelle, et l'on venait tenter sa chance sur le tapis vert de Broadway.

Aujourd'hui, le mirage de New-York est tombé et son successeur, plus omnipotent encore, — car c'est sur tous les âges que s'exerce le nouveau prestige, — se nomme Los Angeles, dispensatrice de gloire et de salaires fabuleux.

C'est à Los Angeles, ou plutôt à Hollywood (car, en l'espèce, Los Angeles constitue seulement une étape de transit), que viennent aboutir — et échouer la plupart du temps — des milliers de personnes attirées par l'espoir de réussir dans les *movies*[3], persuadées qu'elles deviendront des Valentino ou des Mary Pickford.

Les jeunes filles surtout affluent, la cervelle enflammée

1. Metteurs en scène.
2. Opérateurs.
3. Le cinéma.

par de récents exemples comme Betty Campson, violoniste dans un orchestre de « vaudeville », ayant monté en un an, grâce au succès de *Miracle Man*, du rang de comparse à celui de star.

Toutes ont l'idée que, pour affronter avec avantage les directeurs, juges souverains de leur destinée cinématographique, il leur faut une garde-robe choisie. Alors certaines se font ouvrir un compte chez la modiste et le couturier (car en Amérique, et c'est la force du pays, on peut tout acheter à tempérament, depuis un phonographe jusqu'à une maison ou un cercueil); elles paient régulièrement pendant quelques mois; puis, ayant assuré leur crédit, elles passent une grosse commande de rubans, de robes, de bas de soie et de chapeaux à plumes — le chapeau à plumes étant demeuré pour la yankee moyenne le symbole de la haute élégance et du luxe — et, abandonnant tout, elles décampent vers Hollywood.

Neuf fois sur dix, on sait où les retrouver et on les retrouve.

Plusieurs associations bénévoles et remarquablement organisées, le Travellers Aid, le Juvenile Bureau, le Y. M. C. A. coopèrent avec les familles pour dépister les fugitives; les firmes cinématographiques, elles aussi, apportent leur concours à ces efforts et, de toute candidate, exigent des passeports en règle, des lettres d'introduction dont on vérifie avec soin l'authenticité. A la gare de Los Angeles, des détectives sont postés en permanence, munis de photographies et veillant à la descente des trains. Souvent, on arrête des « récidivistes ».

Cette fièvre de l'écran est parfois si maligne qu'elle conduit à des phénomènes d'auto-suggestion. Certaines de ces enfants s'hypnotisent elles-mêmes, prétendent et se persuadent qu'elles sont en correspondance avec des célébrités, s'écrivent des lettres signées de leurs héros favoris.

On cite le cas d'une de ces déséquilibrées que sa mère, après des semaines de recherches infructueuses aux studios, finit par rencontrer par hasard dans la rue; mais la jeune échappée, obstinément, refusait de reconnaître la dame qui tomba malade de chagrin et en mourut, du reste sans que sa fille consentît à revenir sur cette attitude.

Hollywood est la cité des *studios*. C'est le nom qu'on donne aux théâtres de prises de vues, et, généralement, à tous les

aménagements qui les environnent; au surplus, cette appellation a conquis droit de cité en Europe.

On en compte une trentaine, répartis dans quatre centres. La plupart sont à Hollywood même, Famous Players, Mary Pickford-Fairbanks studios, United Studios, Fox, Warner Brothers, Vitagraph, et plusieurs de moindre envergure. Un groupe important, ceux de Metro-Goldwyn, de Cecil de Maille, de Hal Roach, sont à Culver City, un bourg situé à dix kilomètres vers l'ouest. D'autres studios se sont installés tout à l'opposite, dans l'est de Los Angeles, notamment le Selig Zoo, ce dernier étant plutôt une ménagerie. Enfin, le plus vaste de ces établissements, qui, à lui seul, constitue une petite ville, est Universal City qui se trouve derrière les collines, à l'issue d'un défilé, au nord de Hollywood.

Ces studios, indépendamment des halls et des constructions fixes, comprennent des hectares couverts d'édifices en trompe-l'œil, palais, châteaux historiques, quais de gares, docks, usines, reproductions de steamers ou de caravelles, pagodes chinoises, patios mexicains, parcs japonais, rues de villages et villes, une place de Rome, un coin de Regent Street, l'avenue de l'Opéra, le Broadway de New-York.

Des gardes-meubles monumentaux regorgent d'accessoires. On y voit des ateliers de menuiserie, d'ébénisterie, de ferronnerie, de mécanique, de peinture, des machines à faire la fumée, la pluie, le vent, et même les tremblements de terre.

Des modèles en miniature, rappelant les parterres en relief des Buttes-Chaumont, sont établis sur des plates-formes mobiles de deux à trois mètres carrés; ils reproduisent au détail des quartiers de ville, des villages, ou bien un paysage avec ses plaines, ses forêts, ses fermes, une ligne de chemin de fer, des routes ombragées d'arbres, des canaux d'irrigation, des collines bleuâtres qui se profilent sur l'horizon. Ce décor, éclairé convenablement et disposé derrière les fenêtres d'un *intérieur*, le feuillage de ses petits arbres agité par un ventilateur minuscule, donne l'illusion absolue d'un vrai panorama.

Il y a là un bureau de poste, un « département » de police et de pompiers, une piscine propice à l'hygiène et en même temps à l'exécution des scènes nautiques, un gymnase, une

infirmerie, un restaurant, agencé sur le modèle des *cafeterias*, où chacun se sert soi-même : dans un casier près de l'entrée, on cueille un ticket individuel, un plateau, un couvert, puis on défile devant un comptoir où sont exposés les mets; des serveurs vous délivrent ceux de votre choix, et pointent votre ticket. On paye au guichet d'une caisse en quittant l'étalage, et on élit pour s'installer la table la plus sympathique; sans aucun protocole, des Indiens au chef empenné voisinent avec des cow-boys, coudoient des élégantes en robes de chez Callot; voici un abbé Louis XV, des écuyères bottées de cuir fauve, des apaches, un Pharaon égyptien, un vieux pilote en suroît, des prêtresses grecques drapées dans leur peplum, des accessoiristes en combinaisons de toile écrue, avec leur marteau accroché par derrière à une boucle de leur pantalon.

Les artistes, surtout les figurants et les petits rôles, sont fournis aux studios par des agences qui centralisent les demandes des producteurs; elles approvisionnent de « matériel humain » les usines où se pétrit l'émotion ou le rire, tout comme Hagenbeck, de Hambourg, envoie les animaux étrangers aux ménageries.

Cette comparaison est moins saugrenue qu'elle peut le paraître, car ce sont très souvent des moutons à cinq pattes que les studios réclament de leur fondé de pouvoir. Aujourd'hui, chez Mac Sennett, il faut une douzaine d'hommes chauves, trois bossus, un géant; l'agent feuillette ses registres où se classent toutes les professions, toutes les particularités physiques des postulants, et il délivre le lot exigé.

Une autre fois, il s'agit de trouver un individu aux oreilles extrêmement écartées de la tête, plus une femme « au menton proéminent »; ou bien on a passé commande d'un « individu qui ressemble exactement à Lloyd George ». C'est courant d'ailleurs. Toutes les personnalités illustres, Jésus-Christ, Abraham Lincoln, le roi d'Angleterre, ont chacun leur double à Hollywood. Et chacun sait qu'une certaine miss Staples possède les plus jolies chevilles du monde : elles remplaceront, s'il en est besoin, dans un *close-up*[1], celles de la « star », laquelle trop souvent ne présente pas des attaches assez photogéniques.

Les hommes barbus, les possesseurs de favoris imposants

1. Grande projection.

sont rares et très appréciés; en revanche les esclaves, les officiers de sérail, les gardes de radjahs ou d'empereurs romains se recrutent facilement parmi la population nègre, très nombreuse et qui abonde en types herculéens; et parfois dans le teneur de sabre de Ptolémée, ou le porteur de litière de Cléopâtre, les citoyens de Hollywood reconnaissent sans surprise le cireur du coin.

D'ailleurs l'atmosphère des studios disséminés çà et là déborde leurs clôtures de planches à claire-voie. Rien ici ne semble réel. Ni la végétation : ces feuilles de cactus, elles ont l'air en zinc; ni le ciel, d'un bleu tellement immuable qu'il imite une toile de fond; ni ces admirables colorations que lui confère parfois le soleil couchant et qu'on peut prendre pour des « effets » d'éclairage; ni les étalages aux devantures des boutiques, pareils à des cartonnages de théâtre.

Involontairement, derrière les façades, l'œil cherche les chevalets qui soutiennent des praticables. Tout a été bâti selon les procédés du décor : une légère armature de bois revêtue de plâtre, des refends en papier mâché. Et l'on vous transporte des maisons avec tout leur contenu, d'un site à un autre, aussi facilement que, sur des roulettes, un piano : quand elles sont trop volumineuses, on les scie en deux et puis, une fois à destination, habilement, on les recolle.

Le matin, dans les allées, près de la halte du tramway, on rencontre des jeunes femmes très fardées, un coffret à la main, actrices déjà maquillées en route pour le travail du studio.

Le soir, c'est encore du cinéma. Au milieu des avenues, en plein macadam, de gros rubis scintillent, pour signaler les croisements. Sur le toit du « Théâtre Égyptien » de Grauman, un Arabe enturbanné, le long fusil en bandoulière, se promène avec fatalisme, et une rampe fait passer à son burnous blanc toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Un peu plus loin, dans une allée, des groupes électrogènes ronflent, alimentant des projecteurs d'un million de bougies, afin d'éclairer un « extérieur ». Des feux de couleurs variées irisent fontaines et vasques devant le perron des *apartment-houses*[1]. Des braseros flambent au milieu des parcs de voitures à vendre. Et, sur la nue étoilée, circulent soudain des pinceaux lumineux : ce sont les sym-

1. Maison meublée.

ptômes annonciateurs d'une *preview*, c'est-à-dire la première présentation de quelque nouveau film, parfois très ordinaire, parfois sensationnel, et que, sans tambour ni trompette, ce soir-là, on va essayer devant le public.

Toute la journée et partout, à domicile, au studio, en visite ou au restaurant, chez l'agent de *real estate*[1] ou bien au *drug store*[2], dans cette métropole consacrée au Dieu Film, on ne parle que cinéma; on se meut dans une ambiance de décors, de projecteurs, de maquillage, de celluloïd; on en est imprégné, saturé, repu, et la vie courante, avec ses incidents ordinaires, finit par n'apparaître plus que comme un succédané de ce tableau.

Mais, entre tous les sujets de conversation, le plus familier, le plus ressassé, ce sont les étoiles, la chronique de leur vie intime, l'évaluation de leur salaire actuel, la critique de la *picture*[3] qu'ils viennent de terminer.

Sans doute pour ceux qui respirent dans leur atmosphère même, les stars se dépouillent de ce prestige quasi divin qui, malgré tant de détails innombrablement divulgués par la presse des deux hémisphères, les environne encore aux yeux du public.

Et néanmoins c'est sur eux que se concentre la maligne curiosité de la « colonie ».

Les rapports aussi des directeurs avec leurs interprètes constituent un thème favori d'entretien; tel star, rebelle avec tel metteur en scène, est un mouton avec tel autre; au surplus, chacun de ces derniers a sa manière. Cecil de Mille et Marshall Neilhan se contentent de donner à leurs interprètes des suggestions, et leur laissent carte blanche; Lubisth et Charlie Chaplin jouent successivement tous les rôles et exigent une docile imitation.

Mary Pickford, de caractère assez emporté contrairement à ce qu'on pourrait croire, se montre néanmoins d'une docilité parfaite entre les mains du metteur en scène qu'elle se choisit; elle tient à être traitée exactement sur le même pied que ses camarades, et comme elle a remarqué que son prestige « d'étoile

1. Agence immobilière.
2. Pharmacies.
3. Film.

des étoiles » paralyse l'initiative des directeurs les plus arrivés, souvent elle fait appel à des « outsiders ».

Douglas Fairbanks sait ce qu'il veut, se montre très autoritaire, et quoique ayant un directeur attitré, mène tout lui-même.

Manilova, il y a quelques années, consentait à se laisser diriger et fit à cette époque des créations admirables. Depuis, elle prétendit à l'omniscience, s'établit auteur de ses scénarios, actrice et directrice tout à la fois; le résultat fut tout à fait regrettable. Celle qui, entre toutes, est douée de « tempérament », ce qui en langage local veut dire avoir de la tête, c'est Mona Ferber, récemment importée de Norvège. Pour elle, point d'heure ni de règlement. En dépit des convocations, elle arrive au studio quand cela lui chante, interrompt le travail quand cela lui plaît, arrange à son gré la mise en scène, remanie le livret, accorde ou refuse des « grandes projections » à ses partenaires, assiste au coupage de la bande, élimine d'autorité les scènes dont elle n'est pas, à la plus légère observation quitte le théâtre... et se retire dans sa loge. D'ailleurs, certains prétendent que cette attitude est entièrement voulue, spécialement étudiée, pour elle, par ses managers afin de se prévaloir d'une réclame inédite, de se créer une *note à part*. Car, pour une étoile, tout est là : posséder sa marque de fabrique, se distinguer des autres par quelque chose de défini. Et, dans cette manière, les *publicity-men* font assaut d'ingéniosité.

La réclame courante autour des étoiles, surtout des femmes, s'exerce d'habitude sur trois *leitmotive* capitaux. Premièrement, le bonheur conjugal : une star, à tout instant de sa vie, se trouve ou bien mariée (alors chants d'allégresse concernant sa félicité d'épouse), ou bien en instance de divorce mais ayant déjà fait choix du remplaçant, dont on proclame, en ce cas, les louanges.

Deuxièmement, les Mères : élucubrations et développements lyriques sur la tendresse respectueuse des *stars* pour leur sainte mère (dans certaines occasions on va jusqu'à l'aïeule). Parfois c'est assez comique : dans le même moment qu'un magazine de New-York, composé trois mois à l'avance vu les nécessités du tirage, consacrait un article

ému à la piété filiale de miss Elna Winston, on apprenait, par un quotidien de Los Angeles, que ladite miss Winston intentait un procès à sa mère pour lui avoir dilapidé ses fonds.

Troisièmement : il est séant d'adopter un enfant, surtout pour celles des stars qui se consacrent au rôle de *wamp* [1] et de racheter ainsi, par un étalage de vertu exemplaire, l'immoralité — bien relative, d'ailleurs, car la censure veille — des personnages interprétés.

Par ailleurs (mais d'un accord tacite, on évite d'en instruire les masses, c'est trop terre à terre), beaucoup d'étoiles commanditent des entreprises *à côté*, et qui en général leur procurent d'appréciables bénéfices.

Ruth Roland et Hélène Chadwick « font » dans les terrains. Viola Dana est propriétaire d'un garage sur Hollywood Boulevard, Wanda Hawley possède une blanchisserie, Théodore Kosloff dirige une académie de danse très achalandée; dans leur ranch respectif, Conrad Nagel fait pousser des cantaloups, William Russell élève des dindes, tandis que William Hart fait de la grande culture et devise, en fumant la pipe, avec son illustre cheval Pinto (ils se sont mutuellement sauvé la vie à plusieurs reprises).

D'autres, négligeant les combinaisons rémunératrices, se distinguent par des *hobbies* [2] variées : Priscilla Dean aime les meubles de style, Will Rogers s'adonne volontiers au travail du lasso, Charlie Chaplin est féru des promenades solitaires et volontiers va pêcher le *tuna* à Catalina Island, où la mer est si transparente qu'on voit le fond de cailloux à travers trente mètres d'eau; Shirley Mason découpe volontiers des images dans les magazines (elle est restée aussi jeune que les rôles qu'elle interprète), Claire Windsor combine des chapeaux, Douglas Fairbanks et Mary Pickford possèdent, sur la côte du Pacifique, entre Saint-Jean-Capistrano et San Diego, une propriété « secrète » où ils se réfugient chaque fois qu'ils le peuvent, à l'abri des importuns : pieds nus et vêtus de hardes, ils se livrent à des courses, le long de la grève, ou bien, étendus sur le dos, rêvent tout leur saoul au chant des flots céruléens.

1. Vampires.
2. Manies.

Bien que l'Amérique s'intitule une démocratie, il n'est pas une contrée, voire la féodale Angleterre, où la notion de titre, de catégorie sociale, soit plus répandue, plus opérante dans la vie journalière et dans l'esprit du public. Aux États-Unis, toute métropole possède ses « quatre cents », les cités moins importantes, leurs « quarante » ou leurs « quatre ». On parle avec déférence des « sang bleu », descendant des nobles passagers que débarqua il y a quelques siècles le fameux *Mayflower*; bien qu'on en ait vu, et de toutes les couleurs, le « prince », le « duc », le « baron » continuent à incarner, pour les Américains, un être à part qui a droit à une considération choisie; chaque jour, et surtout le dimanche, les gazettes publient d'innombrables pages consacrées aux « activités » mondaines, aux thés, aux réceptions, aux fiançailles, aux mariages dans le *Smart Set* [1]; et les plus avides de ces renseignements se trouvent être le garçon de magasin, le chauffeur de taxi, la dactylo, ou le nègre de l'ascenseur que — spectacle courant — on peut voir s'extasier, avec délices, aux comptes rendus relatant les manifestations de la Haute.

Mais nulle part plus que dans le monde du film ne s'affirment les différences de caste, momentanées d'ailleurs, réglées surtout par la valeur marchande, mais qui constituent des barrières pratiquement infrangibles.

Au bas de l'échelle se terre l' « extra », le figurant, l'unité de matière première fournie par les agences; il ne compte pas en tant qu'individu; le metteur en scène l'ignore, laissant à ses seconds le soin de le manœuvrer; on cite certaine étoile, laquelle, lorsqu'elle travaille, exige qu'on installe à proximité et bien en vue une pancarte avec ces mots : « Les « extras » sont priés ne de pas adresser la parole à miss X. »

Au-dessus des figurants, se placent les spécialistes comprenant le *cameraman*, l'assistant du metteur en scène, les sténographes, les secrétaires des pontifes, et les rôles moyens; tous ceux-là se situent à peu près au même niveau social, peuvent, sans inconvénient pour leur décorum et partant pour leur avenir, frayer ensemble.

Viennent ensuite les artistes et les directeurs, les chefs de « départements » et les scénaristes de qualité ordinaire.

1. Le monde chic.

Et c'est au-dessus de ces derniers que plane l'aristocratie du film qui se recrute parmi les présidents des grandes firmes, les auteurs célèbres, les étoiles, les metteurs en scène classés, ceux dont les noms s'inscrivent en lettres de feu sur les affiches lumineuses, au fronton des cinémas; et là encore règnent des clans, une hiérarchie définie, fondée sur ce dogme que les étoiles de comédie (Charlie Chaplin et Jackie Coogan exceptés) sont inférieures, en tant que « qualité » sociale, aux étoiles de drame.

Ainsi, Harold Lloyd. — malgré son succès universel, — Buster Keaton, Dick Turpin, Louise Fazenda ou Zazu Pitts, — malgré leur grand talent, — ne sont pas inscrits au livre d'or du clan élu.

Les plus exclusifs entre tous sont les de Mille, William et surtout Cecil, Cecil de Mille, qui possède une villa de style italien à Laughlin Park, sur les collines de Hollywood, une vaste propriété dans la montagne, et un yacht princier ancré à San Diego. Se voir reçu chez les de Mille constitue un brevet de noblesse et autorise le débutant à tous les espoirs cinématographiques. Une autre illustration du genre est Malfada Mann, l' « authoress », qui a été sacrée, ici, l'arbitre des élégances et qui décide, en dernier ressort, de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas; le bruit court, en effet, que, sur le vieux continent, elle est « reçue chez les duchesses ». Notamment, elle affecte de ne parler qu'à voix basse, dans un murmure; et pour lors, aux salons de Hollywood qui se respectent, il faut un microphone pour suivre les conversations.

Charlie Chaplin est très « exclusif », mais en même temps très bohême, et affecte des opinions communistes. Jackie Coogan possède un train de maison, un « butler », une nurse, un chef, un chauffeur, un portier. Il préside les solennités. Quand il voyage, les maires des villes le reçoivent en monarque. Il a été nommé membre du Comité « pour la santé des enfants américains », où il compte parmi ses collègues Herbert Hoover et l'ex-président Taft; tandis que le père Coogan, qui n'a jamais rêvé pareilles grandeurs, s'étant du coup découvert des dons de metteur en scène et un génie de scénariste, compose et « supervise personnellement » les films de son glorieux produit.

Aussi, toutes les mères d'Hollywood se demandent, à chaque grossesse, si elles ne donneront pas le jour à un nouveau Jackie Coogan, et choisissent à leur rejeton des noms particulièrement euphoniques, eu égard à sa carrière future sur l'écran. Les parents détenteurs de jeunes prodiges encombrent les agences. On en voit qui manifestent, à l'égard des petits, une férocité stupéfiante; renchérissant sur le metteur en scène, ils s'efforcent d'aspirer jusqu'à épuisement les sucs émotifs de ces pitoyables victimes, leur suggèrent sans vergogne de faux chagrins, de fausses larmes, de faux désespoirs, les tenant pendant des heures contractés, la figure peinte et les yeux faits sous la lumière aveuglante des projecteurs; et à force de les surmener et de les « doper », ils en font bientôt de tristes crétins.

Le contraire serait surprenant.

Les enfants, tout intuition, ne sont naturels et partant « aimables » (dans le sens classique du mot) qu'à condition d'ignorer qu'ils le sont; au premier succès l'adulation — intéressée — de leur entourage, l'admiration du public, les gâte et les pourrit irrémédiablement.

Un jeune star, dans un film, devait se précipiter d'un deuxième étage, pour être cueilli en bas par un comparse à cheval. Il ne pouvait être question de risquer la vie d'un « sujet » rapportant à sa famille de fastueuses rentes; aussi, pour exécuter cette performance, on avait fait choix d'un « double », procédé courant pour les étoiles de tout âge à qui, d'ordinaire, les tours trop périlleux sont interdits par leur contrat d'assurance. Grâce à un maquillage approprié, et à l'éloignement de l'objectif, l'illusion se trouve en général suffisante. Le malheureux gosse chargé de remplacer son riche contemporain n'avait pas du tout envie de sauter. Il pleurnichait, se lamentait. Mais, de la rue, le directeur, les assistants l'encourageaient. Il finit par se laisser choir, les yeux fermés, tout de travers; ce fut seulement par miracle, et grâce à ses cheveux longs, que le cavalier put le rattraper, et lui éviter une chute probablement mortelle. Sa mère, pendant ce temps, était allée se promener dans le studio. Quand elle revint, elle le tança pour son « manque de décision ».

Par ailleurs, Hollywood s'affirme l'endroit le plus moral du monde.

Des censeurs implacables en surveillent, jusque dans les recoins les plus intimes, la tenue. Il y a d'innombrables ligues, composées surtout de femmes, dont les arrêts ont force de loi et qui ont pouvoir d'exclure de la « colonie » tout individu coupable d'avoir contrevenu aux édits locaux; dans les engagements des artistes, on a introduit une « clause de moralité », donnant au patron le droit de résiliation immédiate au cas où la vie privée de l'artiste donnerait lieu au moindre scandale. On y a même institué une escouade de *policewomen* ayant pour mission de surveiller la décence dans les rues, et notamment de mettre sous clef les mâles assez hardis pour adresser la parole à une femme sans lui avoir été présentés. Le plus beau de cette innovation, c'est que ces détectives, souvent ravissantes, ne se contentent pas d'enregistrer le délit et de le punir; elles agissent, et cela d'agrément officiel, comme agents provocateurs; elles aguichent un passant, lui sourient, et si le poisson tenté mord, au poste! Amende ou prison, ou les deux à la fois.

I

La séance s'était prolongée très tard au « Pétrouchka », le cabaret en vogue de San Francisco.

Des manufacturiers du Middle West, venus pour un Congrès de la chaussure, s'étaient incrustés autour des tables, comme un banc d'huîtres, béants à cette exhibition si réellement slave et qu'alimentaient, entre autres, un colonel de la Garde impériale; un ci-devant ministre des Affaires étrangères; un cosaque du Kouban; un magnat caucasien; la fille d'un Grand Chambellan; Vladimir Olbanof, le cousin de celui qui exécuta Raspoutine, tous si « adaptés », et en même temps si *entertaining!*

Ah! personne vraiment comme ces Russes pour conserver, en toutes circonstances, le sourire.

Ils avaient épuisé les réserves de whisky contenues dans es fioles plates (légèrement incurvées, pour mieux épouser le contour de la hanche) que chacun d'eux, comme il sied, recélait aux poches-revolver du pantalon. Mais après avoir, dreçu du colonel Tyrtof, aux bajoues écarlates entre des favori

jaunes, l'avis formel que la maison s'interdisait la vente d'aucun alcool, ils ne voulaient pourtant pas se retirer, distribuaient à Lydie Salvan, à Vera Pavlovna, à Sonia Palzer, au prince Elissadjé, à Dimitri, au baron Korff, des cartes de visite, des tapes amicales dans le dos, et la sommation péremptoire de les venir voir incessamment à Knoxville ou à Rivertown.

Parmi les soupeurs, on remarquait également, ce soir, plusieurs vedettes du cinéma, arrivée de Hollywood pour assister au bal des « Vampas ».

C'est une fête annuelle organisée de coutume à Los Angeles, par les publicistes de l'écran, avec le concours des étoiles et des *directeurs*.

Cette année, on la transportait à San Francisco, en manière de protestation contre les « Lois Bleues »; on dénomme ainsi, chez la gent du film, une série d'arrêtés vexatoires que les puritains, persistant à voir dans le Théâtre et le Cinéma des manifestations du Diable, promulguent à tout propos pour restreindre la liberté, déjà bien relative, et empoisonner l'existence à Hollywood.

Il y avait là Fred Stall, le cavalier acrobate qui ressemble tellement à Max Dearly; Ella Mortimer, une blonde charnue au profil de Junon, l'ancienne *leading lady* [1] du grand Charlie Chaplin, Fred Selby, avec sa tête blagueuse et sa petite moustache, lequel, on ne sait pourquoi, incarne à l'écran yankee les séducteurs; Joe Stanley, le célèbre metteur en scène de la *Tempête*, un garçon vibrant, d'apparence athlétique, avec de noirs cheveux drus, encerclant les tempes et le front, et qu'une mèche blanche sillonne bizarrement.

Il accompagnait Grace Clamond, l'étoile illustre aux Deux Continents, par son talent primesautier et fougueux, non moins que par ses aventures catapultueuses, une femme brune, mince, d'une nervosité nettement maladive, aux prunelles demeurées espiègles dans un joli visage fatigué.

Loin de manifester la morgue habituelle à ses congénères grisés par leur prestige, et surtout par le pouvoir dictatorial qu'ils exercent sur les plus belles femmes du monde, Joe Stanley se montrait sans-façon, d'une gaieté de collégien tur-

1. Premier rôle de femme.

bulent; il entraîna dans des fox-trott Sonia Palzer, Vera Pavlovna, Lydie Salvan, cette dernière à plusieurs reprises. Il avait, lui aussi, usé de la fiole clandestine. Lydie trouva qu'il fleurait l'alcool et que ses yeux avaient parfois une fixité bizarre, avec des ombres de malaise fugitif.

Malgré lui, et comme forcé par un démon intérieur, il articula inopinément :

— Vous ressemblez à une personne que j'ai connue, qui s'appelait Olinda. Elle...

Il n'acheva point et sembla regretter sa confidence.

Peu après, l'heure de la fermeture arrivait, et comme les tanneurs du Middle West refusaient de vider la place, il fallut couper l'électricité et pousser tout le monde dehors.

Le lendemain, cette pluie insistante qui, depuis huit jours, engrisaillait la ville, la mer et la campagne, avait pris fin; et Lydie, en se réveillant, retrouva dans le cadre de sa petite fenêtre à guillotine, au douzième étage de l'hôtel Saint-Francis, le panorama bleuissant de la Golden Gate [1].

Afin de s'aérer, elle décida de sortir sans retard, elle se chaussa de souliers de daim, se vêtit d'un tailleur gris, se coiffa avec un béret, prit un roman de Jack London et, à Market Street, monta dans le tramway pour le Présidio.

Elle erra quelque temps par les allées sablées d'un gravier couleur corail, entre des massifs de rhododendrons fleuris bien qu'on fût en janvier, dans la tiédeur d'une enveloppante matinée californienne.

Puis, dans une rotonde de mimosas, elle s'assit sur un banc et ouvrit le volume, mais pour l'abandonner presque aussitôt.

Car, bien qu'elle eût tenté de se le dissimuler à elle-même jusqu'au dernier moment, de se distraire, par de minutieuses besognes de toilette, par des monologues à voix haute (touchant le temps qu'il faisait, ses projets d'après-midi, les gens rencontrés, le spectacle de la rue), et enfin par une tentative de lecture, elle se sentait aujourd'hui en proie au démon du Souvenir endormi, du Rêve éveillé, ces êtres inconnus et familiers qu'elle redoutait, adversaires exécrés contre lesquels, cependant, elle n'avait point d'armes, lorsqu'il leur plaisait de revenir l'habiter.

1. La rade de San Francisco.

Où était-elle? Qui était-elle? Était-ce bien elle, Lydie Salvan, transportée dans un parc à San Francisco? Où se trouvait Saint-Pétersbourg, la maison de la Liteïnia, son père beau et lent dans son grand uniforme de cour, sa mère aux cheveux d'or mat; son frère Paul, le hussard vert de Grodno; sa belle-sœur Nathalie et ses deux jumelles qui ne se distinguaient que par les rubans de leurs bonnets, feu pour Maud, bleu pour Tatiana; le tcherkesse Akim, avec ses cartouchières sur la poitrine; le Nord-Express, chaque septembre, pour le cher Paris, Ivan, l'énorme cocher barbu, la *datcha* [1] de grand'maman, dans les bouleaux de Finlande, les cosaques aux bonnets d'astrakan, et leurs petits chevaux caracoleurs, et les fantassins qui défilaient, la casquette plate sur l'oreille, dans un interminable bruissement de bottes scandant les marches en chœur.

Que s'était-il donc passé? Quel cataclysme en vérité avait reculé toutes ces couleurs et toutes ces apparences dans un lointain qui appartenait à une autre vie, sur une autre planète, dans des temps révolus... planète, vie, époque où elle possédait une âme, où elle était elle-même, Lydie Ivanovna Salvan.

Puis, entre cet univers mythique et le « Pétrouchka » contemporain avec ses trumeaux décorés de fresques à la détrempe, représentant un panorama lenticulaire de Moscou, une foire hantée de moujicks cubistes, se plaçait une vie d'ouragan et de ténèbres, géhenne pesante dont la durée ne pouvait s'évaluer, cheminement têtu dans des souterrains dégorgeant la puanteur, suintant la moisissure, piqués de clartés livides, où l'on s'entassait, épaule contre épaule, hommes et femmes, interminablement... Parfois, des appariteurs au poil hérissé, aux mufles blêmes marqués de rouge, ouvraient une porte et tassaient, à coups de crosse, d'autres femmes et d'autres hommes qui venaient s'agglutiner à cette gelée tressaillante d'humanité. D'autres fois, rompant le silence de mort, la porte s'ouvrait derechef, des baïonnettes luisaient à la clarté des torches empestées, on appelait des noms : c'était déjà un cadavre que traînaient les soldats par les bras ou par les jambes, la tête battant les carreaux visqueux; un peu plus tard, on entendait des coups de revolver, des chutes sourdes,

1. Maison de campagne.

des rires, peu de cris, un hurlement hystérique ou un râle cassé. Il y avait la faim permanente, le froid sur le pavé des rues vides, l'accroupissement passif dans des coins d'ombre, dans le refuge troué des tapis vermoulus et des toiles d'emballage; tant d'opprobres supportés par la bête désormais indifférente, endurcie aux coups, avide de vivre. Et puis, encore, la fuite échevelée dans la campagne nocturne où le vent d'automne déferlait, la berge gluante, l'emprise sournoise d'un marais sous un croissant de lune pareil à un stylet assassin. Il y avait les promiscuités soldées des traktirs à Constantinople, devant le Bosphore impassible comme un tombeau. Tant de hontes! Enfin, vers l'Amérique, avec quelques pounds sterling économisés, le vieux paquebot ahanant, le paquebot porteur d'épaves.

Tels étaient les chaînons physiques. Mais de liens spirituels, il ne pouvait en exister. Lydie était morte, voulait être morte, ne devait pas renaître, malgré les sollicitations des Esprits néfastes. D'ailleurs, si despotiquement qu'il se fût imposé, voici que ce panorama de visions interdites s'estompait... Et, par une expérience déjà contrôlée, Lydie savait que, moyennant cette convulsion périodique, comme une soupape à un mystérieux trop-plein, elle en avait pour des semaines, voire des mois de bienheureuse somnolence.

Il lui fut de nouveau loisible d'absorber le soleil du Pacifique qui dorait les citronniers et qui faisait prospérer les affaires. Elle laissa jouer avec satisfaction ses orteils dans ses souliers de daim, elle apprécia le notable agrément d'avoir, après des siècles, retrouvé un bottier capable; elle regarda à son poignet une petite montre hexagonale en platine, s'aperçut qu'elle était là depuis plus d'une heure, et songea qu'après déjeuner, son nouvel adorateur, M. Ramirez, un veuf, propriétaire des grands magasins « A la Ville de Barcelone », viendrait la prendre pour l'emmener à Burlingame où il y avait polo. Pas mal du tout ce country-club, avec ses messieurs et ses dames studieusement dans le train, pénétrés du désir d'apprendre des choses, ayant lu Huysmans et Bergson, pris le thé au moins une fois dans leur vie avec le Prince de Galles, Elinor Glynn, ou le baron de Meyer.

Lydie releva soudain la tête. Elle avait perçu obscu-

rément une présence. C'était un vagabond, un *tramp* déguenillé, qui venait de s'asseoir auprès d'elle.

Dans l'ombre d'un chapeau melon à grands bords, au feutre délavé et crevé en maint endroit, elle distingua, avant tout, des yeux aigus au blanc violent, puis des traits rudes, un grand nez tout en arête, des joues aux durs maxillaires, semées d'une broussaille grisonnante. Il portait une veste de cuir brun, rapiécée à l'aide de ficelles; son pantalon de treillis, couleur poussière, s'effilochait dans le bas, découvrant des chevilles brunes et velues; ses pieds plongeaient, à même, dans des souliers qui s'ouvraient aux bouts en ouïes de poisson. Les jambes croisées, il tenait devant lui, dans ses deux poings, une photographie collée sur un carton jaunâtre; un chien à longs poils gris, et qui semblait lui appartenir, s'était logé sous le banc, ses pattes encadrant son museau soyeux.

Quand Lydie était arrivée, la place se trouvait vacante. Elle admira d'avoir été à la fois si longtemps et si profondément absorbée par son rêve... L'homme avait sans doute le pas léger des errants.

Elle rencontra ses yeux, il ne baissa point les siens, la considéra quelques instants, puis, ouvrant la bouche pour parler, découvrit une gueule rouge, des dents luisantes de carnassier.

— Pardon, lady, — fit-il dans un anglais pur, dont l'accent détonnait. — Je me montre très incorrect en vous adressant la parole sans avoir été présenté. Mais je n'ai pu me retenir; vous me rappeler, voyez-vous, le visage de mon enfant.

Il parlait d'une voix grave, lente. Il ajouta :

— Elle avait quelque chose comme vingt ans quand elle est partie.

Lydie ne refusa pas l'entretien.

— Dois-je entendre *partie* ou...

— Oui, morte. Peu après la guerre. Elle s'est suicidée. Tenez, voici son portrait. Il est bien effacé, à force de naviguer dans mon fourniment.

Lydie se pencha; elle vit une petite tête volontaire avec un front bombé où les cheveux délicatement prenaient leur naissance, présentant les cinq pointes classiques, coiffés en arrière, et coupés court. Un nez pur, une bouche aux lèvres charnues,

mais bien dessinées, le haut d'un buste svelte. Et la ressemblance, en réalité, se trouvait criante :

— Exact, — dit-elle.

Elle éprouva le désir de poser d'autres questions, de se laisser glisser à un apitoiement mêlé de curiosité. Quel drame s'inscrivait dans ces traits abolis?

Mais l'homme retombait dans son silence. Sa face s'était refermée en même temps que ses lèvres. Il demeura quelque temps immobile, puis fit des préparatifs pour lever le camp.

Ayant inséré la photographie dans une poche intérieure de son vêtement, il atteignit un bissac qu'il avait posé derrière lui.

— Tous mes respects, lady, et pardon encore. Maintenant, je m'en vais. Je ne demeure jamais plus dans les villes, car j'ai pris l'habitude du ciel libre, et ne puis dormir avec un toit au-dessus de ma tête. J'aide, par-ci, par-là, les fermiers et je couche dans les champs. Je viens de l'Est, et je me dirige vers le Sud : il paraît qu'il y a du travail sur la côte basse de Californie.

Au dernier moment, elle se décida à demander, avec un étrange poids sur la gorge :

— Comment s'appelait-elle, votre enfant?

— Olinda! — fit l'homme, et il s'en fut, suivi du chien.

II

— Bonjour, garçons. Je suis en retard, je n'ai aucune excuse et ce n'est pas le jour, précisément; car je voudrais beaucoup en finir ce soir. J'en ai par-dessus la tête de ce film et j'ai besoin de repos. Mais je suis bien sûr que miss Clamond n'est pas encore là. N'est-ce pas? Le contraire m'eût étonné! De sorte que nous allons commencer par la petite scène du jardin d'hiver, avec George Walker et miss Nancy Webb.

» Ensuite, et contrairement à ce qui eût été logique et commode, quand notre auguste « star » aura bien voulu faire son apparition, nous ferons la scène de miss Clamond avec Walker et miss Webb, et ensuite le tableau de l'envahissement des salons du juge Cornell et puis les sbires à la rescousse. Philippe,

tous les figurants sont-ils là? Les gens du monde, les convicts, et les gardiens de prison? Bien, faites-les-moi défiler ici. Clemson, vous arrivez bien, restez auprès de moi; les convicts et les geôliers, cela vous regarde, en votre qualité de détective. Vous me direz s'ils ont bien la physionomie de l'emploi. Eh! là-haut, Jeff, donnez-moi deux projecteurs tout devant moi; allumez-moi aussi les *kliegel* et les *cooperhewith*; je veux voir ces ladies et ces gentlemen dans un éclairage normal. Hokuma, qu'est-ce que vous attendez? je vous ai dit de monter ma valise dans mon office; vous m'apporterez ensuite du thé très chaud. Philippe, avez-vous quelque chose de nouveau? M'avez-vous déniché ma vestale, pour *la Mort de Carthage?* Non, eh bien, de la part d'un *frenchie*, c'est absolument honteux, vous me causez une déception incommensurable... la première, je dois le dire, car, par ailleurs, vous vous affirmez un bon assistant. Et pourtant, d'une façon ou d'une autre, il faut qu'avant ce soir nous ayons trouvé l'objet, car je veux partir demain pour Tia Juana et y demeurer quarante-huit heures l'esprit tranquille. Or, je me connais, je n'aurai pas la paix, tant que cette question ne sera pas réglée. Vous ne sentez peut-être pas comme moi. Mais, bien que matériellement de peu d'importance, cette figure de la vestale doit dominer tout le drame. Et il n'importe pas que l'actrice qui la personnifiera ait de l'expérience ni même du talent; il faut que ses traits incarnent ce quelque chose de sacré, de mystique que ne possèdent pas en général nos « vierges » de Hollywood où, comme chacun sait, la vertu règne sous toutes ses formes et où il devrait n'y avoir que l'embarras du choix. Enfin, nous allons voir ça tout à l'heure. Monsieur là, oui... vous, le jeune homme en habit, votre maquillage est défectueux, le fond de teint beaucoup trop jaune, et vous ne savez pas faire votre nœud de cravate. Et vous, monsieur, vous, pourquoi vous êtes-vous à ce point enfoncé les orbites? Apprenez, si vous ne le savez pas encore, que les yeux étant l'instrument expressif par excellence, il importe de les mettre en valeur et que le maquillage doit, ou bien ramener à la surface les yeux trop creux, ou bien, au contraire, donner du recul à ceux qui sont trop proéminents. Vous, que la nature a doté d'arcades sourci-

lières déjà caverneuses, vous avez exactement travaillé en sens contraire. Madame, cette toilette est impossible, songez que vous êtes une douairière et que votre décolleté doit se trouver en harmonie avec votre âge. Quoi, qu'est-ce qu'il y a encore? Oh, c'est vous, oncle Roberts, vous et votre cigare? Content de vous voir! Comment allez-vous, *old man?* Tous les journaux publiaient des colonnes inquiétantes, touchant les progrès de la pneumonie que vous aviez attrapée dans ce Chicago de malheur, et l'on préparait déjà votre oraison funèbre. Il était néanmoins écrit que vous reverriez le cher Hollywood. Asseyez-vous là, si vous n'avez rien de mieux à faire, et regardez Joë Stanley diriger les dernières scènes de son avant-dernière production. Oui, je dis bien, avant-dernière. Après celle-ci, encore une qui s'appellera *la Mort de Carthage*, une salade historique que les divinités qui président aux destins de la Société Atlas ont tenu à me confier, moi qui ai horreur de ces machines à grand orchestre. Et j'ai accepté, parce que, malgré ma réputation de mauvaise tête, je suis en réalité un mouton, un authentique et doux mouton; et alors, nous allons commencer cela dans trois semaines. A propos, vous ne connaîtriez pas une jeune femme qui pourrait me jouer une vestale sortable? Non, alors, Théodore Roberts, vous n'êtes bon à rien. De façon ou d'autre, *la Mort de Carthage* sera mon chant du cygne, car le fakir Burmah — vous ne connaissez pas? — il a envahi Hollywood pendant votre absence, et il « fait » un succès formidable — le fakir Burmah, dis-je, m'a annoncé que je périrai de mort violente, dans les temps qui suivront. Qu'est-ce que vous marmottez entre vos dents, Clemson? Que ce fakir est un faiseur et que si jamais vous en trouvez l'occasion légale, vous vous proposez de le faire mettre dedans? C'est une opinion. Ah! vous trouvez aussi que les convicts ont l'air trop prospères. C'est également une opinion; cependant, la scène où ils font irruption dans les salons sera à plein éclairage, et ils auront donc tendance à paraître plus pâles. Qu'en pensez-vous, Gregory? Vous partagez l'avis de Clemson? Bien! Alors je me soumets! Ramenez-les à leurs loges et qu'ils ne reparaissent que blêmes, comme il faut, et émaciés. Moi, au fond, ce que je trouve, c'est que ces gardiens de prison, là-bas, ont

plutôt des gueules de convicts et que ces convicts avaient des figures de parfaits gentlemen. Pour le reste, ça va! Bonjour mam'zelle Dérieux, bonjour, miss Winnie Huff. Très gentil de votre part à toutes deux de venir faire les extras pour embellir mon « atmosphère ». Et comment, vous ici, Jack Haldane! C'est du luxe pour moi, ma parole. Avoir dans ma figuration un millionnaire, qui se fait usiner, à la Havane, des Coronas spéciaux. Je le sais, je dois cette aubaine aux beaux yeux de Winnie Huff. Mais que voilà donc l'attitude d'un fiancé dévoué! Dites donc, Haldane, si vous voulez, venez demain à Tia Juana avec moi, vous emmènerez miss Huff si elle le veut bien; nous aurons un sacré *good time* [1]. Tod Sloan, qui est mon vieil ami, m'a télégraphié qu'il avait une affaire de premier choix dans le handicap. Miss Dérieux, voulez-vous être des nôtres? Oui, je devine ce que vous allez me demander, c'est entendu! Vous pouvez dire à Carlos Mendoza de venir aussi. Ne prenez pas cet air renfrogné, Clemson, je ne vous demande pourtant pas de nous accompagner, professeur de morale et de vertu! Il n'empêche que Tod Sloan est un homme de génie; il a été le premier jockey du monde, et il est le fondateur indiscutable de l'équitation de course moderne. C'est une honte que les Anglais — notez bien, messieurs qu'étant Irlandais, je dis les Anglais, et non « mes compatriotes » — aient disqualifié à vie cet homme-là. Et quand vous me parlez du *fair-play* britannique, vous me permettez de rire un tant soit peu! Quelle pitié de voir un homme de sa classe, de sa valeur (car il en possède encore, et beaucoup), vienne échouer dans ce trou mexicain de Tia Juana. Hokuma, le thé que vous m'apportez, et que je vous ai demandé chaud, est strictement tiède. Vous mériteriez que je vous le vide sur vos escarpins; je n'aurais même pas la crainte de vous ébouillanter! Inutile de me dévisager avec ces yeux de tigre, vous ne me troublez pas, et si vous n'êtes pas content de mes manières, vous pouvez donner votre démission. Allons, bon, vous boudez maintenant, et vous faites la tête comme Mary, la chimpanzé du Selig Zoo, quand on ne veut pas lui donner de whisky après qu'elle a balayé et rangé la chambre. Allons, *shake hands*, c'est fini, je suis un peu ner-

1. Du bon temps.

veux ce matin, et fatigué. Vous téléphonerez à Kid Kendall de venir pour midi, nous ferons un petit assaut de boxe; puis quinze minutes de massage me remettront. Cette *party* chez O'Donnell hier au soir s'est terminée beaucoup trop tard et je n'aurais pas dû y aller. Enfin, puisque miss Olive Clamond n'est toujours pas là, et pendant que les extras s'arrangent, marchons pour la scène de Walker et de miss Webb. Miss Evans, qu'est-ce qu'il y a exactement dans la « continuité »[1] pour cette scène? Ou plutôt, venez ici, miss Evans, et montrez-la moi, cette continuité. Voyons, « Lionel » paraît sur le seuil, regarde Florence en train de pleurer, se » retire et disparaît... » Ah! je me le rappelais bien qu'il y avait quelque chose comme cela, quelque chose faux, d'indéfendablement faux. Pourtant le roman de Stephenson (et seul l'esprit du roman doit nous inspirer) nous apprend que Stephen est un garçon réfléchi, discipliné, pouvant, s'il le faut, se résigner à un départ; mais sachant que cette jeune fille l'aime, il n'y a aucun motif pour qu'il la quitte de la sorte, sans un mot. C'est idiot, je le regrette pour votre sexe, miss Evans, et pour le vôtre aussi, miss Webb; car c'est une femme, miss Edna Wallace, la reine (oui, ils disent comme ça dans les bureaux de New-York), la « reine » des scénaristes, qui est responsable de cet « effet », à tendances évidemment pathétiques! Mais, bien qu'elle gagne deux mille dollars par semaine, miss Edna Wallace n'a jamais indiqué un jeu de scène moins adéquat. Ce sont des « finesses » comme celle-ci, dont on croit devoir enjoliver des œuvres littéraires, qui font que nombre de gens bien élevés se refusent désormais, et non sans raison, à mettre le pied dans une salle de cinéma. En outre, il y a ce fait incontestable, que les États-Unis en général, et Hollywood, en particulier, constituent le royaume des femmes, et je ne vois pas ce que nous autres mâles, nous aurons à y faire d'ici très peu d'années. Toutefois, en attendant, comme je suis encore metteur en scène, n'en déplaise à miss Edna Wallace, et aux Dieux suprêmes de l'Atlas, nous allons changer ces indications-là; Walter entrera, s'avancera... Walter, venez ici, cher garçon, et jetez d'abord votre cigarette; mon *cameraman* Gregory, et même moi, nous voulons absolu-

1. Scénario détaillé.

ment de la bonne photographie, et il vaut toujours mieux ne pas fumer dans un studio, quelques instants avant de tourner. Miss Webb, asseyez-vous là, au bout de ce canapé, pas en travers, je vous dis au bout. Et imaginez-vous que vous avez un gros chagrin. Non pas un chagrin à vous, miss Webb, qui, nous le savons tous, êtes la personne la plus heureuse de la terre, puisque vous êtes belle, riche, adulée, célèbre, et, ainsi que j'ai eu l'occasion de le lire hier encore dans le dernier numéro de *Screenland*, fille d'une mère incomparable, et fiancée au comble de ses vœux! Le chagrin en question est un chagrin appartenant en propre à Florence Cornell, la fille du juge Cornell, et que vous incarnez. Vous devriez savoir qu'il y a une très grande différence entre la représentation, par vous, de ces deux chagrins, et que si vous vous installez délibérément dans la peau de votre personnage, votre physionomie et vos gestes, automatiquement, parleront et seront vrais. Vous serez sincère, Or l'objectif qui, lui, est toujours sincère, n'enregistre rien avec autant de rigueur que la non-sincérité. C'est ce que les trois quarts des artistes ne comprennent pas, et ce que l'autre quart régulièrement ignore; pour les metteurs en scène, comme ce sont mes collègues, je m'abstiens, en ce qui les concerne, d'établir des moyennes. Philippe, voulez-vous tout de même aller voir si miss Olive Clamond est arrivée? Maintenant, elle est déjà en retard d'une heure. Elle exagère. Ce n'est pas parce que je suis parfois en retard moi-même, que c'est une raison pour... Là, c'est très bien, miss Webb, le mouvement est juste et vous avez parfaitement attrapé l'expression. Seulement, je constate que vous vous êtes mis ce matin beaucoup trop de rouge sur les lèvres. C'est votre manie à toutes, étoiles ou simples extras. Le rouge ne devrait servir qu'à effacer les doubles mentons lorsqu'il s'agit de photographier certaines jeunes premières, lesquelles bien qu'ayant l'âge d'être grand' mamans, continuent à faire recette, du moins si l'on en croit leur *publicity man* [1]. Arrangez vite cela. Nous n'avons déjà perdu que trop de temps et vous allez voir que ce sera encore miss Clamond qui aura failli attendre; elle s'énervera, et ne sera plus tenable à moins que je ne me dispute à fond avec

1. Agent de publicité.

elle; et encore, je ne suis pas sûr d'avoir le dernier mot. Cette question du maquillage est un de mes cauchemars. Des artistes intelligentes et qui raisonnent, comme Lilian Gish ou Mae Marsch, ne se griment qu'imperceptiblement, surtout dans les *close-up*. Et j'ai entendu dire qu'elles s'en tiraient plutôt bien! C'est la routine qui nous perd! La routine et les traditions sont installées en maîtresses dans le plus jeune des arts, celui qui devait en être totalement libéré; c'est la routine qui décrète que, sur l'écran, l'amoureux doit pousser des soupirs à faire éclater un plastron d'habit, le banquier de Wall Street, arpenter son bureau en diagonale et mâchonner spasmodiquement son cigare (je ne dis pas cela pour vous, Théodore Roberts, parce que vous, et votre cigare, vous êtes devenus une entité inséparable), la *vampire* retrousser, au moins deux fois dans chaque scène, le coin de sa lèvre d'un air féroce; et les dames appartenant aux « quatre cents » insérer leur téléphone dans des poupées en jupes pompadour. Bien, Walker, c'est tout à fait cela. Répétez-moi encore une fois la scène. Dick avec votre violon et vous aussi, là-bas, le piano-orgue, allez-y, jouez-moi une mélodie mélancolique, mais pas trop mouvementée, tenez, cette même machine que l'autre jour pour la scène entre miss Clamond et Kerrigan, *la Sonate au Clair de lune*. Jeff, mon cher garçon, je n'aime pas cet éclairage du fond de la pièce. Qu'y a-t-il, Jenkins? Un monsieur qui demande à me voir? Vous êtes absolument fou de m'annoncer cela à un moment où je suis si absorbé. Quoi il est du Michigan, et il dit que je lui ai dit de venir quand il voudrait la fois où nous avons voyagé ensemble de Nashville à Denver? Par tous les saints du Paradis, s'il fallait que je reçoive toutes les personnes à qui, de par le monde, j'ai suggéré de venir me voir, ce serait, dans ce studio, un défilé de l'aurore à la nuit, et encore, il faudrait faire des heures supplémentaires. Dites à ce monsieur que je suis occupé. C'est insupportable, vraiment on devrait me défendre un peu mieux que cela! Je commence à comprendre Pola Négri qui, lorsqu'elle travaille, fait enclouer avec des planches les portes de son studio. Pour cela, on l'a traitée de poseuse, et moi tout le premier; et maintenant je fais amende honorable. Allons, qu'il entre et qu'il s'en fourre plein la vue, pour

pouvoir en parler dans tout le Michigan! Où en étais-je? Oui, Jeff, comprenez bien. Cette scène se passe le soir, la clarté d'une nuit lunaire pénètre par la porte ouverte sur le parc; par conséquent, il faut que les arrière-plans soient plus éclairés que cela. Amenez-moi les « dômes »[1] beaucoup plus sur l'arrière du décor. Je voudrais aussi que vous me mettiez deux écrans, je dis deux, sur le projecteur dirigé dans les cheveux de miss Webb; cela donnera mieux une impression d'enveloppement sur sa tristesse. Et puis, ayez-moi donc, par terre, là à droite, un petit *spot*[2], pour éclairer le bas de son visage. On traite ce procédé de vieux jeu, pourtant il est excellent; et le Commodore Stuart Blackton, qui m'a appris les rudiments, en use toujours avec bonheur. Bonjour, Kid Kendall. Nous travaillerons tout à l'heure. Miss Webb, sans vous fatiguer, répétez seulement pour les mouvements d'ensemble avec Walker. Non, monsieur Walker, ce n'est pas ça, vous allez beaucoup trop vite. Miss Evans, vous changerez, n'est-ce pas? le texte de la « continuité », selon ce que j'indique, et vous ajouterez un titre. Deux ou trois mots. Au fait, deux mots : « Pardonnez-moi »... Non, tout bien réfléchi, ne mettez rien. La mimique si parlante de notre éminent ami Walker suffira à l'édification du spectateur. C'est bien, nous ferons ensuite un agrandissement de miss Webb, la tête levée vers Walker, et lui tendant les deux mains. Gregory, je vous invite à bien répéter l'éclairage actuel du visage de miss Webb, car je ne supporterai plus jamais, j'en fais le serment, l'opprobre de ces grandes projections où l'on montre des faces irradiées de lumières, alors qu'elles étaient plongées en pleine pénombre dans le *long-shot*[3] correspondant. Walker, venez un peu plus au premier plan. Il ne faut pas contraindre miss Webb à tourner entièrement sa tête vers vous. Vous allez me faire croire que vous voulez vous « annexer » la scène... Oui, oui, je sais, ce n'est pas votre genre, et je plaisantais d'ailleurs. Mais à force d'avoir du succès et de recevoir des lettres d'admiratrices, ce désir de tirer la couverture à soi devient une seconde nature chez les jeunes premiers. Oh!

1. Lampes de plafond à réflecteurs.
2. Projecteur.
3. Vue de loin.

quel tintamarre! Philippe, si vous ne manquez pas, définitivement et irrémédiablement, d'un minimum d'autorité, allez dire à toute cette horde d'extras qui hurle derrière le décor que si, dans soixante secondes, ils ne sont pas devenus muets, je leur envoie Kid Kendall ici présent, qui est toujours heureux quand il a l'occasion de taper. Il n'en laissera pas un debout, sans distinction de sexe. Ah! vous enfin, miss Grace Clamond, en retard de près de deux heures. Je suis absolument indigné. Vous dérangez tout mon emploi du temps et nous ne pourrons terminer aujourd'hui. Philippe, si les extras ne se taisent pas, je les fais expulser dans la cour, en plein soleil, sans chapeau; il y aura des insolations et cela coûtera des dommages à la Compagnie Atlas. Miss Clamond, je suis exaspéré. Vous avez beau faire les yeux en coulisse et cette bouche en cerise, et joindre les mains comme une jeune martyre, vous ne m'empêcherez pas de vous dire que j'en ai assez et que jamais plus je ne dirigerai une *picture*[1], avec vous pour étoile... Non, je ne suis pas méchant, je suis juste... De plus, vous semblez absolument à plat et vous avez encore dû vous coucher à cinq heures du matin et faire des sottises!... Moi aussi?... Peut-être, mais cela n'a pas la même importance. Je ne suis pas une *star* moi! Et puis, mon *motto*[2], c'est : « Faites ce que je dis et non pas ce que je fais ». Vous vous vengerez et vous ne viendrez pas avec moi à Tia Juana? Je le regrette et, certainement, vous me manquerez beaucoup, parce que, vous le savez et tout le monde le sait, je suis votre dévoué serviteur. Mais les choses ne peuvent continuer ainsi! Allez dans votre loge, et préparez-vous le plus vite possible. Gregory, placez-vous un peu plus à droite, je ne veux pas que la porte par où entre Walker soit exactement au centre; cela ne donnerait pas la balance nécessaire au tableau. Et vous, Coleman, placez votre camera deux pieds en retrait de Gregory. Vous y êtes, miss Webb? Bien; alors donnez les lumières. Jeff, attention à votre *spot*, le troisième à gauche, qui clignote misérablement. Allez, *Camera!*[3] Entrez, Walker, bien, arrêtez-vous un instant. Bien, miss

1. Film.
2. Ma maxime.
3. Tournez!

Webb, très bien. N'oubliez pas que toute votre vie est concentrée en ce garçon, et que son départ va vous crever le cœur. Approchez-vous, Walker. Parlez, dites : « Pardonnez-moi. » Stop, ça ne va pas comme ça! D'abord, ce canapé est mal placé. Jenkins, faites-le enlever et mettez-moi à la place un fauteuil, le décor n'a pas encore servi, par conséquent il n'y a pas d'inconvénient à déplacer les meubles. Et puis, vous, les musiciens, votre mouvement a été trop rapide. Il faut me jouer cette sonate beaucoup plus lentement. Là, recommençons, lumières! Camera! Allez. Entrez, Walker, approchez-vous. Très bien... Je me tais, je ne vous donne plus aucune indication, je me tais, je vous laisse. Là, parfait... éloignez-vous un peu plus rapidement, Walker... Marquez un mouvement pour vous retourner, ne l'exécutez pas... Allez... Très bien... Miss Webb, vous avez eu une expression charmante. Philippe, renvoyez les extras. Ils peuvent aller déjeuner, nous n'en aurons besoin que cet après-midi. Jenkins, en attendant que miss Clamond descende, venez avec moi sur cet autre décor. Il faut m'ôter ces panoplies du mur. Beaucoup trop rococo, cela, et pas dans la note. N'oublions pas que nous sommes chez le président Cornell, personnage austère et méthodiste pratiquant. Vous me saupoudrerez avec du talc les cuivres des suspensions. Je sais que ça, non plus, ce n'est plus la mode, mais j'aime mieux ne pas risquer des halos[1]. Il faut me mettre des vitres à cette croisée parce que c'est dans l'embrasure de la fenêtre que les deux banquiers viennent tenir un conciliabule. J'aurai une grande projection de leurs deux têtes rapprochées, et s'il n'y avait pas de verre, on sentirait nécessairement le trou. Que voulez-vous de moi, O'Neil? Quelles maquettes? Le Forum, pour *la Mort de Carthage?* Non, pas maintenant, *la Mort de Carthage* peut attendre. Nous en causerons dans quelques jours quand je reviendrai de Tia Juana. Je ne suis pas un primesautier, moi! J'ai l'esprit lent quoi qu'en disent mes flatteurs. Enfin, pour vous faire plaisir, je vais regarder ça avec vous ce soir, quand j'aurai fini les scènes du bal et de l'irruption des «convicts», et, par la même occasion, vous me montrerez ce que vous avez projeté pour la

1. Voiles sur la pellicule.

terrasse intérieure de ma villa de Beverly Hill [1]. Parce que vous savez, hein? je ne veux pas de retard dans les travaux, et j'ai la ferme intention de pendre la crémaillère avant l'été prochain, ce qui vous laisse tout de même six mois devant vous. Pour le chèque, ne vous inquiétez pas, vous arrangerez cela avec Archibald. Je me trouve un peu coincé en ce moment, parce que ce brigand de Trenck m'a gagné je ne sais combien au pocker ce mois-ci, mais je compte me refaire à Tia Juna. Tod Sloan a une affaire magnifique, il m'a télégraphié de venir. Philippe, arrivez ici et écoutez-moi avec attention. C'est au sujet de ma vestale, naturellement. Comme je l'espérais bien, au fond, l'inspiration vient de me visiter! Un éclair, oui, un éclair de mémoire! Le train pour San Francisco est à huit heures ce soir. Vous le prendrez, vous serez là-bas demain matin. Et alors, voici... »

III

Au « Magot », petit café français, l'équipe de Pétrouchka déjeunait, ainsi que de coutume.

Du plus loin qu'il la vit venir, le colonel aux favoris paille annonçait :

— Toute la matinée, on vous a cherchée, Lydie Ivanovna. Quelqu'un est arrivé de Los Angeles avec une communication urgente pour vous. On lui a dit de passer ici dans un quart d'heure.

Aussitôt Lydie connut que dans le tambour d'acajou, de verre et de cuivre, à l'entrée, ce serait un émissaire de Joe Stanley qui allait apparaître. D'avance, elle acceptait, oui, avant même qu'il eût ouvert la bouche, pour énoncer les offres dont il était porteur.

C'était un jeune homme brun, svelte, l'air distingué, la Croix de guerre au veston.

— Je me présente : Philippe d'Orcagne, Français, assistant de monsieur Joe Stanley, le metteur en scène, qui a eu l'honneur de faire votre connaissance ici, à San Francisco, il y a quelque temps. Vous plairait-il de venir à Hollywood? Monsieur Joe Stanley a un rôle pour vous. Oh! je prévois l'objection.

1. Quartier chic de Hollywood.

vous n'avez jamais fait de cinéma; il n'importe, monsieur Joe Stanley préfère cela même. Trois cents dollars par semaine, les garanties que vous voudrez. Voici un chèque. Il faut partir ce soir, par exemple, c'est urgent. Le train est à dix heures.

— Entendu. Retenez la place et soyez sur le quai dix minutes avant le départ.

Le jeune homme salua et se replia. Il était stupéfait, à en manquer de souffle, d'avoir réussi si vite.

Le colonel Tyrtoff, un peu plus tard, concéda :

— Trois cents dollars par semaine, voilà beaucoup d'argent et peut-être est-ce la fortune qui se lève! Mais vous serez toujours pour nous l'Enfant prodigue et, si Dieu lui continue sa bienveillante protection, « Pétrouchka » et tous les siens vous attendront indéfiniment.

— Merci, c'est bien de ne pas m'en vouloir. Mais, vraiment, cette opportunité cadre avec mes projets, et, après tout, Los Angeles, ce n'est qu'à douze heures de « Frisco »[1]. Nous nous reverrons.

Elle employa sa journée à mettre en ordre des affaires, à préparer des malles. Le pauvre M. Ramirez de la *Ville de Barcelone*, elle lui écrirait...

A dix heures, le Cabaret battait son plein. Pour accompagner Lydie à la gare, fut seul délégué le baron Korff, ancien ministre des Affaires étrangères, pianiste attitré de l'établissement. Le jeune Olbanof, le cousin de celui qui exécuta Raspoutine, le remplaçait à l'instrument, avec son air de fille nonchalante et capricieuse; ce dernier cumulait divers talents, était bon musicien, chantait, dansait à ravir.

Le baron, pince-nez d'écaille, et barbe blanche aux molles courbes, désapprouvait l'équipée. Par égoïsme, d'abord, à cause de sa vie nostalgique, aimant beaucoup la jeune femme, qu'il avait connue enfant; ensuite par esprit conservateur, car il décriait les hommes modernes.

Sur le quai, tandis que le *red cap*[2] enfournait les valises dans le vestibule du colossal Pullman, il essayait de la dissuader encore :

— N'ayez pas de fausse honte, Lydie Ivanovna, renoncez

1. Nom familier de San Francisco.
2. Porteur nègre à casquette rouge.

au voyage, faites retirer vos colis, il nous reste encore dix minutes, et rentrez avec moi.

Il se tourna courtoisement vers Philippe d'Orcagne, qui repartait avec Lydie :

— Vous ne m'en voudrez pas, monsieur, si je la dissuade, si j'essaie de la dissuader. C'est seulement par acquit de conscience, car je la connais et sa décision est bien prise.

— Miss Salvan est libre! — répliqua lentement le jeune homme. — En la priant de me suivre à Hollywood, je n'ai été que l'interprète de monsieur Joe Stanley, et je m'en voudrais si elle acceptait à contre-cœur.

Lydie le dévisagea :

— On dirait, cher monsieur, que vous regrettez presque d'avoir si bien réussi dans votre ambassade, et qu'au fond, vous souhaiteriez me voir demeurer ici.

Il sourit avec un peu de contrainte :

— Mes sentiments personnels ne sauraient être en question, mademoiselle.

Des voix nasillardes psalmodièrent *all aboard*[1], Lydie donna l'accolade au vieux monsieur et monta dans le wagon, se dirigea vers un coupé, jusqu'à la porte duquel Philippe d'Orcagne l'accompagna.

Il se disposait à prendre congé et à gagner son compartiment, arrêté, par convenance, dans une autre voiture; mais la couchette n'était pas encore dressée et Lydie le retint sur le seuil.

— Nous pouvons bavarder un peu en français. Au fond, vous ne m'avez donné aucun détail sur ce qu'on attend de moi.

— C'est que... je n'en ai eu guère le temps. Notre prise de contact et notre accord se sont accomplis avec une rapidité vraiment... vertigineuse!

Tandis que le wagon, pesant et bien équilibré, courait sur les rails solides, il donna les éclaircissements attendus.

Joe Stanley, qui venait d'achever un film courant, allait bientôt s'atteler à une production de grande envergure, intitulée *la Mort de Carthage*, qui englobait tout un pan d'histoire romaine, panachée de guerres, de triomphes et de jeux de cirque. Sa distribution était déjà complète; seul, un rôle se trouvait vacant, celui d'une vestale, peu compliqué en soi,

1. En voiture.

mais qui, dans la pensée du directeur, exigeait des linéaments très particuliers.

— Mais, dites-moi un peu : par suite de quelles circonstances, vous un Français, êtes-vous entré dans les *movies* américaines?

Philippe d'Orcagne le lui raconta très simplement.

Quoique sorti de l'École des Chartes, il avait voulu s'adonner à la littérature, non la littérature en chambre, mais celle qui consiste d'abord à se mêler aux hommes, à recueillir des sensations, et à n'écrire qu'après. La guerre finie, sa famille aurait voulu le voir entrer dans la banque paternelle, une des plus fortes de Paris. Il avait refusé. On lui avait coupé les vivres. Alors il était parti, gagnant sa vie comme les héros des romans anglais, chauffeur à bord d'un cargo, garçon de restaurant à New-York, manœuvre aux laminoirs de Gary, cow-boy dans un ranch du Texas; après diverses autres vicissitudes, il débarquait en Californie où il rencontrait Joe Stanley; le cinéma l'intéressait vivement, il en possédait le goût, et, ayant « cordé » avec le directeur, il était devenu son assistant.

— Monsieur Joe Stanley, après avoir vainement cherché à Hollywood, s'est soudain souvenu de sa rencontre avec vous, mademoiselle; et comme il prend ses décisions rapidement, il m'a aussitôt dépêché avec ordre de vous convaincre et de vous ramener.

— Mais si j'avais refusé?

— Oh! il aurait été capable de tout lâcher et de venir lui-même.

— Se croit-il donc, lui, irrésistible?

— En fait, voyez-vous, mademoiselle, il a un grand pouvoir de persuasion. Certains hommes sont nés ainsi. Du reste, à cette faculté, s'allie naturellement une autre, celle de discerner si ce que l'on exige, ce que l'on espère, est humainement réalisable; et alors l'on ne passe à un commencement d'exécution que si cette condition fondamentale est remplie.

— Cela me paraît fort bien déduit, monsieur. Malgré votre jeunesse, vous avez dû beaucoup réfléchir.

Le conducteur nègre ayant suavement toqué à la porte, entra et se mit en devoir de préparer la couchette.

D'Orcagne se leva, et après avoir hésité :

— J'ai une question à vous poser, miss Salvan.

— Je vous en prie, cher monsieur.

— Elle est peut-être stupide, elle l'est sûrement. Eh bien, il y a pour moi quelque chose d'incompréhensible dans la façon si instantanée dont vous avez consenti à venir à Hollywood. On aurait cru que vous vous attendiez à cette convocation?

— Et si je vous dis qu'effectivement, je m'y attendais, — dit-elle, avec un rire ambigu.

Une ombre obscurcit le visage du jeune homme.

— Oui, après tout, cela ne m'étonne pas!

— Ah! et pourquoi donc, si je puis, à mon tour, interroger?

— Je veux dire, miss Salvan, que vous avez la vocation. Joe Stanley est coutumier de ces presciences. Dès qu'il vous a vue, il aura conçu l'idée subconsciente de vous faire venir, et il savait, dès cette minute, que vous accepteriez.

— En d'autres termes, — plaisantait Lydie, — il y aurait eu entre nous accord tacite. Et c'est à moi qu'il pensait quand il réclamait à cor et à cri sa vestale!

***

Avant de s'assoupir au bercement ronronneur du convoi, elle songea aux jours futurs.

Ce Philippe d'Orcagne, évidemment, allait tomber amoureux d'elle. Elle pensa : pauvre garçon, bon petit Français, loyal, fourvoyé en Amérique, et qui voulait se donner des airs de flegme, alors qu'il était tout nerfs et toute sensibilité, avec sa jalousie qui pointait déjà à l'endroit de Joe Stanley.

De façon ou d'autre, n'eût été cet avatar, elle ne tenait pas un mois de plus à Pétrouchka, s'envolait avec ce Ramirez, pour New-York, l'Europe ou les îles Sandwich! Demain, à Hollywood, dans ce terroir de l'illusion, par la multiplicité même des êtres qu'il lui serait permis d'incarner, elle allait peut-être retrouver le don divin de s'abstraire du temps et de l'espace...

VALENTIN MANDELSTAMM

(*A suivre.*)

LA MOTORISATION DE L'ARMÉE

Deux réformes urgentes sont à apporter dans l'organisation de nos forces militaires : suppression de la cavalerie, motorisation de l'artillerie et des trains, c'est-à-dire suppression de leurs attelages. Ces réformes qui touchent à tant d'intérêts divers n'ont chance d'être rapidement réalisées que si l'opinion publique est bien fixée sur leur nécessité. C'est un devoir de l'éclairer.

SUPPRESSION DE LA CAVALERIE

Déjà le nombre de nos régiments a été réduit. Mais ce n'est pas une simple réduction de la cavalerie qu'il faut opérer. C'est sa suppression totale, sauf celle de l'Afrique du Nord.

Certes ce n'est pas de gaieté de cœur qu'on peut envisager la disparition d'une arme d'un si beau passé : La cavalerie est victime de l'évolution des moyens de guerre et nous sommes loin du temps où Napoléon écrivait : « la cavalerie est utile avant, pendant, après une bataille. » En fait, il y a cinquante-cinq ans déjà que, sur le champ de bataille tout au moins, le rôle de la cavalerie s'est terminé aux charges héroïques et inutiles de Reichshoffen et de Sedan.

Dans la guerre mondiale, sur le champ de bataille, on n'a vu la cavalerie qu'à pied, amenée souvent de très loin pour

boucher une brèche, ce dont elle s'acquittait avec la plus entière abnégation. Le cheval n'était alors, pour nos cavaliers, qu'un moyen de transport, moyen de transport individuel, de faible rendement, de faible vitesse en comparaison du camion automobile. On employait la cavalerie parce qu'elle existait; elle aurait pu être avantageusement remplacée par de l'infanterie transportée en camions.

Dans le champ stratégique, les Allemands ont cru — comme nous d'ailleurs — pouvoir faire jouer à la cavalerie son rôle traditionnel : occupation de certains points capitaux pour l'offensive ultérieure, découverte de l'adversaire... Dès la déclaration de guerre, les Allemands procèdent à l'attaque brusquée de Liége : il leur faut enlever cette place aux Alliés pour les empêcher d'organiser, en barrière solide, la Meuse entre Liége et Namur. Une résistance sur la Meuse pouvait faire manquer la manœuvre initiale imaginée par Schlieffen pour abattre la France en un mois et reporter ensuite toutes les forces allemandes contre la Russie.

Dans cette attaque brusquée de Liége, la cavalerie est chargée de l'investissement de la place et doit tout d'abord mettre la main sur les beaux ponts de Visé entre Liége et la frontière hollandaise, si nécessaires à la manœuvre. C'est la mission dévolue au corps von der Marwitz. « Il était très important pour nous, a écrit Ludendorff, chargé du contrôle de l'opération contre Liége et les ponts de Visé, de pouvoir occuper les ponts de Visé sans qu'ils fussent détruits. Je me rendis au corps de cavalerie von der Marwitz qui était engagé dans cette direction. Il ne progressait que lentement, car la route était obstruée par une série d'abattis. Sur ma demande, on envoya en avant une compagnie de cyclistes. » Cette compagnie arriva trop tard : « les beaux et grands ponts de la Meuse étaient détruits ». C'était un mauvais début pour la cavalerie allemande.

Dans la découverte, la cavalerie ne s'est pas illustrée davantage. Dès le début de la guerre, notre corps de cavalerie Sordet fut envoyé en Belgique. Il revint fourbu de sa randonnée et les renseignements qu'il en rapporta auraient pu être obtenus par quelques motocyclistes.

Du côté allemand, on perdit rapidement les illusions qu'on avait sur l'utilité des corps de cavalerie. En voici un témoignage peu suspect, venant du kronprinz impérial. « Nous sommes entrés en guerre, a-t-il écrit dans ses Souvenirs, avec la conviction qu'avaient nos maîtres de la cavalerie que des corps de cavalerie, tels qu'ils étaient constitués, pourraient, grâce à leur grande mobilité, éclairer en avant du front des armées et se donner de l'espace par le combat. Ils devaient — c'est du moins ce qu'on entendait dire dans les exercices sur la carte — vivre sur le pays, surtout à l'époque où les récoltes étaient encore sur pied. Sur route, ils ne devaient gêner en aucune façon la marche des corps d'armée et des divisions. L'expérience de la guerre nous apprit que, pour un certain laps de temps, la mobilité des masses de cavalerie modernes n'était pas plus grande que celle de notre infanterie, excellente marcheuse. Elles ont toujours été, pour cette dernière, une cause de ralentissement sur les routes dès qu'il se passait quelque chose de sérieux en avant. Les convois d'avoine des divisions de cavalerie furent un souci constant pour les sous-chefs d'État-major, les intendants, les commandants des trains; pour pouvoir entrer en possession de ces convois indispensables, la cavalerie restait toujours dans les localités qui auraient dû servir au cantonnement de l'infanterie surmenée. Animé moi-même de l'esprit cavalier, je me convainquis de plus en plus, chaque jour, de la faible utilité de mon corps de cavalerie, pourtant si bien composé, dans un terrain comme celui de Verdun. Je proposai au G. Q. G. le retrait de ce corps pour qu'on l'employât à la droite des armées. On me répondit par un refus catégorique... »

Le Kronprinz ajoute, il est vrai : « On aurait pu changer le destin si on avait fait à la première et à la deuxième année un bon usage des masses de cavalerie. » En effet, au début de la guerre, le désarroi des Alliés fut tel qu'en Belgique des masses de cavalerie, appuyées par des bataillons de chasseurs, auraient pu empêcher la réunion des forces belges et mettre la main sur la plus grande partie du réseau belge dont elles auraient ainsi empêché la mise hors service. Les ravitaillements ultérieurs de la masse de manœuvre allemande auraient pu alors être assurés; or, leur mauvaise exécution fut l'une

des causes de la défaite allemande sur la Marne. Mais lorsque notre 5e armée et les Anglais furent sur la Sambre, la cavalerie allemande n'était plus de taille à intervenir décisivement. Von Kluck nous apprend d'ailleurs que les divisions du corps Marwitz souffrirent du manque d'avoine et de la pénurie de munitions : « On remédia à cette situation à l'aide de convois d'autos camions », ajoute-t-il.

Si en 1914 les divisions de cavalerie eurent tant de peine déjà à trouver sur place avoine et fourrage, que serait-ce à l'avenir, alors que l'armée serait seule à entretenir des chevaux? Elles devraient tout avoir sur convois à leur suite.

Au cours des opérations, la cavalerie fut incapable de remplir ses missions d'autrefois. En septembre 1915, Ludendorff voulut tenter un coup décisif au moyen d'une manœuvre napoléonienne sur les derrières de l'aile droite russe. C'était refaire la manœuvre même de Napoléon en 1812. Voici son plan : de Kovno, que le front allemand a atteint, lancer des divisions de cavalerie sur les trois points de Vilna, Molodetschno et Minsk, respectivement à 100, 200, 300 kilomètres de Kovno, pour y couper les trois voies ferrées de ravitaillement de l'aile droite russe. En même temps, faire avancer de Kovno sur Molodetschno, point central de la zone visée et le long de la Vilia qui va lui servir de barrière défensive, une masse de choc capable de recevoir de bonne façon et d'écraser les corps russes, retraitant en désordre sous la menace d'être privés de ravitaillement et déjà, par suite, démoralisés. Pour la réussite de l'opération, il fallait que la masse de manœuvre eût le temps de venir s'établir fortement sur la Vilia au nord de Molodetschno en position centrale. Cela exigeait que les divisions de cavalerie pussent couper les trois voies ferrées assez loin au nord et au sud des points visés pour empêcher l'état-major russe d'amener par ces voies des troupes à la garde de ces points et le forcer à ne les y diriger que par des marches comme s'y dirigeait la masse de manœuvre elle-même.

Le 9 septembre, la manœuvre est déclenchée. Le 13, la cavalerie atteint à Sventziany la première voie ferrée, celle de Vilna. Le 14, celle de Molodetschno, puis enfin celle de Minsk à Borisov à l'est de Smorgoni : c'est superbe. Des détachements

d'infanterie, attachés aux divisions de cavalerie, suivent. « Mais, a écrit Ludendorff, les divisions d'infanterie ne purent assez vite relever les divisions de cavalerie dans leurs positions. Celles-ci, vu la faible puissance de leur feu, ne purent tenir Smorgoni. La grande retraite du front russe de Pologne était déjà si avancée que les troupes russes, qui avaient rebroussé vers le nord, purent atteindre la Vilia en temps voulu. La manœuvre allemande fut arrêtée. Elle n'avait pas à sa disposition des forces suffisantes pour venir à bout de la résistance ennemie. Les Russes passèrent à la contre-attaque en traversant la Vilia au nord de Molodetschno; mais ils ne purent, eux non plus, progresser[1]. » Qu'on suppose des divisions automobiles, dotées d'une artillerie puissante, et d'un suffisant personnel de sapeurs, ce n'est pas le 14 qu'elles auraient atteint Molodetschno, mais le 10 ou le 11. Elles eussent été en mesure de couper les voies ferrées très loin au nord et au sud de Vilna, de Molodestchno et de Minsk.

Maintenant que l'avion, muni d'appareils de T. S. F., peut dénoncer de suite toute manœuvre, que les voies ferrées et les convois automobiles peuvent amener rapidement les troupes à la parade, la cavalerie n'est plus qu'un outil démodé. Trop lente et manquant de force pour la manœuvre, elle est également insuffisante et pour la parade à la manœuvre et pour la poursuite après une victoire.

Pour le service de découverte, on ne manque pas d'invoquer en faveur de la cavalerie cet argument : « Le cheval passe partout, à travers champs, à travers bois, franchit les petits ruisseaux, tous obstacles qui arrêteraient un camion automobile. » Or il ne s'agit pas d'un cheval, mais d'une division avec son artillerie et ses voitures de ravitaillement. Au lieu du cavalier, mettez un motocycliste, il ne sera pas gêné pour faire un détour de quelques kilomètres pour éviter un petit bois, trouver un pont. Une division automobile, largement dotée de sapeurs du génie capables de faire rapidement les réparations d'un pont, soit avec leurs moyens propres, soit avec les matériaux trouvés sur place, passera là où une division de cavalerie sera arrêtée et enfin n'hésitera pas à faire 50 ou 100 kilomètres pour chercher un point de passage.

1. *Souvenirs*, t. I, p. 188.

La cavalerie, d'ailleurs, a trouvé dans l'avion un remplaçant de marque. Déjà dans la guerre mondiale, l'avion a rempli un certain nombre des missions autrefois confiées à la cavalerie et mieux qu'elle n'aurait pu le faire : découverte de l'adversaire, retardement des renforts ennemis envoyés vers le champ de bataille. C'est ainsi que pendant la manœuvre du 21 mars 1918 vers Amiens, dont l'objet était d'isoler les Anglais et de les écraser, Ludendorff a employé une partie de son aviation de bombardement à retarder l'arrivée de nos divisions envoyées, par voies ferrées, au secours des Anglais. L'aviation allemande a bombardé certains points critiques des lignes convergeant vers le champ de bataille, notamment les gares de Châlons, Compiègne, Creil; et essayé de détruire, par ses bombes, des ouvrages d'art essentiels comme le viaduc de Chantilly, le pont de Longueil.

De notre côté, des escadrilles, volant très bas et employées en masse, s'efforcèrent, en attendant l'arrivée des troupes de secours, de retarder l'avance des Allemands.

Enfin, avec l'emploi intensif que l'on fera désormais des bombardements à gaz toxiques par avions, l'emploi des masses de cavalerie n'est plus possible, car, s'il est déjà difficile de protéger les hommes par des masques — ou, contre les gaz vésicants comme l'ypérite, par des vêtements particuliers, — on ne peut songer à protéger les chevaux, soit en marche, soit en station.

MOTORISATION DE L'ARTILLERIE

Toutes les raisons que nous venons de donner pour la suppression de la cavalerie sont valables pour la suppression des attelages de l'artillerie. Sur le champ de bataille, ces attelages sont une trop large cible pour les armes à tir rapide; d'autre part ils ne peuvent être soustraits aux gaz dont le rôle, dans la bataille, ne fera que grandir. Sur le champ stratégique, les chevaux ne sont plus un moyen de déplacement suffisamment rapide.

L'idéal de l'artilleur serait évidemment l'auto-canon sur chenilles pouvant passer en tous terrains, pouvant tirer pres-

que instantanément. Mais la réalisation d'un tel matériel exigerait des centaines de millions; remisé sous des hangars, en attendant l'heure de la mobilisation, il s'y démoderait rapidement, demanderait un énorme entretien. Ne voulons pas l'impossible et efforçons-nous de préparer, au moyen de la réquisition des automobiles existants, la motorisation de l'artillerie — à l'exception bien entendu des pièces de la défense contre avions et de quelques autres pièces spéciales.

Il faut d'ailleurs, dans la motorisation, distinguer deux catégories d'artillerie : l'artillerie destiné à appuyer l'infanterie et qui doit passer en tous terrains, et l'artillerie qu'on peut appeler indépendante.

Dans la première catégorie, il faut encore distinguer l'artillerie attachée organiquement aux divisions d'infanterie et l'artillerie de réserve générale. La première peut se contenter d'une vitesse réduite, la seconde doit être susceptible d'une grande vitesse puisqu'elle sera amenée souvent de très loin, pour former des masses d'artillerie. L'artillerie attachée à l'infanterie doit pouvoir la suivre à travers champs. Il lui faut donc des tracteurs qui pourront être soit des tracteurs agricoles, dont le nombre augmente chaque année, soit des tracteurs aménagés, c'est-à-dire constitués en munissant des châssis ordinaires de roues larges et mordantes. Cette artillerie, attachée aux divisions d'infanterie, ne devant marcher qu'à allure réduite, peut être tractée aussi sur routes par les tracteurs dont nous venons de parler. L'artillerie de réserve générale au contraire, laquelle peut être appelée de loin à allure vive, doit, pièces et tracteurs, être portée par des camions automobiles.

Quant à l'artillerie indépendante à longue portée — qui forme la seconde catégorie — on n'est pas à 100 ou 200 mètres près pour son emplacement de tir. On la laissera près de la route ou du chemin où les camions l'auront amenée. Elle n'exige pas de tracteurs.

La motorisation de l'armée semble pouvoir être, dès maintenant, préparée sur les bases que nous venons d'indiquer. Sans y insister davantage, on peut dire que la réquisition, pour les voitures à personnel, fournirait au delà du nécessaire. Quant aux camions, leur nombre augmente chaque

jour. Fin 1923, la France avait 93 000 camions de tous genres : c'est déjà une belle entrée de jeu. Tous ces camions, il est vrai, ne sont pas réquisitionnables, soit en raison d'une mauvaise construction, soit parce qu'ils sont nécessaires à leurs propriétaires. Toutefois au chiffre des camions utilisables, il faut ajouter celui des camions dont l'armée serait déjà pourvue.

Enfin nos alliés nous en fourniraient, plus facilement qu'ils ne nous donneraient des chevaux, et ces camions, à l'inverse des chevaux, pourraient immédiatement entrer en jeu.

LE CARBURANT

Un point noir : le carburant. Ne risquons-nous pas de nous trouver dans une situation difficile au point de vue du carburant, en cas d'une longue guerre contre l'Allemagne? Actuellement la France consomme chaque année 10 millions d'hectolitres de pétrole et n'en produit que 75 000 à Péchelbronn (Alsace) à la frontière même. On peut espérer il est vrai que les recherches entreprises en différents points de notre territoire nous donneront un jour des facilités nouvelles. Mais tenons-nous aux conditions présentes.

Tout d'abord, la guerre future sera-t-elle forcément de longue durée? En 1914, si la manœuvre initiale allemande avait réussi — et il s'en fallut de peu — la guerre aurait été terminée sur notre sol en moins d'un mois et en Russie deux mois plus tard vraisemblablement. En cas de guerre, nous disposerions tout d'abord des stocks du commerce; or, étant donné le nombre considérable de voitures de tous genres qui circulent actuellement et dont beaucoup seraient remisées à la mobilisation, le département de la guerre disposerait déjà de larges ressources. Nos alliés d'antan, qui ont si vite oublié que, sans notre héroïque résistance, l'Allemagne aurait étendu sur eux son hégémonie, ne manqueraient pas de nous revenir et leurs stocks d'essence secoureraient les nôtres.

L'essence de pétrole n'est pas d'ailleurs le seul carburant utilisable. Sans parler du benzol et de l'alcool réservés pour la fabrication des poudres et explosifs, on peut en utiliser d'autres. Les uns, plus ou moins semblables à l'essence de pétrole, sont obtenus par des réactions chimiques; les autres,

de nature différente, peuvent donner, sous certaines conditions, des résultats satisfaisants. Les premiers, malheureusement, exigent, pour leur élaboration, la houille que nous ne produisons pas non plus en quantité suffisante; mais à laquelle la houille blanche viendra de plus en plus en aide. Les seconds comprennent les huiles végétales que nos colonies peuvent nous fournir en grandes quantités et enfin, le gaz au bois que nos forêts nous fourniraient en quantité illimitée. Ce gaz, produit par un gazogène juxtaposé au moteur, a déjà donné d'excellents résultats.

L'urgence, d'ordre militaire, de la motorisation de l'armée, impose aux pouvoirs publics le devoir de pousser d'une part à la constitution de stocks de pétrole aussi considérable que possible, d'autre part à l'obtention en quantité indéfinie de produits de remplacement [1].

***

Avant d'aller plus loin, il serait bon de voir où en est la motorisation, en Allemagne. Comme tout ce qui touche a l'armée, elle est camouflée et on en est réduit à des inductions [2]. Pendant la guerre, l'industrie allemande, accaparée par la fabrication des armes, des projectiles, des moteurs d'avion, des sous-marins, gênée par le manque de nickel et de caoutchouc, ne put produire qu'un nombre insuffisant de voitures automobiles : à l'automne de 1918, l'Allemagne n'avait encore que 25 000 camions, 12 000 voitures à personnel, 3 000 ambulances; soit au total 40 000 voitures automobiles, alors que les Alliés en avaient 200 000.

Après la guerre, l'Allemagne se remit à la construction des automobiles; elle était gênée toutefois par des difficultés finan-

1. Il y a lieu de remarquer que, si nous nous entêtions à conserver la cavalerie, notre production d'avoine et de fourrage ne saurait suffire à une guerre longue. Il faudrait, comme on l'a fait dans la guerre mondiale avec tant de difficultés, recourir aux États-Unis, à l'Argentine, au Canada. C'est à ces pays aussi qu'il faudrait demander les chevaux nécessaires pour compléter les effectifs de guerre, puisqu'en France, en raison du développement de l'automobilisme, nous en trouverons de moins en moins.

2. Les renseignements ci-après sur l'Allemagne sont extraits d'un article très intéressant du commandant Laurent dans la *Revue d'artillerie* du 15 mai 1925.

cières. Au 1er juillet 1921, il existait 60 000 voitures à personnel, 30 000 camions, 25 000 motocyclettes. Trois ans après, au 1er juillet 1924, ces chiffres avaient crû déjà singulièrement : 132 000 voitures à personnel, 60 000 camions, 100 000 motocyclettes. En trois ans ils avaient donc doublé pour les voitures à personnel et les camions, quadruplé pour les motocyclettes. Dans l'ère de prospérité qui s'est ouverte depuis pour l'Allemagne, ces chiffres prendront à bref délai, n'en doutons pas, une grandeur « colossale ».

L'Allemagne, pays de grands domaines et qui s'efforce par tous les moyens de développer sa production agricole, ne peut manquer d'équiper promptement son agriculture avec des tracteurs. Ces tracteurs seront, à la mobilisation, versés à l'armée. D'autre part, deux grand chimistes, Bergius et Fischer, disposant de ressources « colossales » comme toujours, poursuivent ardemment leurs recherches en vue de la transformation industrielle de la houille en combustible liquide. D'autres recherches sont consacrées, avec non moins d'ardeur, à la découverte d'un succédané de ce caoutchouc dont le manque l'a tant gêné pendant la guerre.

L'Allemagne à laquelle les clauses du traité impose des limites assez étroites pour l'instruction de ses hommes, et pour le nombre des chevaux de la Reichsweer et de la Schupo, marche à fond, croyons-le bien, dans la voie de la motorisation, sûre qu'elle est de trouver, par la réquisition, les voitures nécessaires à la mobilisation de ses forces et un nombre suffisant de chauffeurs tout instruits.

Cela dit, revenons en France et voyons quelles sont les ressources budgétaires qui pourraient être consacrées à la motorisation de l'armée.

L'effectif budgétaire des chevaux et mulets prévu pour 1925 est de 161 000, en diminution de 15 000 sur celui de 1924. En prenant comme prix moyen du cheval 3 000 francs, évaluation raisonnable puisque le prix moyen d'achat du cheval « brut », en 1924, était 2 800 francs, notre capital, chevaux et mulets, est donc de 480 millions. Il sera à liquider, — le plus tôt possible, d'ailleurs, pendant que le cheval a encore quelques emplois. D'autre part, additionnons les dépenses

d'entretien prévues au budget de 1924 pour les chevaux et mulets, en nous bornant aux chapitres des fourrages, des achats, du harnachement et ferrage, du service des remontes et vétérinaires, c'est-à-dire aux chapitres 20, 75, 61, 66 du budget de 1924 : nous arrivons pour la Métropole, l'Algérie, la Tunisie et le Maroc réunis, à un total de près de 215 millions, dont 164 pour les seuls fourrages. Mais combien d'autres dépenses sont afférentes aux chevaux et mulets! On voit de quel ordre sont les crédits dont on pourrait disposer pour réaliser la motorisation de l'armée et quelles économies on ferait ensuite annuellement.

Étant donné que le principe de base de la motorisation doit être l'utilisation, à la mobilisation, du matériel automobile existant, les achats à prévoir se réduisent au matériel nécessaire à l'instruction et à celui des divisions automobiles tenues prêtes à partir à la première heure.

***

En résumé, la suppression de la cavalerie est à réaliser immédiatement. Il serait absurde de dépenser plus longtemps des centaines de millions à entretenir une arme dont le rôle est terminé et qui en tout état de cause diminue le nombre des combattants. Pourquoi gaspiller le temps de nos recrues et d'excellents officiers à une instruction dont l'objet n'est qu'un moyen de transport désuet ? Les concours hippiques doivent céder la place aux concours automobiles et aux rallyes d'avions. Ne serait-il pas nécessaire au moins, dira-t-on, de conserver la cavalerie pour le cas de troubles à l'intérieur ? Non, car dans les pays où, après la guerre mondiale, l'ordre a été troublé, ce n'est pas à la cavalerie qu'on a eu recours, mais aux mitrailleuses automobiles et aux chars blindés.

Pour la motorisation de l'armée, ne nous laissons pas devancer par les Allemands, comme cela s'est produit pour l'artillerie lourde, pour l'emploi intensif des mitrailleuses au début de la guerre mondiale; nous l'avons payé trop cher. N'ajoutons pas un nouveau retard à la série de ceux que nous avons enregistrés au cours de notre histoire.

Au retour de la guerre de sept ans, où il a vu Prussiens et

Autrichiens se servir de pièces légères, Gribeauval, artilleur de génie, entreprend, avec l'appui du ministre Choiseul, d'alléger le lourd matériel d'artillerie du système Valière. En 1765, le système Gribeauval est adopté[1]. Mais Choiseul tombe et Valière fils, qui a hérité de son père la charge de directeur général de l'artillerie, réussit, avec la coterie qui le suit, à faire mettre au rancart en 1772 le matériel Gribeauval pour reprendre le matériel paternel. En 1774 seulement le matériel Valière disparaît définitivement. C'est avec le matériel Gribeauval que nos armées, sous la Révolution et l'Empire, obtinrent les victoires que l'on sait.

Autre exemple. Dès 1786, de nombreux officiers d'artillerie, plus ardents encore que Gribeauval, souhaitaient, pour certaines missions, cette artillerie à cheval que Frédéric II avait introduite dans ses armées. Ils échouèrent, malgré l'appui de La Fayette qui, au cours d'un séjour en Prusse, s'en était enthousiasmé.

En 1792, La Fayette, devenu membre de l'Assemblée constituante, put enfin faire décider l'organisation de batteries à cheval, qui jouèrent immédiatement un rôle glorieux à la bataille de Valmy.

C'est sur l'artillerie à cheval que Napoléon bâtit sa manœuvre sur les derrières de l'adversaire qui lui donna ses plus beaux succès et lui permit en 1800 à Marengo, en 1805 à Ulm, en 1806 à Iéna, d'écraser l'ennemi en moins d'un mois. Il en dota son corps de cavalerie d'avant-garde pour qu'il pût briser les obstacles, enlever les ponts, permettant ainsi à notre armée d'arriver rapidement sur les derrières de l'armée ennemie. Aussi pouvait-il dire à Sainte-Hélène au général Gourgaud : « Gassendi n'aime pas l'artillerie à cheval, surtout la nôtre où les canonniers sont montés. Eh bien! cela seul a changé la face de la guerre, c'est-à-dire que de mettre de l'artillerie à même de suivre toujours la cavalerie est un grand changement. On peut maintenant, avec des corps de cavalerie et des batteries à cheval, se porter sur les derrières de l'ennemi. » Faut-il rappeler que les canons se chargeant par la culasse, le fusil à aiguille, ne furent adoptés en France

1. Frédéric avait allégé le sien en 1742. Nous avions vingt-trois ans de retard.

qu'après les succès qu'en avaient obtenus les Prussiens en 1866 sur les Autrichiens ?

A quoi tient cette série lamentable de retards? C'est que, trop souvent hélas! il nous a manqué au gouvernail le pilote qui voit loin et comprend, comme Choiseul comprit Gribeauval. Nous soumettons les réformes les plus urgentes à trop de conseils, à trop de commissions où il est facile à des hommes « éloquents, mais privés de toute solidité de jugement[1] » de fausser la décision [2]. Les Conseils sont peu propres à une étude sérieuse des choses. « Pour les affaires publiques, administratives et militaires, il faut, a écrit Napoléon [3], une forte pensée, une analyse profonde et la faculté de pouvoir fixer longtemps les objets sans être fatigué. »

La contre-épreuve de ce qui précède est fournie par la construction de notre 75. Il s'est trouvé un Directeur de l'artillerie et un Ministre de la guerre qui ne craignirent pas d'engager leur responsabilité pour doter notre armée d'un canon qui était un progrès considérable. Ils tinrent à l'écart conseils et grandes commissions qui, par toutes sortes d'objections, en auraient retardé la construction. Le président du Comité de l'artillerie lui-même, qu'on savait peu féru de nouveautés, ne connut le matériel que quand il fut fait.

En résumé des raisons stratégiques, tactiques, économiques et d'effectifs nous commandent de réaliser dans le plus bref délai la motorisation de l'armée. Puissent ces pages contribuer à en instruire l'opinion publique.

GÉNÉRAL CAMON

1. Napoléon.

2. Puis-je consigner ici un fait personnel? En 1912, à la suite des manœuvres de l'Ouest où j'avais commandé l'artillerie d'une division, je reconnus la nécessité, pour l'appui immédiat de l'infanterie, d'un obusier léger comme le canon de montagne, mais d'un calibre plus fort : celui de 75 semblait indiqué. Je rédigeai à ce sujet une note que j'envoyai à tous les membres de la Commission, dite des nouveaux armements. D'aucun je ne reçus un simple accusé de réception. On sait combien un tel canon nous manqua pendant la guerre mondiale

3. *Correspondance*, t. XXX p. 347.

LE PROMENEUR SYMPATHIQUE

Claude laissa mourir derrière lui le double battement doux des vantaux du café-concert. Rompant tout lien avec la rue, où le printemps réglait des lumières, il crut entrer dans quelque édifice irréel. Le public du dimanche venait de sortir. Claude percevait dans le studio clos une senteur de décoration murale et de chaleur poussiéreuse qu'il n'avait point éventée la veille, et qui le séduisit. Certaines odeurs nous paraissent d'autant plus engageantes qu'un désir nous porte à goûter, dans l'endroit où elles se répandent, l'agrément d'une nouveauté amoureuse.

L'atmosphère était mal choisie. Claude pensait hasarder l'emploi de trouvailles sentimentales. Face à l'inconnu, il ne se méfiait ni des paroles niaises, ni des fausses situations. Il était jeune.

D'ailleurs, n'est-il pas permis de tressaillir à tout âge, au claquement feutré d'un strapontin qu'on lâche, et qui dérange le lourd silence d'une salle morte? Ne peut-on se laisser charmer par les splendeurs banales des palaces — moulures dorées, velours déteints; — ou conquérir par une petite actrice?

A mesure qu'il descend l'escalier menant au sous-sol une fraîcheur monte vers lui, dans un relent d'orangeade, de cold-cream, et de sueur. Le choc de ses souliers sur le bitume d'une plate-forme, autour de quoi les loges s'ouvrent, attire bientôt l'habilleuse. Cette femme le guide. Elle marche

devant lui. Claude concentre son attention sur cette personne. Quoique les contrastes ne nous surprennent guère, ils amusent quelquefois tout à coup. Il songe que c'est à ce mannequin malingre et noir, à cette sexagénaire tordue, qu'incombe la tâche quotidienne d'embellir et de transformer. En vérité, c'est une coutume bizarre qui attribue aux vieilles fées le pouvoir de changer les sexes; de rendre, à l'aide de paroles rituelles, la jeunesse, l'apparence d'une plus grande beauté. Telles sont, en général, les sorcières. Les *witches* de Shakespeare n'étaient pas autrement tournées.

Il doit à cette créature, n'est-ce pas, le plaisir d'avoir vu Flore danser hier, si flexible, si fraîche et blanche avec son tulle, si bien poudrée dans le dos — ramenée, de ses vingt-deux ans, pourtant avouables, aux seize étés des adolescentes. C'est à elle aussi, qu'il doit de connaître Flore, d'avoir eu l'audace de se présenter, sans y être invité, pour dire à l'artiste son enthousiasme (qu'expliquait certain désir) avec une impudence gênée.

La femme lui avait livré, moyennant un échange immédiat, des secrets sur la vie intime de la danseuse. Il savait l'existence d'un ami vénérable. Mais, comme cet homme ne venait guère au théâtre, ne s'inquiétait point trop de sa maîtresse, Claude s'était-il senti enhardi?

Il pense, en regardant cette vieille qui le conduit vers Flore, aux chaisières des squares qui firent l'effroi et le dégoût de son enfance, et dont le chignon, cordé de la même façon, est posé, — minuscule couronne simple — au milieu des cheveux plats. Toutes proportions gardées, il retrouve, encore exacte, entre cette rondelle nattée, et le pois de crème isolé qui domine les crottes de chocolat, la ressemblance que, jadis, il avait découverte avec délices.

Quoiqu'il lui eût notifié qu'il désirait être annoncé à Flore seule, la femme, frappant à un guichet — le théâtre était de dimensions modestes, et les artistes logeaient ensemble deux à deux — annonça :

— Un monsieur qui demande ces dames.

Flore et sa camarade Charly, une blonde, étaient assises dans un placard illuminé, devant des miroirs inégaux. Dans la

plus large glace, — où, du seuil, Claude mirait ses dix-neuf ans de grand lycéen élégant — il vit la jeune fille lui donner le bonjour du regard, sans desserrer ses lèvres, jointes en étau sur des épingles anglaises.

Il se hâta de lui dire à haute voix :

— Je viens vous chercher.

Il se tut brusquement, intimidé, incapable de parler davantage. Il eût aimé séparer immédiatement ces deux femmes l'une de l'autre, en envoyant au diable Charly. La présence de cette jolie Flore, à qui, depuis vingt-quatre heures, il songeait sans cesse, et dont, mentalement, il parvenait à peine à se représenter les traits, le saisit. Il était tout ému de contempler ses yeux, dont elle achevait d'effacer le fard avec de la vaseline. Il s'étonnait que pareils yeux — d'un dessin mou et puéril — existassent. Au spectacle, parfois, étant placé loin, il en contemplait de semblables; mais, à mesure qu'il s'approchait, apparaissait l'artifice. Ceux-là demeuraient surprenants de tout près. Ils semblaient, s'étant élargis dans une figure petite, y vouloir toute la place, et s'allonger aux tempes, anxieux de trouver une issue.

Claude ignorait les nuances de l'admiration. Il s'emballait ou éprouvait un dégoût immédiat. Il est naturel de penser que son ardeur, dans la circonstance, ne lui laissait pas le choix. Il ne posait jamais ses doigts en grille devant sa vue pour constater combien se déforment ainsi les choses dont on n'a pas l'habitude.

Flore cracha ses épingles sur la toilette :

— Charly, je te présente mon amoureux.

Elle sourit et modifia le décolleté élastique de son peignoir.

Claude remarqua que ses brunes épaules nerveuses ne redoutaient aucun voisinage. Auprès d'elle, Charly paraissait grasse.

Il s'aménagea une place à dos de calorifère, sur une planchette-selle encombrée de lingerie. Impossible de courtiser. Hardi d'habitude, il se sentait paralysé par la présence d'un témoin. Il ne savait pas que si l'action de choisir ne détermine souvent pour un gamin qu'une réjouissance visuelle, ce passe-temps est bien agréable encore.

Il eut le tact d'attendre l'inspiration, plutôt que de recourir

— pour animer l'entretien — aux moyens qui font pouffer les gens posés, mais n'étonnent même pas les femmes, souvent flattées des insanités qu'on dit.

Flore trancha :

— Est-ce que vous nous apportez des bonbons?

Claude, retrouvant l'équilibre, se pencha vers elle :

— Non, je n'ai pas apporté de bonbons, — murmura-t-il. — Mais, j'espère qu'après un tête-à-tête avec vous, je saurai comment on peut vous plaire, sans berlingots, ni pastilles de menthe.

Elle rajusta le peignoir de bain qui la couvrait, et râtissant hâtivement ses cheveux plaqués en rond sur les joues, elle questionna :

— Alors, vous venez pour m'enlever? Eh! bien, où irons-nous?

Il proposa le Bois de Boulogne.

Elle s'empressa :

— Est-ce que cela te va, Charly?

Charly vit la déception sur les traits de Claude. Elle répliqua :

— Ça n'a pas l'air d'amuser beaucoup monsieur, la perspective d'avoir deux amies au lieu d'une.

Comme il protestait faiblement, Flore insista :

— Mais si, il est content, il ne demande pas mieux. N'est-ce pas? mais oui, il est content.

Se heurtait-il à une coutume, à un plan d'union par avance établi?

Il connut pendant quelques moments la mortification d'être séparé de la femme désirée par un panneau de bois. Elles le chassèrent pour qu'il ne les empêchât pas de se vêtir. Dans la galerie, l'habilleuse cousait, assise sur un pliant. Derrière des cloisons de papier, il distinguait des chuchotements, des rires, des tintements de verre : un ramage de poupées japonaises. Une porte soudain s'ouvrit, au ras de laquelle des faces de mousmés peintes se collèrent, décapitées à des hauteurs différentes; puis elles disparurent dans des cris de gaîté. Claude s'efforça d'amener sur sa figure, afin de dissimuler sa fureur aux êtres environnants et invisibles, une expression d'indifférente sérénité. Les mains dans les poches, il s'intéressa

aux murs chargés de noms, de crayonnages, de dessins, songeant qu'en maints endroits de Paris, des surfaces de pierre profitent ainsi de l'inaction des passants ou de leur hostilité pour soumettre des lieux communs, ou des opinions sur l'amour. Quand Flore débarricada sa cabine, elle était prête cette fois, souple, vivante, vêtue d'un tailleur clair et chargée de bijoux. Elle était prête la première, car la tradition voulait que Charly s'attardât à clore des tiroirs et à ponctuer de bouchons la ligne bariolée de ses flacons de Bohême : Charly avait des manies, de l'ordre et un tempérament de fleuriste. Elle appela la boutiquière et lui enjoignit de faire tremper dans un verre d'eau trois roses anémiées. Puis elle se ravisa. Elle tendit l'une d'elles à Claude; mais elle rougit, ramena brusquement son bras et sa rose, comme si elle venait de commettre une étourderie. Elle mit enfin son bouquet dans la main de la femme, en disant à Claude :

— Si j'osais, je vous l'offrirais, mais je n'ose pas.

Ils montèrent en hâte l'escalier. Avide d'utiliser ses forces, Flore les précéda. Elle laissait derrière elle le désordre de ses toilettes de scène — animal insouciant qui abandonne son écurie. Ils étaient tous les trois fatigués de l'éclairage électrique, de la fraîcheur d'une cave où coulent l'eau de Cologne et la fumée des cigarettes d'Orient, et recherchaient passionnément la rue bruissante où des vitrines se remplissent de soleil.

Il faisait chaud dehors. Les fenêtres des immeubles montraient leurs bouches noires assoiffées, qui, depuis midi, pompaient l'air au passage en sorte qu'il n'en restait plus à cette heure aucun souffle. Paris sentait l'essence et la carpette poussiéreuse. Au ras de la chaussée des papiers demeuraient aplatis, sans force pour se soulever. Claude et ses compagnes suffoquèrent une seconde. La lumière les éblouit. L'agitation des piétons, le fracas des véhicules les étourdit. Dans l'auto découvert qu'ils prennent pour atteindre la porte Dauphine, ils restent écrasés sur la banquette, immobiles, dociles malgré la trépidation de la carrosserie. Ils étaient assis cuisse à cuisse, heureux de croire à l'élargissement de leur corps dans un autre corps tiède.

Était-ce le manque de pénétration d'un être à l'autre, le

manque d'idées communes qui leur valait de ne pas se parler, ou bien le halètement de la voiture? Un souci de diplomatie, plutôt que le souvenir de l'éducation première, ou que le respect des bijoux, les incitait à ne pas souder leurs bras en anneaux, ce qui constitue pourtant le confort licite. Ils se flattaient, en soi, de ne pas pousser l'indolence jusqu'à ce point, mais, à la vérité, chacun d'eux préférait que ce fût le voisin qui donnât le signal de l'épanouissement. Les figures étaient au même niveau. Ils n'avaient pas même à bouger les épaules pour se voir, en sorte que leur sensibilité restait liée par le moindre mouvement de la tête. Ils se souriaient par instants. Leurs yeux, particulièrement veloutés et humides, disaient quelque chose comme « Nous nous connaissons, semble-t-il, depuis des années; cette erreur vient de ce que nous sommes également paresseux et engourdis ». Claude vécut son enfance une minute. A l'abri relatif du fiacre, il eut l'illusion du berceau tremblant, à la campagne, de la « maintenon » renversée sur l'allée sableuse et close de feuillage, où, jadis, avec des fillettes il jouait à la poupée malade.

L'atmosphère se troubla d'un concert spécial fait de grondements de moteurs, de freins qui grincent, de trompes qui meuglent et forment dans le même temps leurs intonations dissemblables. L'assourdissement augmenta vers l'Étoile où les machines se pourchassent en cercle; puis rapidement diminua. Le bois était reposant et large où des *nurses* attendent sur le bord des trottoirs que le moment soit venu de traverser.

Ils pénétrèrent bientôt, parmi les fleurs et les coupés de luxe, dans le square-terrasse du pavillon, où l'auto, pour s'approcher de la façade, s'anime de petites secousses semblables à celles du châssis d'une batteuse à grains. Flore et son amie, adoptèrent, en sautant à bas de leur voiture, le parti de paraître amusées de cette arrivée et surprises d'avoir usé d'un mode de locomotion indigne d'elles, déplacé, un peu comique. Elles franchirent, suivies de Claude, la porte tournante qui, d'une façon inégale, déverse à l'extérieur un trop-plein de musique.

Le hall était encombré d'une foule dense, odorante, animée d'un lent tournoiement. Trois chaises et un guéridon leur donnèrent le « chez soi », le refuge, le paradis. Des couples

serrés remuent, s'approchent, frôlent leur table, reculent; d'autres peu à peu apparaissent, grandissent, passent; des personnes nouvelles surgissent qui se faufilent, se perdent dans le remous des corps, des figures déjà vues. Claude commence de percevoir les spasmes renouvelés de l'orchestre que la rumeur du public recouvre et découvre. Les instrumentistes qui s'appuient sur les violons, les violoncelles, les banjos, se soulèvent avec bravoure au-dessus de cette masse de créatures qu'ils meuvent. Cette musique nerveuse qui s'exerce en rafales sur des êtres divers, apporte à celui qu'elle effleure en secret la sensation de la nudité.

Claude chuchote quelques mots à l'oreille de Flore. Elle soupire : « Non, j'ai mal à mon pied. » Cette réponse le réveille de l'état d'émerveillement durable et de convoitise où il somnole. Il songe que la conquête reste à faire et souffre de voir disparaître une occasion de converser à voix basse. Il s'inquiète comment il obtiendra le corps de son amie. Mais Flore ajoute tout haut :

— Invitez donc Charly à ma place.

Avec rancune, il enlace Charly qu'il ne désire pas. D'ailleurs l'animosité qu'il éprouve contre cette femme l'étonne, car Charly est aimable, douce, et, encore qu'elle soit grasse déjà, sa taille reste souple et le bas de son corps semble, quand elle marche, pouvoir se séparer délicatement du tronc. Elle parle à Claude. Elle cherche à lui plaire. Elle dit qu'elle aime la danse « pour la danse »; qu'elle a — comme Flore, du reste — un ami qui ne veut point l'apprendre, mais qu'elle est libre de sortir avec des camarades. Elle insiste pour que Claude se souvienne que, l'après-midi, elle est toujours seule et qu'elle offre chez elle le thé. (L'occasion que l'on agrippe au passage ne fournit-elle pas une manière de se montrer intelligent?)

Flore achevait sa grenadine. Revenue auprès d'elle Charly se tut. D'ailleurs Flore n'était pas en garde. Elle consultait le joyau qui lui enseigne, d'ordinaire, l'heure approximative, pour rappeler à sa voisine qu'elles étaient l'une et l'autre attendues.

Une fois de plus, — en allant rejoindre leurs amants-protecteurs — elles méditèrent sur l'agrément qu'il doit y avoir à

posséder, dans ses relations, l'être consciencieux, qui met une auto à la disposition de sa maîtresse, quand, ayant cherché en ce dimanche de courses un véhicule pour aller à l'Opéra, elles n'eurent rencontré qu'une victoria, la dernière dans Paris, et eurent été contraintes de subir cette déchéance momentanée.

Le cheval, les roues rouges, le chapeau du cocher prirent un petit trot qui parlait de temps passé, de jouets de Noël. Le fiacre s'était rangé à main droite et les ressorts du côté correspondant s'étaient aplatis, en sorte que l'équipage touchait presque le sol. Le pétillement des graviers alternait avec le jacassement monotone d'un moyeu. Le marche-pied se maintenait au niveau du trottoir, et le contact parfois prolongé de l'acier contre le granit imitait douloureusement le lancinant bruit de fer du rémouleur qui, à l'aide d'une pédale, augmente ou interrompt le frottement. Le taximètre, énorme disque hébété qui battait comme une pendule de campagne, évaluait le temps perdu pour les voyageuses, leur rappelant sans cesse qu'il est nécessaire de payer même les courses lamentables, et supprimant ainsi les minutes de rêve où l'on se croit propriétaire d'un char. Le tic-tac ne leur faisait point grâce, les portant à un engourdissement rythmé où leurs nerfs, cependant, se contractaient, et surtout ceux de Flore qui criait à voix haute : « Oh! ce machin. » Les lanternes, elles aussi, jouaient un rôle : celui, diplomatique, de regarder vers l'avant. Des chiffons entouraient leur col pour qu'elles ne se retournâssent point indiscrètement. D'ailleurs, il n'y avait pas d'indiscrétion à commettre.

Claude proclama :

— Un homme qui n'a pas son auto est un homme inférieur; or, je n'ai pas d'auto, donc...

— Mais vous êtes jeune et beau, — dit Flore.

— La voilà qui va s'éprendre de vous, — railla Charly.

Flore répondit avec lassitude :

— Non, je ne serai plus jamais amoureuse de personne.

Elle sembla s'exprimer, pour la première fois de la journée, d'une façon simple et sincère. Elle tirait des sentiments on ne sait d'où.

Elle précisa, comme pour elle seule :

— J'ai été amoureuse à dix-sept ans. Nous habitions chez

mes parents en Vendée. Ma sœur s'occupait de moi. Un jour, elle me surprit avec l'homme que j'adorais. Alors, elle m'enferma à clef dans ma chambre pendant une semaine. J'étais si petite. Mon amant n'a pas cherché à me revoir — et j'étais folle de lui. C'est loin. C'est grave, vous savez, d'être le premier dans la vie d'une femme. Je me dis maintenant : il m'a rendu service; parce que, maintenant, j'aime toutes les choses que je n'aimais pas, la bonne vie, le succès. Seulement je n'aime plus l'amour. Je ne veux pas perdre mon temps dans l'existence.

Elle voulut se remettre de la poudre. Elle pria Claude de lui tenir ses gants.

Auprès de l'affluence de peuple qu'il y avait au Bois, le centre de Paris paraissait désert. Tout à coup, sur un trottoir, elles aperçurent l'ami de Charly, et voulurent descendre : le cheval n'en finissait plus. Ils gagnèrent à pied le restaurant qui s'allonge au fond d'une impasse. Claude se pencha vers Flore, — pendant que l'autre couple marchait devant, — et il lui demanda s'il devait, des paroles qu'elle avait dites, déduire qu'il ne la séduirait jamais.

— Je crois, — répondit-elle, — que l'on pourrait tirer quelque chose de vous.

Elle l'invita à venir bientôt chez elle, intimement.

Claude contemplait la façade de l'établissement où il ne pénétrerait point, afin de ne pas exciter la jalousie d'un inconnu. Sur la surface de son cœur gros, des bruits s'imprimèrent. Le ronflement luxueux d'un coupé qui entre dans une cour. Une portière qui se referme seule — tranche claquante, massive, de tôle vernie, qui s'emboîte doucement dans un cadre. Le battement en ailes de papillon d'une annonce électrique.

L'atmosphère d'un quartier fastueux n'est pas faite pour calmer la détresse d'un tendre. A l'abandon, Claude percevait dans l'espace clos la présence de cet inquiétant partenaire, l'écho, avec tout ce qu'il a d'insolite et de travaillé. Les murs avaient répercuté des voix qui se prolongeaient aussi en lui-même. Il entendit encore le craquement d'un vitrage qui laisse se reformer l'harmonie du silence.

***

Il alla chez Flore à Montmartre. Elle habitait un appartement « meublé ». Il alla chez elle dans l'état d'esprit du mâle qui visite une femme seule : il était à la fois craintif, puéril, prêt à l'audace. Il ne profitait pas de la précocité que lui avait valu son physique attachant pour songer, avant de moissonner son plaisir, à la manière dont il pourrait, ensuite, prolonger ses victoires. Les succès qu'il avait eus très jeune ne l'avaient pas dressé à la conquête. Il était susceptible encore de tous les emportements, de toutes les faiblesses. Mais ils lui avaient donné assez de jugement pour qu'il comprît que l'habileté doit remplacer le désir le plus longtemps possible. C'est pourquoi, bras et poches vides, il montait, attirant à lui la rampe, l'escalier de faux marbre, sans tapis.

Il haletait, s'étant hâté de traverser le nuage que des maçons en rabotant des pierres, établissaient d'un bout à l'autre de la rue. Il atteignit le troisième étage, incertain s'il devait ses palpitations de cœur à l'émotion ou à l'ardeur qu'il avait mise à préserver de la poussière son costume. Sa chemise adhérait à sa peau et la fraîcheur du bâtiment ne le soulagea point, mais lui indiqua minutieusement qu'il était en état d'infériorité. Ayant frappé, car un papier piqué sur le bois prescrivait de « tambouriner », il fut introduit par une bonne, courte sur jambes, et de torse cubique, qui avait l'air d'un tabouret. Dans la salle à manger, où s'étalaient des assiettes blanches et un piano, Flore déchiffrait quelque chose et faisait des fausses notes. Elle était en robe de ville et portait un chapeau sur la tête, bien qu'il fût seize heures et que Claude, justement, fût venu de bonne heure pour la surprendre. Elle cessa de jouer, dans le regard du jeune homme, et se retourna. Elle vit sur ses traits la chute du masque d'enthousiasme, la fin d'une animation. Les yeux de Claude errèrent malgré lui, se posant sur les murs, les brochures musicales, la table où veillait une bouteille de porto. Pendant une seconde, la femme que le désir laisse assoupie, se troubla. Elle se leva et dit avec une moue de gamine :

— C'est moche chez moi, n'est-ce pas?

Il la rassura. Non, ce n'est pas cela, et puis ça n'a pas d'importance. Mais veut-elle donc sortir? N'était-il pas entendu qu'ils goûteraient ensemble ici tranquillement? Il ne s'attendait pas à une désillusion pareille. Il faut qu'elle ôte son chapeau. Claude pousse un soupir d'enfant tellement las et épris qu'elle le gronde :

— Qui est-ce qui fera mes courses, voyons?

Elle appliqua l'une de ses paumes sur la bouche de Claude.

— Vous allez m'emmener, dit-elle, vous serez content d'être avec moi. Nous prendrons des voitures, cela me sera utile.

Elle faisait des mines en parlant comme une fillette qui compte avant une partie de cache-cache. Dans une minute d'embarras, dans un recueillement, elle gagna sa chambre pour tout simplifier, et il la suivit. La nonchalance les rendait muets. Elle prit un flacon de parfum sur une coiffeuse et tamponna de coups de bouchon son corsage. Elle imprima deux ronds odorants dans le cou de Claude.

Il enveloppa au passage dans ses mains le bras qu'elle retira vivement. Elle dit :

— Oh! je n'aime pas que l'on me touche les bras.

Et, palpant les bords de son chapeau devant une glace elle murmura :

— Ça m'abîme la peau. Et, surtout, ça ne m'amuse pas.

Claude s'assit mollement sur le lit. Le soleil qui traverse les rideaux de dentelle de la fenêtre vint éclairer son dos, ainsi qu'un projecteur mal pointé, diminuant son crâne en rond et faisant luire une boule de cheveux au-dessus de la nuque, comme le boulet renversé d'un cheval isabelle.

Ce refus d'un geste de tendresse le rendait gauche. Dans sa mémoire, des souvenirs de situations aussi peu flatteuses se précisèrent. Il se savait pourtant agréable, et sans aucun rapport avec tel comparse obèse que l'on repousse aux heures d'intimité : « Oh! mon ami, pas d'étreintes, surtout pas d'étreintes. A votre âge, cela n'est pas sain. »

Il joua, par contenance, avec un paletot d'éolienne qui traînait.

Flore, du fond d'une armoire, lui cria :

— Voulez-vous ne pas toucher cela avec vos mains, ma petite brute?

Et comme ils entendaient dans le couloir qui mène à la cuisine un grésillement chuchoté :

— Vous devriez donner un coup d'œil aux haricots, je crois que la bonne n'est pas là. Je les entends : ils sont en train de blaguer dans l'eau. Pour une fois que je dîne ici...

Un observateur placé au bas de l'escalier eût reconnu des gens pressés au fracas de leurs pieds sur la pierre des marches : deux souliers impérieux et claquants que suivent deux souliers plus lourds. Ils ne s'attardèrent pas. Flore semblait soucieuse de dresser entre eux la précipitation ou bien une personne étrangère. Tout à l'heure, elle laissait la porte de la chambre ouverte de façon que l'on entendît la bonne qui maraude dans l'appartement; maintenant elle recherche la rue et la présence des fournisseurs.

Sont-elles bien nécessaires, toutes ces complications, toutes ces ruses, qui brodent autour du plaisir et l'encerclent? Claude souhaiterait que Flore fût franche. Il ne lui resterait qu'à regarder autour de lui pour deviner qu'on le désire ailleurs. Si ce n'est là qu'une possibilité, encore n'est-elle visible que du retranchement où on ne le pousse pas. Flore le laisse dans le doute. Il se félicite de ne point lui avoir prodigué les fleurs, les compliments sur la beauté qui lui eussent peut-être inspiré l'idée d'une temporisation ou d'un calcul. Si, de nouveau, elle refuse le moindre, le plus simple témoignage d'amitié, il faudra bien se rendre compte qu'elle manque de cette grâce toute secrète, de cette richesse subtile, que l'homme, avec reconnaissance, nomme d'un mot imprécis : le tempérament. Il cherche à l'entraîner dans une maison de thé où les canapés de cuir et le silence procurent un à peu près de béatitude. Elle lui répond :

— J'ai mal à mon pied, il faut que j'aille chez mon pédicure.

Elle explique qu'elle s'est servie d'une épingle pour se séparer d'un durillon et que, s'étant écorchée, la consultation est indispensable. L'histoire rapporte que le suffète Hannon employait une spatule d'aloès pour se gratter la peau. Il est manifeste que certains maux réclament une intervention immédiate. Et Flore a presque le droit d'être de mauvaise humeur, puisque, de plus, il faut payer — et « payer pour

souffrir » est une contradiction, une exigence de la vie. Ce qui peut paraître surprenant, c'est que la question d'argent l'irrite, malgré l'existence de l'industriel espagnol qui lui offre le gîte, les perles et les renards bleus.

Était-ce le regret, l'ennui d'être infidèle, pour ces soins, aux traditions nationales? Le chirurgien était annamite. Il habitait dans le centre un rez-de-chaussée où ils allèrent. Il ne manquait à cet appartement pour ressembler aux labyrinthes forains, que des jeux de grelots, ou de grosse caisse. Ce qui détruisait aussi l'illusion, c'est que l'on n'apercevait pas dans les angles de l'officine, les grimaces des diables électriques que séquestrent des grillages. Il s'y trouvait seulement plusieurs niches communicantes, meublées chacune d'un fauteuil. Dans beaucoup d'ombre, on respirait une odeur d'eau de rose. L'opérateur surgit silencieusement. Une blouse cachait son corps. Sa face aplatie, ridée, témoignait qu'il n'était pas jeune. Incontestablement cet homme avait l'aspect d'une vieille femme de ménage. Avec un balai dans les bras, ce pantin eût balayé spontanément. Ses yeux étaient mis en relief par un cerne, et Claude songea que jadis il voyait dans la cuisine familiale, où il allait sans permission, des poissons morts, dont les yeux étaient semblables. Il éprouvait alors l'envie de faire levier sur ces boules avec un couteau pour admirer ensuite le nivellement de la tête.

Flore s'assit, défit des gants de daim qui découvrirent des bracelets. Elle enleva son soulier, son bas et tendit au tortionnaire un pied régulier, petit, docile. Une ampoule électrique versait son cône de lumière sur le mollet et la cheville nus. Les différents morceaux de chair que l'on apercevait, exerçaient l'imagination en sorte que l'on désirait découvrir la forme d'un corps qui sortait ainsi de la robe par le bas, et du décolleté « en bateau » par le haut. Claude s'accroupit auprès de Flore dans l'obscurité. Il lui prit le poignet, le caressa. Il admire, mais il n'a pas le droit de bouger. Cette place de peau tiède limitée par des anneaux d'écaille lui est prêtée sous la condition qu'il ne la gardera pas avec violence, et il pense qu'il doit être poignant de mourir entouré d'objets précieux, de broderies, de choses uniques qui font silence.

— Ne me faites pas remuer, — chuchote-t-elle. — Toutes les parties de moi qui sont décolletées sont fragiles.

— Je ne vous abîmerai pas.

Elle n'a pas retiré son chapeau de paille sombre, mais elle ne ressemble pas au dessin célèbre d'une femme qui se déshabille. Il lui dit :

— Je vous désire davantage depuis que je vois votre pied, c'est extraordinaire; qu'est-ce que cela veut dire?

— Je ne sais pas, moi.

— C'est rare un joli pied. C'est une trouvaille, une aubaine indéfinie.

— L'occasion unique.

— Et j'ai envie de l'embrasser.

— Je ne vous intimide plus aujourd'hui, — conclut-elle en reprenant son bras.

La fausse note qu'on rencontre dans les sentiments — tandis qu'on affecte l'innocence — et qui ressemble à l'erreur musicale d'une main maladroite, résonne plus largement qu'on ne croit dans un cœur fertile.

— C'est comme cela que vous aimez l'amour? — reprocha-t-il à Flore, la voix changée.

— Ah! ce que vous appelez l'amour, croyez-moi, c'est comme le gâteau glacé dont on a envie, à la vitrine. Après l'avoir mangé, on éprouve un écœurement.

— Moi, j'ai la tête dure, je suis conscient et organisé. J'ai soif d'être écœuré par vous.

L'être en blouse d'infirmière n'avait pas l'air d'entendre. Il se penchait, agissait sur l'extrémité du membre obéissant. La bouche sèche, Claude soupira :

— Quel est ce réseau de fils dorés qui enserrent vos cheveux? C'est une bourse, dites, un petit sac? Vous avez déguisé votre chignon en grappe de raisin, ou en poire-modèle?

Flore s'inquiétait du travail du pédicure. Elle fronçait les sourcils, tirait la langue. Claude continua :

— Je sais. Cet instrument de ficelle fine est le diminutif du verveux. Vous savez, le verveux qui se gonfle, en rivière, dans le sens du courant? Votre filet, ainsi tendu en arrière paraît rempli d'une onde ventrue que je voudrais toucher.

— Vous êtes comme vos semblables, vous avez toujours envie de toucher.

Il feignit de remarquer la couleur de ses yeux pour la première fois :

— Tiens! Vous avez les yeux noirs.

— Ah!... Et quand je suis émue, ils sont d'un bleu vert.

— Alors, tant pis. Je n'ai pas de veine.

— Qu'est-ce que vous voulez? je regrette.

L'intuition de n'avoir rien à perdre l'enhardit :

— Vous ne savez pas ce qui est bon. Voyez, votre étoffe est douce, et vous ne la caressez pas. Regardez comme c'est agréable, je la palpe légèrement; j'arrive à vos bras...

— Encore. Ah! non.

— Vous vous défendez; bon. En réalité, je ne sentais pas votre peau sous ma main. Je pensais à autre chose. Je m'imaginais l'épiderme d'un bouleau jeune que l'on flatte au printemps de la paume parce qu'il est parfumé.

— Vous êtes gai.

— Vous avez tort de me retirer l'illusion.

L'œil s'exerce dans l'obscurité et celle-ci se transforme. Le velouté du cabinet disparut. Les murs maintenant se resserraient, dévoilant la nudité d'un papier parcouru de fleurettes. Une pendule, nerveuse, battait dans un coin. Les voitures, dehors, grondaient. Heureusement que les bruits de la rue étaient confus, de l'ordre des roulements, des grincements, des éclatements, et ne se spécialisaient pas en agaçantes rengaines qui rappellent la vie vécue dans une ville depuis l'enfance, le cri du rempailleur ou celui du marchand d'habits. Ils eussent fait tressaillir Claude plus fortement avec leurs insinuations domestiques et pauvres; tandis qu'en ce moment, son esprit demeura contracté, inquiet à la fois et assoupi. Il n'accompagna pas Flore chez elle. Quand on est contraint d'avoir un semblant de supériorité, ou de faire un mot, c'est que tout va mal. Malgré sa force apparente et le rôle glorieux qu'il voulait assumer, il pressentit, d'instinct, l'échec. Il est vrai que la partie est belle pour celui que la passion ne bouleverse pas, ne ligote pas encore.

Claude s'enferma chez lui durant les jours qui suivirent. Il travailla, dressa, en monticules croulants, des phrases latines dans sa tête. Sa licence lui parut en danger. Il en était à la période où l'on apprend ses livres par cœur en respirant un mouchoir de femme. L'humiliation le harcelait. Flore ne voulait-elle pas se moquer de lui? Mais l'esprit ne s'affine que lorsqu'on se croit malheureux. Ses idées, tout à coup, composèrent un plan de bataille. Il songea que, puisqu'il n'était pas son amant, cela convenait qu'il trompât Flore. Il se souvenait des avances de Charly : « Je reçois des camarades comme vous quand je suis seule, il faut venir me voir »; et il chercha à se représenter cette personne dans l'intimité. Inévitablement, l'image de l'autre le dérangea dans cette opération cérébrale mais son ardeur pour elle ne bouillonna point avec une turbulence exclusive. « Aime la blonde et tu seras aimé de la brune, » susurre le proverbe. Il se remémora que des gens enseignent qu'on atteint plus facilement un objet quand on ne le vise pas. Ce raisonnement peut se défendre, mais l'aumône qu'il entendait arracher ensuite à Flore en résultait d'une façon trop mathématique. Il faut admettre qu'il est permis à une jeune femme de ne pas faire le bonheur du premier venu, surtout lorsqu'il s'agit d'un bonheur de cette sorte. Souvent incompétents, les dieux qui veulent notre bien se dérobent. Claude s'insurgeait.

***

Paris recèle les illusions, les vérités que l'on ne pressent pas. L'enchantement y loge : l'enchantement que l'on attend de l'avenir ou des souvenirs de voyage et que l'on demande aux lignes de la main. On le reçoit à l'instant qu'on allait lui tourner le dos. Il se cache dans un immeuble de la rue voisine, à tel point où nous portons les yeux chaque jour en traversant le boulevard, l'âme fermée, et qui cherche dans le vague, plus loin, là-bas, dans la vieillesse ou le passé.

Allant chez Charly, Claude ne crut pas à l'enchantement, mais il ressentit la joie de la trouvaille, et celle particulière du succès. Toute découverte retourne en nous la foi qui somnole : nous sommes créés pour ne pas manquer notre

vie et cette pensée suffit pour que la bonhomie flotte en fleurs blanches à la surface de nous-mêmes.

Charly habitait à Passy un entresol situé dans une voie calme, à dix minutes de marche de la demeure de Claude. D'un naturel hésitant, il tenta la chance uniquement parce que la tâche, qui consiste à aller d'un seuil à l'autre, se simplifiait.

Dans un après-midi d'audace, il descendit rue de la Tour. Il était presque seul dehors, car, dans ce quartier provincial, on évite, par la chaleur des après déjeuners de Juin, de rompre l'assurance du soleil qui s'étale. Ses pas, sur l'asphalte, résonnaient, insolites, et il fallait bien admettre qu'ils le fussent, puisque vers lui se penchaient au passage les têtes des indigènes. Dans la profondeur des rez-de-chaussées ouverts, il surprenait le geste de chaque être, l'orientation de sa journée et les faux pas selon lesquels elle change. Le bras d'un peintre en bâtiment se dégageait de la nuit dans une corne de lumière; l'alpaga luisant d'un dos d'homme accoudé sur une table; la silhouette d'une femme qui caresse un bébé.

Le calme de la chaussée, ces spectacles de la vie domestique évoquent le village, la banlieue, le pays que l'on n'habite plus. Claude est transporté par le glissement de sa pensée qui va du simple au composé dans le bourg de Beauce où il a vécu ses premières années. Le temps se déroule, silencieux, endormeur. Il entend le ralentissement d'une existence normale qui s'écoule assoupie. — Solennel, un couple de cyclistes passe, décelé par une discrète crépitation de pneus. — Claude s'étonne de ne point voir apparaître entre deux maisons les planches blondes des seigles; les jardins où les roses obligeantes bordent la tétragone et le chou. Il s'étonne de ne point ouïr le vol des taons ni celui des guêpes aux nœuds d'ailes diaphanes, qui posent leurs bonnets d'Alsaciennes sur la crête des tasses. Ne perçoit-il pas maintenant un bruit de faucheuse? C'est une crémière qui « pique à la machine » sur le seuil de sa boutique. Est-il donc nécessaire que certains de nos rêves — tels la bulle de savon qui éclate — se déterminent à n'être plus visibles? Les ailes rotatives que Claude imaginait, les chevaux en sueur, le vertige du blé se sont brusquement transformés en instrument à

coudre. La chute est rapide. Ce regret furtif et la reconnaissance du lieu le réveillent. Il est arrivé. Il pénètre sous une voûte en forme de nef. Il monte un noble escalier. Sur le palier dont la porte close dissimule une atmosphère inconnue, il se recueille, malgré la turbulence du moteur qu'enferme sa poitrine; il appuie sur le bouton : la sonnerie qui jaillit perce fortement le logis caché.

Une femme de chambre introduit Claude dans un petit salon dont les fenêtres ouvertes tout au large proposent le balcon où justement madame se trouve. Elle fume la cigarette de la digestion. Charly se retourne, elle regarde, par-dessus la fumée, cherchant à reconnaître le visiteur en clignant les yeux. Ses mèches aplaties sur la tête, le front, les tempes, dénoncent l'oubli de la coquetterie, le poids du chapeau qu'on vient de retirer. Elle s'écrie : « Oh! comme c'est gentil! » et encadre rapidement son visage en gonflant des deux mains ses cheveux. Sa jupe laisse deviner ses cuisses; sa chemisette amollit des seins épanouis.

Claude explique sa venue, en lui rappelant la conversation qu'ils ont eue au Bois. Elle presque tout de suite :

— Eh! bien, ça ne va donc pas, le ménage, avec Flore?

La question entre comme un coin, et douloureux. Mais Claude se montre assez à l'aise. Il improvise des phrases qui flattent, surprennent, émeuvent. L'un et l'autre, ils subissent au même moment l'attraction d'un canapé où effectivement ils s'asseyent. La lumière des après-déjeuners de printemps rayonne. Il monte de la rue un grondement de camions, puis, dans le grêle tintement de fer-blanc d'un tuyau d'arrosage que l'on traîne, s'égoutte un pépiement de pierrots. Dans la pièce, qu'embaument des narcisses desséchés, une odeur de pavé de bois mouillé et de goudron s'insinue. Des poussières hésitantes descendent du plafond, se posent sur la surface d'une commode Louis XV.

Les aspérités du langage et des sentiments, que la surprise a tout d'abord suscitées, sont atténuées, se maintiennent dans l'effacement. Claude a retrouvé une simplicité d'intonations presque complète; le sort « charmant » qu'il cherche à faire à ses paroles a l'avantage de n'être plus fait qu'à mi-voix.

Ils respirent avec naturel, béatitude. D'un accord tacite,

ils évitent de prononcer le nom de l'absente. Ils préfèrent écouter la nouveauté de leurs propos, en camarades qui se devinent, se cherchent, s'amusent avec intimité. « Qui est-elle au juste? Est-ce vrai, pense-t-il, qu'elle reçoit des éphèbes de mon âge? » Charly subit elle aussi la chaleur interne qui suggère des pensées sans suite, fait l'œil brillant, la parole brève; mais elle a conscience de son attitude distraite, passionnée. C'est pour elle une joie vive, une sorte de jouissance physique. Elle parle, le corps souple, affaissé, les mains molles dans les genoux. Elle dit des choses faciles et Claude parle lui aussi, mais elle ne l'écoute pas. Elle ne sait pas non plus ce qu'elle a dit, les phrases s'envolent toutes seules de sa bouche. Elle affecte de détourner ses regards de ceux de Claude. Elle redresse le buste tandis que son voisin s'appuie en arrière, à demi couché sur les coussins du canapé. Elle est dans l'admiration des longues cuisses parallèles qu'il lui présente, moulées dans le *whipcord*. Elle éprouve le désir de faire de leur amitié une chose plus ample, plus précise, que l'on emprunte au calme d'un appartement. Elle l'emmène, lui fait visiter les pièces qui composent le pied-à-terre classique aux murs couleur de froment vert. Par contraste avec les meubles de goût qui ornent le salon et la salle à manger situés en façade, la chambre fait penser à l'Angleterre : pitchpin de paquebot, de petite fille modèle. Il n'y a point de siège. Un unique fauteuil qui semble étirer des membres las se carre devant la baie en dentelle. On est obligé de s'asseoir près de terre sur le lit-divan.

Charly s'y laisse choir, donne l'exemple de tout son poids, déterminant sous elle un creux d'où partent des fentes en étoile. Sa robe s'ajuste à ses formes gonflées aux hanches, s'amincit en s'allongeant, puis change de plan, contourne les rotules, délivre les mollets qu'elle a conduits et divisés. Claude se sent poursuivi par le regard enveloppant de l'amante, ce regard qui s'attache aux lignes des jambes, aux courbes du veston cintré. Elle l'invite à venir près d'elle et il obéit. Elle soupire. Elle dit doucement :

— Voyez mon armoire, c'est un cadeau de mon ami. Ce tapis, c'est lui qui me l'a rapporté de Tunis. C'est lui aussi, ces beaux flacons que vous avez vus dans ma loge.

— Ça, c'est lui, le parfum.

Elle met son bras nu devant la figure du visiteur pour qu'il renifle l'odeur de musc et de chypre. La peau du bras est unie, chaude, brune; elle éveillerait le doute (cette femme est-elle réellement blonde ou teinte en blond?), n'étaient les minuscules rayons d'or d'un duvet.

Claude appuie ses lèvres dans le pli du coude. Le bras, comme insensible, ne se retire pas.

— Lequel aimez-vous mieux, — continue Charly tout bas, — celui-là ou celui que je porte ici?

Elle penche le buste en avant, abaisse du doigt la chemisette.

Non! c'est une révolution imprévue : il n'y aura pas de scène deux. Claude fait semblant de humer la chair qui s'offre, puis il s'écarte. Il ne « comprend » pas. C'est qu'il veut éviter la scène trois, et toute espèce de finale.

Pourquoi cette résolution — cette contradiction? Il se sent bouleversé, étonné. Qu'est-ce qui vient d'accentuer d'un coup sa gêne indéfinie? Est-ce la mince écaille du fard, ce bienfaiteur qu'il adore de loin, mais qui, de près, le déconcerte, lui rappelant, à l'improviste, un mauvais souvenir? N'est-ce pas plutôt, sur la commode, la photographie qu'il aperçoit soudain, tangente en son bord supérieur à la glace — comme la main du soldat s'appuie, paume en avant, le long de la coiffure — et qui représente Flore, à Nice, sur la promenade des Anglais? C'est une commotion qu'il reçoit, à la vue de la silhouette juvénile, des yeux chargés d'une naïveté, voulue ou non, de jeune fille. Flore réédite le type qu'il aime. Cette image, associée à certaines visions de côte d'Azur, — robes blanches, œillets piqués aux revers, — l'emporte vers l'objet qui d'habitude l'enfièvre, éveille en lui le désir connu, celui qui reparaît depuis l'enfance à certaines heures, à certains signes — anneaux plus ou moins sensibles d'une même chaîne — et chasse inévitablement la fausse convoitise.

— Le téléphone, Charly!

Les vagues de la sonnerie qui s'enfle, se brise, s'enfle à nouveau, les arrête au moment du faux pas, les tire en arrière. Elle prend l'appareil sur ses genoux, elle parle d'une voix basse, inattendue. Ses paroles, comme sorties chacune d'un

moule spécial, se découpent dans la chambre pleine de silence. C'est Flore qui appelle pour demander l'adresse d'une teinturière. Charly se calme. Elle arrange d'une main ses cheveux qui ne sont pas défaits. Elle dit : « Devine qui est à côté de moi. — Oui, c'est un monsieur. — Oui, que tu connais. — Il est venu me voir pour que je le console. — C'est lui-même. — Je te le passe. »

Dans le récepteur, Claude reconnaît la voix de la femme blessée dans son amour-propre, qui, nonobstant sa colère, veut s'adoucir, rire, séduire. La jalousie la retourne aussi brutalement que se retourne une poche dont la doublure reçoit un coup de poing. Elle prie Claude à venir chez elle le lendemain, puis elle l'attaque : « Vous me trompez, c'est ignoble. Tout cela parce que j'étais de mauvaise humeur l'autre jour. »

Il n'en faut pas tant à Claude, qui, en dépit des apparences, est « bon public », pour croire que la félicité la plus absolue lui sera acquise dans vingt-quatre heures. Il est à l'époque où l'on enfonce et patauge, à chaque pas que l'on fait en avant, dans le sable mouvant de l'aventure. Il promet tout ce qu'exige la voix du téléphone, car il craint maintenant d'avoir commis une faute contre la « bonne foi », contre l' « amour », et désire violemment d'effacer sa tentative auprès de Charly. Il doit immédiatement quitter cette chambre où il perd contenance. Il se lève, il utilise l'excuse la plus absurde : « Il est si tard! » et la hâte du collégien qui sort de classe l'entraîne. L'enthousiasme qui fait jaillir l'idole, détruit symétriquement l'autre être, celui qui l'empêche de fuir, le retarde, celui pour qui, devant la porte, il n'improvise que des paroles brutales, des gestes maladroits.

Dès le porche, l'air du dehors l'arrête, l'enroule dans un filet invisible qui le berce, et éveille le mal de cœur. Claude sent que les grands mots comme : regret, angoisse, espoir, se balancent en lui sans choisir la place fixe, mais qu'une voix sage lui souffle des avis. Elle met en parallèle le bien présent et le bien futur. Elle décrit l'homme qui ne sait point goûter l'aubaine qui vient, parce que, fixement, il en construit une autre dans l'avenir : « Au lieu de caresser le vide de tes deux mains... »

***

Flore déplia le morceau de journal qui contenait la boule de cuivre, et, dans l'ombre du bazar, chercha des yeux une vendeuse.

Elle avait décrété en sortant de chez elle : « Il faut que j'envoie en Vendée une poire de rechange à ma mère. » Ce qui signifiait une poire — ou une pomme — de lit. Aucune puissance ne l'eût détournée de son projet. A la vérité elle ne voulait point passer la journée chez elle avec un homme. Elle ressentait l'ennui du divan à deux places, l'ennui et l'inutilité de l'événement inévitable, surgi de la tiédeur de juin; du silence provincial qui croupit dans la cour, et qu'on écoute, la croisée ouverte; du soupir des seringas qui s'épuisent dans la chambre parmi les dentelles, les cendriers aux pétales de bronze, d'où monte, et torturée, la fumée d'une cigarette à demi-morte. L'idée, en somme, de se donner aujourd'hui à ce garçon — qu'elle avait eue vingt heures plus tôt par téléphone — l'avait abandonnée pendant la nuit. Elle ignorait, d'ailleurs, pourquoi elle n'avait plus envie. Mais, pour peu qu'elle l'eût voulu, elle se fût souvenue d'un entretien avec sa camarade, hier, dans la loge, le soir. Elle sait maintenant que Claude et Charly n'ont pas, comme elle dit, « commis d'amour » ensemble. Elle a confessé son amie. Et l'insouciance, ce store inattendu, qui supprime le plaisir sensuel, s'est déroulée en elle comme descend devant la fenêtre la toile qui arrête le soleil. Souvent le don de soi, s'il n'est pas immédiat et en quelque sorte irrésistible, résulte de l'imitation. C'est le cas des créatures qui ne naissent pas vraiment amantes, et dont les commères aux ongles noirs assurent, sentimentales, qu'elles ont plus de tête que de cœur.

Dans la boutique obscure où le jour refuse de pénétrer, Flore et Claude endurent le relent des peintures sur fer, et celui, nauséeux, du plancher qu'on lave chaque jour. Ils stationnent devant le bouclier de treillage de la caissière. Claude suit sa tourmenteuse avec docilité. Il est donc revenu à sa première façon d'agir; mais c'est l'envoûtement qu'il subit en frôlant cette femme qui le conduit à l'étape d'ado-

ration effacée, plutôt que le raisonnement du manœuvrier. Il est épris au point de lui avoir révélé la dose de fidélité qui accompagne l'adolescent sensible et il est bien coupable : il se le dit. Il faut, habituellement, se couvrir l'âme d'encre noire pour mériter les délices. Il s'est laissé distraire ingénument hier, à mi-chemin, et détourner d'une bonne fortune. Maintenant il éprouve combien il est difficile de le rompre, le galop de la bête avertie qui ne veut pas, au pré, qu'on la touche, ou le jeu saccadé de la vache qui « daille ». Claude pourchassera l'amie chez la modiste ou le fourreur, le confiseur ou le dentiste.

Ils sortent du bazar. La lumière pèse sur la rue. Flore désire rejoindre son propriétaire en un bar du boulevard de Sébastopol. Ils contournent des pans d'armoire qui prolongent la boutique sur le trottoir, immobiles dans une autre atmosphère, et dénoncent la réalité.

La chaleur qui comprime les parois du crâne et trouble la circulation dérègle l'appareil de la perception extérieure, précipite l'association des idées ou la coupe d'éblouissements. Les passants se croisent, se dépassent, se heurtent sur l'étroite marge en bitume de la voie. Une foire de ferrailles et de poteries, installée boulevard de Sébastopol, ralentissait le va-et-vient des piétons. Dans une poussière de sable, des porcelaines, des bronzes, des pendules, des candélabres, tristes choses domestiques amassées dans des toiles, semblaient fuir l'incendie, ou la guerre. L'intimité rendue publique est un spectacle qui donne à l'être une sorte de froncement intérieur. Flore marcha d'un pas moins rapide tout à coup. Était-elle, à son tour, — bien qu'elle affectât d'être à l'aise, — blessée par le fracas des voitures de poids, l'ébranlement des vitrines, l'effort grinçant des tramways ou par le fardeau de feu de l'après-midi? Ou bien, cheminait-elle naturellement moins vite parce que Claude avait cessé de protester : « Où allons-nous encore? »

Elle n'a pourtant qu'à secouer sa tête coiffée d'un feutre clair, sa tête sertie dans ses brunes pommettes de cheveux où des reflets roux circulent, pour écarter, semble-t-il, toute sueur, toute lassitude. Ses mouvements de visage, obliques et brusques, communiquent à sa robe de taffetas noir un frissonne-

ment. Elle regarde de biais son voisin. Ses prunelles l'épient, appuyées ensemble à la grille angulaire des cils. Claude l'ignore. Il marche en silence. Il voit que la coupe qu'il approchait de ses lèvres, s'en éloigne. Sa bonne humeur s'efface, et sa patience, et sa crédulité. Flore l'observe. Elle sait qu'il chiffonne nerveusement des gants derrière son dos. Elle observe ce corps d'homme souple et long dont les épaules se courbent. Inconsciemment, elle distingue le même détail : un col, zéphyr à raies discrètes, qui, sur la nuque, se dégage largement du veston. Elle serre le bras de Claude, et, conciliante, elle le tutoie comme en certaines minutes de trêve :

— Si tu m'achetais quelque chose pour mettre sur ma cheminée : un bronze?

Il s'incline vers elle. Il sourit, préoccupé de ne point paraître bête; puis rougit :

— En avez-vous bien besoin? puisque vous avez un appartement meublé.

— Mais je l'emporterai avec moi quand je déménagerai. Ce sera un souvenir.

Cette fois, il jette :

— Un souvenir de quoi? C'est que, si je ne me trompe, il n'y a rien entre nous?

— Oui; mais il y aurait quelque chose si je voyais que, de votre côté, vous cherchez à me faire plaisir. Si vous me faisiez de gentils cadeaux, alors je vous accorderais ce que vous voulez de moi; tandis qu'à présent...

Il ricana.

— Vous ne pouvez pas penser que je suis dupe.

— Comme vous voudrez.

De nouveau, ils pressèrent le pas, écorchés par le cri perçant des poussahs en baudruche que proposent les camelots, surpris d'être chacun, dans l'assourdissement de la voie publique, une unité pensante, en dépit de la poussière, du pétrole, des papiers d'emballage et d'une senteur de croissants chauds. Le malaise physique de Claude s'accrut. Il s'en prit aux sonneries sans fin, à la tracasserie brûlante de la rue. Il voulut pourtant interrompre la chicane. Il implora :

— Alors, vous me détestez?

— Je n'ai aucune raison pour vous répondre, — répliqua-

t-elle. — Vous ne voulez pas vous intéresser aux choses qui m'intéressent; c'est bien. Voilà tout.

Il insista :

— Si, je vois bien que vous me détestez, je vois bien. Écoutez... non. J'ai presque envie de pleurer.

— Oh! tu m'ennuies; pleure si cela peut te faire plaisir, mais laisse-moi.

Il fit effort pour changer d'attitude, pour employer le ton enjoué. Croyant dissiper par son obstination la bouderie de Flore, il attira son attention sur un bibelot de chrysocale, minuscule et consciencieuse reproduction d'une forme — à peine déguisée d'une paire d'ailes — que l'on envisage comme le symbole grossier de l'amour et qu'un marchand faisait danser au bout d'une ficelle.

— Si je vous l'offre, — risqua-t-il taquin, — serez-vous tentée?

C'est avec un haussement d'épaules qu'elle lui répond cette fois. Alors, comme ils sont isolés dans la foule du boulevard, poussé par un désir qui veut, de sa seule force, réduire l'obstacle, il l'entoure, doucement, à la taille d'un de ses bras pour enfermer entre eux l'aveu qu'il veut lui faire :

— Écoute, je te veux. Il faut que tu m'appartiennes.

D'un vif mouvement du corps, Flore se dégage, et avec une voix où il y a de la méchanceté, de l'ironie, de l'indifférence :

— Mais vous êtes ridicule, mon cher ami, si vous saviez, et pas sortable. Cessez donc. Si ce sont là vos passions, vous pouvez à bon marché les satisfaire. Et puis, si vous vouliez une femme, vous n'aviez qu'à vous marier avec Charly.

La belle conquête s'échappe-t-elle ? Il cherche la parole qu'il faut dire; mais il n'a plus de force, plus d'à-propos dans l'esprit. Il regarde Flore. Il a conscience que la corde qu'il tenait et qui lui écorcha les paumes vient de glisser dans le puits, attirée par un fardeau invisible. Il perçoit un choc. Son cœur, dans le même temps, a rendu le son d'une couche d'eau frappée, et il lui semble, dans un vertige, qu'il en contemple les ondes closes.

Dans un bar, sur des banquettes de cuir, les gens assis en files ressemblent à des animaux béats. C'est le printemps. La rue, où s'enroule le bruit des autobus, se répand, à l'inté-

rieur de l'établissement dont les vitres sont ouvertes. Flore s'asseoit à la table de son propriétaire-septuagénaire. Le vêtement d'alpaga de cet homme se distend, amolli par un corps énorme. Son visage semble secréter une huile. Une jeune femme, auprès de lui, s'amuse, qui lui met des chalumeaux dans le nez. Flore est charmeuse, gentille. Veut-elle reconquérir ou conquérir ? Elle accapare progressivement le vieillard. Le jeu des pailles cesse. La conversation s'anime, maniée par elle. Claude ne parle pas, ne fait point « partie » des trois autres. Il leur est étranger comme on peut l'être aux musiciens, aux inconnus que l'on voit de profil. C'est la minute de détresse où l'on subit l'insistance niaise de l'orchestre qui pourtant exécute mollement. Claude ne voudrait pas s'en aller afin de ramener sur terre sa chance qui fait naufrage. Toutefois il a peur d'être ridicule. Il glisse à Flore dans l'oreille : « Je vais être obligé de vous quitter : mais je vous apporterai demain une surprise. »

Elle répond d'un signe de tête. Elle ne l'arrête pas. Elle le laisse partir. Il se retrouve seul dehors, abandonné de sa fausse maîtresse. Il « se constate » seul sur le boulevard, en dépit de la foule qui le heurte et se renouvelle. Quelle est donc cette journée de juin qui s'achève dans une atmosphère de brasserie, d'apéritif, et de salon de coiffure ?

Pour bon nombre d'hommes naïfs ou physiquement repoussants, le « cadeau » est le passe-partout qui sert pour crocheter les cœurs. Mais il a pour ces êtres la valeur d'un baume pharmaceutique : il les fait heureux, dupes ou victimes. Il prolonge pour quelques-uns l'espoir, comme on prolonge la vieillesse; pour d'autres il équivaut à un placement d'argent; mais ce placement-là comporte une foule de risques.

Après la matinée du dimanche suivant, Claude apporta à son amie, au théâtre, une ampoule de parfum ventrue dans un écrin de satin. Ce cadeau, modeste, avait le double avantage de limiter le péril de prodigalité et d'être, à peu près, l'expression de ce qu'on entend, d'ordinaire, par « surprise ». Flore ne pouvait pas refuser le tête-à-tête qu'il lui proposa. Il réclamait seulement une promenade, dehors, dans la rue, où elle voudrait, bien heureux encore qu'elle voulût, qu'elle parût consentante, amie.

Ils allèrent à la fête de Neuilly. Le jour était mal choisi, mais les caprices de Flore offensaient naturellement le bon sens. Orientés à droite quand il convenait qu'ils fussent orientés à gauche, ils avaient du *Wetterhäuschen* des Badois l'incertitude et la fantaisie. Il dut souffrir la présence de Charly. Elle s'était invitée elle-même. C'était la première fois qu'il la revoyait depuis la visite qu'il lui avait faite. Elle ne paraissait pas lui garder rancune; mais lui parlait maintenant en camarade que l'on néglige et avec qui l'on n'a pas à se gêner.

La foule les déçut tous les trois. Ils errèrent parmi les baraques foraines. Ils pénétrèrent dans quelques-unes, virent des créatures volantes, des somnambules, des serpents charmés.

Puis il fallut fuir cette fête, fuir la populace et son odeur, faite de pommes de terre à l'huile et d'espadrille, de pain d'épice et de sable soulevé.

Mains sales et laideur des gens pressés sur la plate-forme du tramway, qui se balance et perd l'équilibre sur la voie, comme le long d'un fil une bête qui rampe. A la barrière nouvel auto-taxi. Flore n'hésitait pas à se détourner de son chemin pour contenter Charly et la déposer à la Madeleine.

En arrivant dans Montmartre, Flore ne voulut point qu'on pût, devant chez elle, remarquer qu'elle sortait de voiture avec un jeune garçon. Aussi fit-elle arrêter le fiacre dans une rue voisine. Une lumière de fin de journée d'été dorait avec violence les murs. Aux façades, les volets cuits étaient clos. On eût dit d'un silence épais de ville d'Afrique. Quand Claude lui proposa une prochaine promenade, elle accepta tout de suite, et fixa elle-même le rendez-vous :

— Tu as été gentil, — dit-elle, — et puis tu m'as apporté un flacon. Je vois que tu cherches à faire quelque chose pour ta petite amie.

Le taximètre battait. Elle ajouta :

— Tu as même mérité que je te donne ma petite bouche.

Elle s'avança de biais sur la banquette et appuya les épaules du jeune homme contre l'étoffe grise. Elle se pencha sur lui. Claude la retient à peine. Il n'y pense pas. Il écoute quelque chose dans l'air; mais ne perd pas conscience qu'il est là — la nuque suppliciée. Ses yeux qui ne voient pas, lisent

obtinément, de côté, tandis que le baiser dure, le placard de l'auto : 714-G3.

La bouche humide, tiède, s'est posée — tampon d'une poste qui veut marquer son nom et l'heure — sur sa bouche, douce encore, d'adolescent, qui seulement se rase depuis une année. Une marque rouge s'imprime en travers. Elle biffe, elle annule deux lèvres, elle barre une âme. Puis Flore retire complètement cette griffe hardie, « sa » griffe tenace et profonde, « sa » griffe faite de pommade et de parfum.

***

Des phares arrosaient les dessous du Bois, où des moteurs ronflent. Dans le jardin, la table choisie s'enfonçait dans l'ombre et, sous leurs pieds, Flore et Claude faisaient bouger des confettis de pierre. Ils percevaient des tintements de verrerie. Quelqu'un remua la main, alluma une cigarette : un couple sortit un instant de la nuit, en complot muet.

Pour la seconde fois, elle voulait plaire à son ami, et comme c'était le premier soir de liberté — la fermeture du music-hall avait eu lieu la veille — elle le lui consacrait.

Les lumières éclataient, silencieuses, sous des boules de feuilles. Les arbres semblaient des abat-jour dentelés. Un tronc cachait aux yeux de Claude le globe d'un arc électrique, et la broussaille paraissait elle-même surprise d'être enflammée de cette façon. Claude soupira :

— C'est ça, l'intimité, alors?

Elle répondit :

— Je suis une travailleuse, moi.

— Mais il n'y a plus de revue; alors, c'est fini, demain, nous pourrions...

— J'ai des courses à faire, maintenant.

— Envoie ta femme de ménage.

Elle suivit des yeux un homme qui passait, le canotier en arrière, à molles enjambées, froissant la moire du gravier. Elle parla plus bas :

— Ça m'ennuie de la faire revenir, je lui dois de l'argent.

Il se laissa prendre aux ténèbres. Il lui saisit les bras.

— Depuis que je te connais, je ne t'ai jamais vue seule.

Elle dit :

— Si tu voulais me rendre service, alors nous resterions chez moi demain.

Elle expliqua qu'elle devait trois mois de gages à sa femme de ménage et que, chez sa lingère, certaines fines toiles « couleur mode » n'étaient point payées. D'autre part, les photos qu'elle avait fait faire d'elle, moulée en papillon, avec des ailes, dans son maillot du « Finale des Finales », l'attendaient chez le photographe. Tous ces frais étaient inattendus; ou plutôt elle avait mal établi son budget pour une fois, et c'était bien fâcheux, car l'industriel ami qui, chaque mois, soldait avec fidélité la note de ses plaisirs volés, refusait d'entrer en des explications supplémentaires. Et elle se fût fait scrupule d'emprunter de l'argent à une compagne, tandis qu'à un « monsieur »... Et elle entamait une dissertation : « Je comprends qu'on ait des « extras » pour l'argent... »

Claude, tout naturellement et humblement, acceptait de lui rendre service. Il acceptait, mais à condition — et sa voix tremblait — à condition de devenir pour elle autre chose qu'un camarade, autre chose que l'être dont on s'approche un peu, mais que l'on écarte en même temps fermement.

Elle accorda cette promesse.

Alors il lui fit observer qu'elle se donnait peut-être vite, sans réfléchir, et que, en somme, la délicate ivresse que procure l'obscurité en était peut-être la cause.

Elle proclama :

— Non, quand je promets, je promets. J'y vais de ma parole d'honneur.

L'électricité blanche des arcs, éloignés parmi les arbres, et dominant les massifs, couvrait les géraniums — tendus comme des poings — d'une couleur lunaire. Claude, plein de sentiment, les regardait : groupements de trèfles, lustrés, charnus, sous lesquels des feuilles rondes en volants, que marquent des taches lie de vin, s'élargissent, pyramidales. Des souffles d'air odorant faisaient trembler les dociles têtes des fleurs, et bouger leurs tiges, qui ploient d'un mouvement saccadé, d'un mouvement d'artères raides et lasses. Silencieusement, Flore éclata de rire :

— J'ai l'air de me vendre, n'est-ce pas?

D'un doigt mouillé de salive, elle releva la frange de ses cils. Elle ajouta :

— Tu peux malgré tout me rendre service, va; d'autant plus que je ferai pour toi bien autre chose.

Du lac voisin vinrent des murmures, des bruits d'aviron. Elle lui dit combien elle se sentait joyeuse d'être en vacances et soulagée de n'avoir plus à subir chaque jour sur sa bouche l'haleine d'un *partner* déplaisant. C'était une grande sottise de la vie que lui, Claude, n'eût pas su danser pour la scène; ils eussent pu, ainsi, travailler ensemble. Le travail en commun, bien plus que les divertissements d'une ville, rapproche les êtres et les lie. On part, on revient ensemble. L'année prochaine l'emportera sans doute à l'étranger, probablement en Italie. Elle regarda la pièce d'eau qui se ride et prolonge en scintillements le luxe flamboyant des globes suspendus aux aisselles des arbres. Comme elle distinguait, — fleurs éclairantes, nénuphars de lumière — des coquilles rousses et jonquille posées sur le liquide, elle demanda s'il est bien vrai qu'un lac ainsi garni de lampions ressemble, dans la tendresse sensuelle de l'espace, à une vue de Venise. On est libre un instant de s'y croire transporté. Malheureusement ces imaginations sont fugitives, il n'en reste plus rien quand le jour naît. Tout le rêve que l'on contient en soi se dissipe sous la lourde brutalité des choses de ménage, les difficultés où l'on se heurte dans les relations, l'aimable hostilité des amis, les réclamations des fournisseurs. Elle préférait, en somme, que Claude lui donnât ce soir même l'argent, de façon qu'elle pût faire acheter des tartes pour leur goûter du lendemain et qu'elle pût, de bonne heure, envoyer sa domestique régler les comptes. Au surplus, ils ne seraient pas gênés par elle dans l'appartement; Claude ne la rencontrerait pas, ce qui valait mieux.

Flore accepta les deux mille francs qu'avec une sorte de pudeur, il lui tendit sous la table. (Depuis qu'il la connaissait, il tenait avec lui chaque jour toutes ses économies d'étudiant, craignant sans cesse de n'être point assez riche pour se comporter avec élégance envers une femme qui aime dépenser largement son or, ou plus exactement celui d'autrui.)

Une ample inclination des platanes fit passer des dentelles, des panaches de feuilles devant les foyers blancs de l'électricité. Le vent se leva. A cette heure du soir, le promeneur qui n'est pas aveuglé par l'amour s'étonne que la nuit du Bois soit gonflée de langueur — incertain si les doux ballons de lumière qui reposent sur l'eau, portent l'esprit à la chasteté, ou l'invitent à des rêveries de luxure.

Ils entendirent derrière eux le ronflement d'un moteur soudainement mis en marche, puis l'auto, cachée par des lauriers, commença de rouler et ce fut de nouveau le calme. Flore voulut rentrer. Elle laissa Claude l'accompagner jusqu'à sa porte, mais prit la précaution de faire découvrir la voiture. Elle embrassa le jeune homme d'une façon rapide.

Il manifesta le désir de monter chez elle. Elle refusa. Il ne fallait pas qu'il courût le risque de rencontrer son amant. D'ailleurs ils se verraient le lendemain bien assez. Pour le consoler elle lui promit de le rejoindre aussi le matin vers onze heures au restaurant de la Porte Dauphine. L'apéritif serait un prélude. Ils ne se quitteraient plus de la journée.

Comme il insistait pour la suivre tout de suite, elle dit :

— Veux-tu me faire fâcher avec mon ami? Tiens-tu à ce que je ne te revoie jamais?

***

Il ne jeta pas les yeux sur le journal dont il s'était muni. Il connaissait son incapacité de lire dans certaines minutes de tension d'esprit. D'un mouvement facile de tête, il épia le va-et-vient des passants. Il se sentait victime du malaise où nous met d'habitude l'attente d'une joie : il avait mal dormi, sa poitrine était comprimée, son corps fragile. Les murmures qu'il percevait autour de lui constituaient autant d'ébranlements qui gâtaient l'harmonie du Bois. Il s'était assis dans le jardin du pavillon de manière à surveiller facilement les entrées. Il entendait le garçon qui se hâte et dont le tablier claque, rapide, d'un résistant bruit d'ailes; et aussi le pigeon boitillant et ventru qui, dans le silence, tombe à quelques pas.

Le vieil oiseau qui meut au ras de terre, la masse de son

corps, attire l'œil, mais ne fixe point l'âme. Claude ne se délectait pas de sa présence intimement. S'il accueillait tous les êtres, toutes les sonorités, c'est parce qu'il se préparait à se remplir d'une seule personne, et que, dans l'attente, se trouvant vide d'elle, entrait en lui n'importe quoi. Il se voyait dans la situation d'un homme que l'on forcerait d'examiner le fond d'un abîme, après l'avoir placé dans la position du mannequin classique qui sourit, buste penché et doigts en accroche-cœur. Il y distinguerait des choses infimes, mais préférerait regarder ailleurs.

Il se morfondit pendant une heure et demie. Flore ne vint pas.

Cette lente façon de souffrir entraîne un engourdissement cérébral. Il sentait confusément qu'il lui faudrait partir, mais il ne parvenait pas à comprendre les mobiles de l'agitation d'autrui. Puisqu'il languissait depuis une heure et demie et qu'il était en train de faire le sacrifice de sa félicité, ne devait-il pas continuer de faire le calcul de ce sacrifice, ne devait-il pas rester aux aguets un certain temps encore? Cela coûte-t-il beaucoup de patienter un peu plus quand il subsiste une dernière chance peut-être?

Par-dessus les troènes où les pierrots pépient, il considère les autos qui se croisent d'une façon fébrile, grondeuse, opiniâtre. Ils avancent et ils reculent; ils tournent et hésitent; ils semblent consumer inutilement leur énergie. Ils obéissent à une volonté. Ils marchent, s'arrêtent, stationnent, et repartent. Claude songea qu'il vient incessamment dans la vie un instant où il faut commencer de juger s'il convient, oui ou non, d'agir. A ce moment, il se leva, éprouvant une sorte de vertige. Il y avait, dans l'Avenue du Bois, de la brume, et le ciel portait, par places, la marque de pouces sales qui se seraient essuyés sur sa surface blanche.

Le même jour, Flore fit téléphoner chez Claude pour expliquer l'absence.

Une voix de femme dit : « Mademoiselle fait prévenir monsieur qu'elle ne pourra pas le recevoir cet après-midi comme c'était entendu, parce que le médecin a conseillé à mademoiselle de partir pour la campagne. »

Claude n'a pas de présence d'esprit. Le mensonge le surprend et l'émeut. Dans les premières minutes, il demeure stupide et sent en lui s'élargir une angoisse. Heureusement une réaction se produit vite. Son sang recommence de jaillir dans ses artères, le poussant à de folles tentatives. Il éprouve d'abord l'envie de tuer quelqu'un ou de crier à ses murs : « Je t'aime ! » Il voulut courir chez elle ; mais l'instinct de sa dignité l'arrêta, ou peut-être l'idée que la démarche serait inutile. Il fallait aussi éviter de se trouver face à face, dans l'appartement de Montmartre, avec l'ami, l'entreteneur, l' « homme de base ».

Il tenta de rencontrer Flore ailleurs. Il courut au bar de la rue de l'Opéra, à la brasserie du boulevard de Sébastopol, chez quelques fournisseurs. Il ne la vit pas. Alors, il songea à passer au théâtre, à « son » théâtre, ou plus précisément au salon de danse voisin, où parfois elle s'attarde avec des camarades.

Au moment qu'il y arrivait, il se heurta à Charly, qui, allègre, fardée, sortait en hâte, cape au vent. Que faisait-elle là ? Où allait-elle ? Il crut à l'aubaine retrouvée et tenta de la retenir par une œillade et des paroles réparatrices. Mais elle ne s'arrêta pas. Elle s'envola, fit un geste de la main et éclata de rire.

Il se résigna. Il parvint à se résigner avec la même rapidité, et la seconde attente commença, aussi navrante que celle du matin, mais d'un autre genre. Quand on lèche une écorchure que l'on s'est faite, on connaît la dimension de cette écorchure. Rien ne fera que le coup qui l'a déterminée l'agrandisse, et c'est une consolation. Toutefois, elle n'enlève pas la sensation de brûlure.

Il se fit servir une orangeade par contenance.

Il y avait seulement dans la pièce muette une femme et un jeune homme, occupés à goûter dans le coin le plus sombre, sous l'escalier, lamé d'argent et de jais, qui mène à l'étage supérieur. Un tulle rose à points noirs garnissait les fenêtres, voilait l'électricité ; les poufs, les carpettes, les pas de la camériste qui glisse à peu près invisible, les guéridons recouverts de papiers empesés, composaient le silence délicat qui précède, d'habitude, les musiciens, et le mordant soupir des

archets. N'ayant point envie de boire, il regarda le couple. Ce spectacle l'attendrit. Il percevait le tintement irrégulier et déchirant des cuillers sur la porcelaine, et, avec une clairvoyance amère, il épia ces deux êtres qui, sur le même canapé se penchaient l'un vers l'autre :

— Il est trop fort. — Oui — beaucoup d'eau — une goutte de lait.

Claude vit le groom descendre sur le ventre le long de la rampe de l'escalier. Il entendit le bruit doux de ses pieds qui touchaient le tapis. Il se sentit étouffer. A ce moment, comme si cette intimité qui s'étalait sous ses yeux n'eût pas suffi, des notes de piano — ébranlées par une main profane au premier étage — grelottèrent, discordantes. Il se leva, las, ébloui. Et puis au même instant, il voulut se rasseoir. Après tout, cela ne valait-il pas la peine d'allumer une cigarette?

MAURICE COURTOIS-SUFFIT

PARMI LES HOMMES[1]

V

Le séjour d'Erik chez le forestier se prolongea pendant plusieurs semaines.

Blom ne pouvait plus se passer de lui. Ses conversations avec cet étranger, qui avait tant vu, lui révélaient sa pauvreté intellectuelle. Il hochait la tête.

— Que savons-nous ici dans notre coin? Nous croyons que le monde ne s'occupe que de notre question agraire et de nos impôts imbéciles. Si quelqu'un parle ici d'une guerre en Europe, on dit : il est fou. A notre époque! Impossible. Et l'humanité? et le progrès?

Erik avait « réveillé » Blom. Il participait maintenant à la vie universelle. Dans sa cervelle se dessinaient de nouvelles cartes d'Europe. Et en cas de conflit, comment se ferait le groupement des puissances?

Les repas dans la maisonnette se passaient en discussions de haute politique.

Catherine était silencieuse, écoutant sans entendre. Elle ne voyait qu'Erik.

Pourtant, Erik oubliait sa présence. Il avait trop à faire pour répondre aux nombreuses questions de son hôte. Il sentait qu'il insufflait une vie nouvelle à ce cerveau ensommeillé; cela l'intéressait.

Joe était devenu l'enfant gâté de la maison. Son visage en caoutchouc et son immense bouche amusaient toute la région.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 août.

Il était heureux qu'on rît de lui; cela prouvait qu'on le remarquait.

Il dévorait des yeux les mollets rebondis des vachères et leurs grosses mains rouges qu'il aimait au-dessus de tout. Ces mains ressemblaient à une espèce de corail que dans son enfance il allait chercher en plongeant au risque de disparaître dans la gueule des requins. Et voici que les coraux venaient d'eux-mêmes à sa rencontre! Et ces mains rouges lui pinçaient le bras ou lui glissaient des fromages à la crème dans la bouche!

— Il fait charmant vivre ici, — disait-il à Erik en dodelinant de la tête.

Erik ne pouvait écrire que pendant la nuit. Il fallait que l'obscurité régnât dehors pour que ses pensées ne s'envolassent pas avec les nuages ou les oiseaux.

Le titre de son livre était : *la Haine.*

Il démontrait l'énorme perte de force, de calculs et de volonté que la haine coûtait journellement à l'humanité. Il la décrivait sous toutes ses formes : dans l'existence familiale, dans la vie amoureuse, dans les relations commerciales, dans la vie des classes sociales, des nations...

Son livre terminé, il lui faudrait se décider à quitter ses chères forêts.

Un jour, en rentrant de promenade, il trouva Catherine assise dans le petit pavillon du jardin, les mains croisées, le regard fixé au loin, absorbée par ses pensées. Ses petites filles jouaient près d'elle en poussant des cris joyeux pendant que les chiens sautaient et aboyaient; mais Catherine était perdue dans ses rêveries.

— Vous faites des rêves heureux? — demanda Erik en souriant.

Catherine tressaillit et elle posa sur lui, silencieusement, un regard lourd et triste qui disait : « Et c'est vous qui me demandez si mes rêves sont heureux... vous! »

Erik fut tout bouleversé. La vérité, en un instant, lui était apparue.

Il partit le lendemain. Blom était inconsolable.

— Promettez-moi de revenir, — dit-il en serrant violemment Erik contre sa large poitrine. — Du moins, ne me

laissez pas sans nouvelle! J'ai besoin de vous pour continuer à suivre la vraie vie.

Erick le promit.

Catherine lui dit adieu sans le regarder.

Erik fut étonné de la rapidité et de l'aisance avec laquelle on le reçut partout à Copenhague; non parce qu'il était un Danois, mais parce qu'il était un étranger! Pourtant on ne le traîtait guère comme un étranger. Tous lui parlaient si librement et se critiquaient si impitoyablement les uns les autres, comme s'il était déjà au courant de leurs jalousies mutuelles. Mais les méchancetés se disaient en riant.

Dans ce pays, on aime surtout la plaisanterie. Avoir l'esprit mordant est considéré comme une qualité de premier ordre. On n'épargne pas son meilleur ami si on peut faire de l'esprit à ses dépens.

A la vie amoureuse elle-même, se mêle la plaisanterie. Un Danois sourit de son grand amour comme un homme mûr s'amuse des folies de son jeune fils. Et les femmes, que, du reste, Erik trouvait jolies, libres et franches, parlaient avec un sourire ironique de leurs grandes passions et de leurs inévitables déceptions.

Erik trouva du charme à cet esprit superficiel et léger. Il différait tant de celui des autres capitales, où des volontés fiévreuses se dissimulaient derrière une agitation intense. Dans ce pays il n'y avait aucun rêve de conquête, aucun désir de réparer des humiliations nationales. Les Danois donnaient l'impression d'avoir une seule préoccupation : tirer le plus de plaisir possible de la vie.

Quand Erik présenta le manuscrit de son livre à un éditeur, celui-ci en feuilletant les pages le regarda avec un petit sourire malicieux.

— Vous l'intitulez : *la Haine*! — dit-il. — Ce livre n'aura aucun succès chez nous. Ici nous ne nous haïssons pas; nous nous trouvons seulement ridicules.

Quand Erik revint, son éditeur le reçut avec le même sourire.

— Vous êtes trop brutal, monsieur Brandt, — déclara-t-il. — Vous dites les choses telles qu'elles sont, et vous les dites

avec gravité! Nous n'aimons pas ce genre. La vérité est toujours ennuyeuse à lire, à moins qu'on ne la dise en plaisantant. Du reste, le monde n'est pas aussi tragique que vous le pensez. On s'arrache un peu les cheveux de temps à autre; c'est tout... Mais on dîne quand même ensemble avec plaisir.

Huit jours après survint l'assassinat de Serajevo. Personne, au Danemark, ne prit la chose au sérieux. Quand l'Autriche envoya à la Serbie son ultimatum insolent, on sourit et l'on dit : ce n'est que du bluff; les Autrichiens n'oseront pas se battre avec les Serbes, qui sont des soldats aguerris. Quand la Russie se mit du côté des Serbes, on dit : les Russes n'ont ni chaussures, ni fusils, mais ils veulent entrer dans la partie d'échecs pour prendre leur revanche de Port-Arthur. Quand l'Allemagne lança son ordre de mobilisation, on écarquilla les yeux : « Ça commence à chauffer », disait-on avec un sourire; et on ajoutait la phrase habituelle : « Tout s'arrangera ». Mais, lorsque les déclarations de guerre se mirent à pleuvoir à l'est et à l'ouest, les Danois se regardèrent stupéfaits et tremblants. Était-ce donc vrai? Une guerre européenne? Grand Dieu! Et le Danemark? Aucune défense possible. Dans une heure, Copenhague pouvait être bombardée par les canons à longue portée de la flotte allemande.

Et ce fut la panique. On prit les banques d'assaut. Les gens quittaient la capitale pour se réfugier dans les campagnes. Qu'allait-il se passer? La France arriverait-elle à temps pour défendre la Belgique? L'Angleterre ferait-elle cause commune avec la France? Et l'Italie? Et la Grèce? Et la Bulgarie? Et la Turquie?

Dès que l'Allemagne eut pénétré en Belgique, Erik comprit que l'Angleterre ferait cause commune avec ce pays. Il se rappelait les paroles de Lord Stanmore : « L'Angleterre sera toujours du côté du faible; d'abord parce que c'est un beau geste; ensuite parce qu'elle ne tolérerait pas qu'une autre force plus grande que la sienne se développât à côté d'elle. »

Il ne doutait pas non plus que la guerre ne fût longue. Il connaissait l'énormité des enjeux. Il savait combien d'ambitions il faudrait calmer, combien d'appétits il faudrait satisfaire. Cela serait très long à mettre en ordre. Il fut saisi

d'horreur par la cruauté inattendue avec laquelle la guerre débuta. Quand l'Allemagne commença à décimer la population belge, quand Sa Majesté Impériale proclama : « Répandez la terreur pour que l'ennemi tombe vite à genoux, ainsi la terreur est humaine ! » alors Erik décida de participer à la guerre...

Il était très difficile de quitter le Danemark, mais grâce à sa carte de correspondant des journaux de Lord Stanmore, Erik trouva place à bord du dernier vapeur à destination du Havre.

Joe ne savait pas ce que c'était qu'un engagement volontaire ; il savait seulement qu'il accompagnerait Mister Brandt n'importe où.

Erik laissa son automobile à la garde de Blom. Les larmes coulèrent sur les joues du forestier quand il dit adieu à Erik.

— Dire qu'un homme d'élite comme vous sera peut-être abattu par une balle stupide ! — s'écria-t-il.

Catherine évita de lui dire adieu.

— Elle est là-haut sur son lit et elle pleure. — dit Blom. — La guerre lui secoue les nerfs. Tous ces pauvres enfants belges, en fuite, affamés !... Elle doit penser à ce qui aurait pu arriver aux siens...

Puis, Erik et Joe partirent.

VI

En route, Erik écrivit à son père :

Là-bas dans ton île lointaine, la sottise de cette guerre doit t'épouvanter plus encore que les tremblements de terre et les cyclones qui déchaînent les forces de la nature.

Je me mets du côté des Français ; du côté de ceux qui se défendent, la guerre perd son caractère de stupidité ignoble.

Ne sois pas inquiet pour moi. Je ne serai pas tué. Je sais que je dois être utile à quelque chose en ce monde... je ne sais pas encore à quoi... mais sûrement à autre chose qu'à former avec des millions d'autres hommes, un mur vivant.

N'en dis rien à maman. La pauvre! son prie-Dieu n'aurait pas une minute de répit.

Adieu, mon cher papa. Un jour, j'irai te revoir là-bas, dans notre vieille île que j'aime.

Ton Erik.

Puis il écrivit à Mrs Burnington :

Je vais avec les Français. Pas par enthousiasme, mais par écœurement. Mon imagination est devenue malade. Elle me représente sans répit le cortège de fugitifs, d'affamés, de mutilés, que cette guerre immonde traîne déjà dans son sillage. Oui, mon imagination est atteinte, et c'est pourquoi il faut que j'agisse.

Ma pensée est avec vous.

J'allais précisément rentrer chez moi quand la chose est survenue. Chez moi. Où est mon « foyer »? Là où vous êtes.

J'étais en route vers vous?...

Véra, nous avons gaspillé de longs mois de bonheur. Mais vous l'avez voulu.

Pensez à moi. Laissez-moi croire que mon amour se rencontre de loin avec le vôtre... cela m'aidera à supporter bien des choses.

ERIK

La guerre!

Un enfer indescriptible.

Des jours et des nuits de tension nerveuse sans une minute de repos; les attaques incessantes de l'ennemi qui lançait sans cesse des troupes fraîches, tandis que la petite division d'Erik s'éclaircissait de plus en plus. Une pluie de fer et de feu.

Non, aucune imagination ne pouvait se représenter cela : les visages verdâtres des blessés, leurs cris, leurs gémissements, leurs dernières convulsions, le sol bouleversé par les obus, des cratères profonds alternant avec des amas de terre boueuse cachant mal des pieds ou des mains de cadavres...

Enfin, un moment de repos!

L'infernal vacarme s'apaisait, et on pouvait s'asseoir, la tête pendante, sans une pensée, le corps paralysé de fatigue, comme une bête accablée. Où était-on assis? Sur des cadavres à demi recouverts de terre. On regardait les cadavres, hébété... on restait dessus... on mangeait son pain!...

Quand l'ordre de la retraite fut donné à l'armée française,

les figures des soldats étaient comme pétrifiées de douleur. Une heure auparavant, Erik croyait que l'ennemi avait été repoussé. Ce n'était donc qu'une insignifiante victoire locale.

La compagnie d'Erik était réduite à une quarantaine d'hommes. Elle en comptait au début près de deux cents. Joe était parmi les vivants.

Il n'avait pas abandonné Erik : « La guerre, c'était pour lui veiller sur Mister Brandt ». Il tremblait comme une bête apeurée quand les obus commençaient à pleuvoir, mais il s'élançait sur les talons d'Erik quand celui-ci courait à l'assaut.

Il avait déjà sauvé une fois la vie de son maître quand un obus l'avait enseveli sous un monceau de terre, tandis que de nouvelles masses de fer ardent continuaient de tomber. Joe le secourut et l'emporta.

Erik marchait comme un automate au milieu de sa petite troupe. En arrière! Sa fatigue était telle qu'il n'avait plus de pensées. Ils n'étaient tous que des bêtes, des bêtes traquées.

Sur les visages blêmes, épuisés, torturés, on pouvait lire : nous ne sommes pas battus. Erik avait, malgré la triste vraisemblance, la certitude que la France ne serait pas vaincue. L'équilibre des choses ne permettrait pas à une seule nation de dominer le monde. Le calcul le plus génial ne peut ébranler la force mystérieuse qui règle les caprices du hasard et fait osciller le fléau de la balance. A un certain moment, surgit l'obstacle inattendu qui défie toute prévision...

Erik fut blessé à la bataille de la Marne. Un éclat d'obus l'atteignit au pied gauche. Il ne sentit pas le coup, mais Joe désespéré cria : « Mister Brandt, Mister Brandt », en montrant le pied de son maître! Erik vit le sang jaillir; il noua son mouchoir autour de sa cheville pour arrêter l'hémorragie.

Le bombardement continuait. Les infirmiers n'arrivaient pas encore à l'endroit où Erik se trouvait; il s'assit au bord d'un fossé pour attendre... Puis il perdit connaissance.

Quand il revint à lui, Joe, haletant d'effroi, lui secouait le bras en hurlant : « Mister Brandt pas mourir! »

Erik essaya de sourire mais les douleurs lui arrachaient des gémissements. Alors, Joe saisit l'épaule de son maître et, le traînant et le portant à demi, le conduisit vers l'arrière...

n'importe où, pourvu qu'on s'en allât... Il le fallait... Oh! il le fallait... car il observait avec angoisse sur le visage de son maître cette couleur livide qu'il avait déjà vue sur des cadavres.

Vers le soir, ils arrivèrent à une petite gare d'où partait pour Paris un train sanitaire. Mais il n'y avait plus de place. Alors ils restèrent assis toute la nuit sur le quai, pressés l'un contre l'autre, sans avoir trouvé à manger ni à boire.

La gorge d'Erik brûlait de fièvre.

Au matin, Joe, sans demander la permission à personne hissa Erik à demi évanoui dans un wagon à bestiaux qui se trouvait sur une voie de garage.

Puis, le wagon à bestiaux se remplit de blessés. Joe se fit tout petit et s'accroupit dans un coin derrière Erik pour ne pas être chassé de là comme « pas assez blessé ». Mais personne ne l'inquiéta. Quand vint la nuit, le wagon fut attelé à un train d'ambulance. Lorsqu'ils arrivèrent à Paris, la gangrène avait commencé son œuvre.

Joe ne cessait de crier à toutes les infirmières qui attendaient sur le quai qu'il fallait absolument qu'elles vinssent à eux. Deux Anglaises l'écoutèrent enfin.

Erik fut transporté à leur hôpital.

Ce qui restait du pied du blessé fut aussitôt amputé. On avait l'espoir de préserver la jambe.

Erik se réveilla dans un lit. Dans un lit! Quel ineffable bien-être! Où était-il? Ah... Un hôpital! Maintenant tout lui revenait à la mémoire... Une infirmière était assise auprès de lui

— M'ont-ils coupé le pied? — demanda Erik.

— Non — répondit-elle avec hésitation. — Une petite opération seulement qui...

Mais Erik avait déjà compris...

« Infirme! » pensa-t-il, et il se tut. Vera, Vera : ce nom martelait son cerveau. Qu'allait-il devenir maintenant qu'il était mutilé?

Pour la vingtième fois, il relut la lettre de Vera qui lui était parvenue juste avant la retraite.

Elle lui avait écrit :

Je ne puis me représenter vraiment que vous vous soyez

engagé et qu'en ce moment même, vous soyez en pleine guerre. Il y a une heure que j'ai reçu votre lettre, et je n'ai fait que marcher désespérément dans ma chambre. Si vous étiez tué, je ne serais plus qu'une loque humaine. Ces grandes épreuves sont-elles donc nécessaires pour que nous voyions clair au fond de nous-mêmes? Maintenant, je ne comprends plus que j'aie pu vivre séparée de vous, quand il m'eût été possible d'être à vos côtés... et cela seulement par un stupide égoïsme, parce qu'il me semblait que je ne vous aimais pas assez et que mon bonheur ne serait pas aussi grand que je l'avais rêvé. Plutôt tout perdre. Quelle folie!

Peut-être ne vous seriez-vous pas engagé si j'avais été près de vous. Quand j'y pense, je me sens plus misérable que je ne saurais vous le dire.

Comment aurai-je des lettres de vous? Ne perdez aucune occasion de m'envoyer un mot. Jour et nuit, je n'aurai que cette pensée : savoir si vous vivez, si vous souffrez, si vous êtes blessé!

Aveuglée, je n'avais que haine contre la guerre. Je ne l'avais pas encore sentie... *elle ne m'avait pas encore déchiré le cœur; elle était trop lointaine.*

Je voyais nos jeunes soldats partir en chantant, mais je fermais mon cerveau et mon cœur. Je ne voulais pas souffrir en pensant à ce que tout cela signifiait réellement. Je ne voulais pas me représenter ce qui attendait ces jeunes hommes. Et je ne comprenais pas encore les visages douloureux des femmes pour qui un de ces hommes était toute la vie. Je ne comprenais pas avec quelle terreur elles s'emparaient chaque matin des journaux pour y chercher parmi les morts le nom chéri.

Mais je vais donc parcourir moi-même ce calvaire.

J'ai été trop exigeante; j'ai voulu trop de bonheur. La punition est dure. Je vous aime. Je ne veux *pas vous perdre!*

VERA

Oh, comme cette lettre lui avait fait du bien... Toute souffrance s'évanouissait à la pensée de cet amour! Un pied perdu? Tant pis, un bras, ou les yeux, c'était pire. En réalité il s'en était tiré miraculeusement. Et Vera l'aimait! La vie était bonne. Et puis, la victoire! Il n'en doutait plus, depuis la Marne. Elle lui était nécessaire, la victoire.

Dès qu'il eut assez de force, il écrivit à Véra.

Vous m'aimez, Véra! Votre lettre était mon porte-bonheur pendant la retraite. Il y avait des moments où j'aurais accueilli la mort comme un soulagement, pour ne pas souffrir davantage, mais vous étiez là! Ma seule raison de vivre, c'était ma volonté de vous revoir, vous qui m'aviez écrit cette lettre. Je ne puis vous dire plus profondément : merci.

Je suis maintenant à Paris, sorti vivant de la chaudière diabolique. Et je n'y retomberai plus.

Je suis dans un hôpital anglais de Paris. Je ne dois pas vous cacher que je ne suis plus l'homme que vous voyez dans vos pensées. Vous souvenez-vous que vous m'avez dit pour me railler Vous êtes un de ces hommes que les femmes trouvent irrésistibles, vous dansez à la merveille et vous êtes un excellent joueur de tennis! Eh bien, je ne suis plus irrésistible.

C'est mon pied gauche...

Ah! que n'êtes-vous ici!

Mais personne ne peut voyager maintenant.

E.

Il reçut la réponse de Véra plus vite qu'il ne l'espérait.

Quand votre lettre m'est parvenue, j'étais dans une inquiétude telle que je crois avoir eu comme un pressentiment du malheur qui devait vous frapper. Aussi ai-je éprouvé un grand soulagement après avoir lu votre lettre. Vous vivrez! Et vous ne retournerez plus au front! Votre pied! Oui... c'est terrible. Mais toutes nos idées de ces choses-là sont bouleversées. Quand on voit tant de malheureux aveugles ou gravement mutilés... alors... alors...

Je me rends pourtant bien compte de ce que cela doit signifier pour vous! *C'est parce que je vous aime, que cela a si peu d'importance* pour moi.

J'irai le plus tôt possible à Paris. Lord Stanmore a remué ciel et terre pour m'aider à partir, puisqu'il s'agit de vous. Grâce à lui, je suis « affectée » à l'hôpital où vous êtes. C'est lui et ses journaux qui ont recueilli les fonds pour la création de cet hôpital.

Désormais, rien ne pourra plus m'arrêter. J'ai déjà perdu trop de temps...

VERA

Quand elle approcha de son lit, Erik reconnut son pas avant de la voir. Son émotion fut si grande qu'il dut détourner la tête et fermer les yeux.

Quand il les ouvrit, elle était penchée sur lui, retenant avec peine ses larmes.

Ni l'un ni l'autre ne pouvait parler.

— Dire que vous êtes vraiment là, ce n'est plus un rêve... — murmura-t-il.

Elle lui caressa le front avec douceur.

— Pauvre cher ami, comme votre visage est amaigri!

Ému, il saisit sa main, cette main qui lui caressait tendrement le front! De nouveau bouleversé, il dut fermer les yeux.

Son émotion calmée, il put la regarder. Elle lui paraissait changée dans son costume d'infirmière. Elle aussi avait maigri et ses yeux semblaient encore plus grands, plus profonds qu'autrefois. Il pouvait y lire tout ce qu'elle avait souffert pour lui.

— L'éclat de vos yeux est à moi, — dit-il, — Vous avez les yeux d'une femme qui a souffert pour l'homme qu'elle aime. Et cet homme c'est moi! — ajouta-t-il avec le sourire jeune et fier qu'elle lui connaissait.

— Dieu merci, vous n'avez pas perdu votre terrible orgueil d'autrefois... — dit-elle avec un sourire amoureux.

Dès qu'il fut sorti de l'hôpital, Erik loua une propriété à la campagne pour achever sa convalescence. Vera l'accompagna.

Un vieux domestique lui servait de « béquille ». Joe n'étant que très légèrement blessé avait dû rejoindre son régiment après quelques jours de traitement... Après des semaines de patients efforts, Erik parvint enfin à marcher sans appui étranger. On lui avait mis un pied artificiel dont il commençait à se servir sans trop de maladresse.

— Tu vois, — dit-il à Vera, le jour où ses progrès furent manifestes, — bientôt je redeviendrai le joueur de tennis!...

Elle avait aux yeux des larmes de joie.

Leur bonheur était infini. Le doute avait disparu. Chaque jour, ils se disaient : « Ceci est le miracle... c'est le bonheur éternel. »

La propriété était située à une trentaine de kilomètres au nord de Paris, sur le bord d'un fleuve.

C'était un ancien monastère, dont le parc était entouré d'un mur épais, couvert de lierre.

Quand les bruits du jour s'évanouissaient, on distinguait le sourd fracas des canons lointains. — La guerre battait son plein.

Depuis le début de la guerre Erik n'avait reçu aucune nouvelle de son père. Les communications avec l'île étaient incertaines et rares.

Lorsqu'enfin il reçut une lettre, il comprit qu'en effet plusieurs autres s'étaient perdues.

Son père lui écrivait :

Mon cher Erik, comme je te le disais dans ma dernière lettre, la santé de ta mère était allée s'affaiblissant graduellement. La guerre avait ruiné sa santé, abattu sa volonté, il nous était impossible de la décider à se nourrir suffisamment. C'était devenu chez elle une idée fixe de ne pas manger plus que « les malheureux fugitifs de la guerre, qui souffraient de la misère et de la faim ».

Elle est morte de faiblesse, sans souffrir d'aucune maladie définie.

Depuis qu'elle n'est plus, la maison me semble vide. Je me sens si seul. Et jamais une lettre de toi!

C'est très dur de te savoir dans cette effroyable guerre. Mais je comprends que tu te sois engagé. Ton grand-père a combattu comme volontaire en 1844 *dans la guerre du Slesvig.*

Mais le temps me paraît bien long. Je n'ai pas beaucoup à faire. Le café a subi une hausse considérable. Le sucre aussi. On gagne beaucoup d'argent. Mais les nègres deviennent paresseux, depuis qu'on leur a donné le droit de vote. Le droit de vote... aux nègres! Ils sont fous, en Europe! Je suis forcé de supporter ces noirs politicailleurs, car la main-d'œuvre blanche est impossible à trouver. La guerre absorbe tout.

Dans l'île, nous savons bien peu de chose sur ce qui se passe réellement. Est-il vrai que la France ait déjà demandé plusieurs fois la paix à l'Allemagne, et que l'Angleterre s'y oppose jusqu'à ce qu'elle ait mis la main sur la flotte allemande?

J'ai lu cela l'autre jour dans un journal brésilien; mais il y a beaucoup d'Allemands au Brésil. Que croire?

En tout cas, à travers les communiqués, on voit que les troupes françaises sont bien braves.

Rends-moi le service, dès que tu auras reçu cette lettre, de me raconter, en détail, tout ce que tu as vu et fait. Ecris ta lettre en deux exemplaires et envoie-les avec deux bateaux différents. Je suis très inquiet à ton sujet.

Tous mes vœux, mon cher fils.

Ton père.

H.

P. S. — *Je serais très heureux aussi d'avoir un exposé véridique de la marche de la guerre.*

Erik répondit aussitôt :

Mon cher père,

Comme c'est étrange!... Une nuit, j'avais rêvé que ma mère était morte. Aussi, quand j'ai reçu ta lettre, il m'a semblé que je savais déjà la triste nouvelle.

Peu avant la guerre, j'ai fait un voyage en Italie et là, pour la première fois, j'ai compris ma mère. Elle n'a pas pu supporter d'être arrachée du sol où elle était née et où elle avait fait ses rêves de jeune fille.

Je ne sens pas sa mort comme un cruel malheur. La mort n'est triste que si ceux qui meurent aimaient la vie. La guerre m'a rendu insensible. J'y ai vu trop de malheurs de ce genre. Sur une compagnie de deux cents hommes, une quarantaine seulement sont sortis indemnes de la retraite de septembre 1914, *et la plupart de ces survivants sont tombés à la bataille de la Marne. Et ils aimaient la vie! Les pauvres petits, ils s'y cramponnaient! Même les plus épouvantablement mutilés criaient qu'ils ne voulaient pas mourir.*

Enfin, parlons de moi, puisque tu t'inquiètes de mon sort. Je ne fais plus la guerre! J'ai été blessé au pied; je suis guéri, mais je ne serai plus soldat. Par ailleurs, je suis intact... Mais le moral a souffert. Ma haine pour la bête humaine s'est accrue, et maintenant que je l'ai vue déchaînée, j'éprouve une forte envie de lui mettre la camisole de force.

Qu'est-ce qui pourrait bien l'arrêter? Je ne le vois pas. Elle ira jusqu'au bout.

Mon dernier livre : la Haine, *n'a eu qu'un médiocre succès. La guerre l'a tué. Mes prédictions se sont vérifiées trop vite et mon livre s'est trouvé vieillir d'emblée. Au reste, aucun livre n'a d'importance pour le moment.*

Pour le moment, ceux qui pensent n'ont qu'à se taire. Il faut laisser la grande folie s'achever. Après, on verra!

Avant tout, ne t'inquiète plus pour moi, je suis hors de tout danger.

Je t'écrirai bientôt encore.

Ton Erik.

Peu de temps après la mort de sa mère, Erik recevait une lettre de Blom, le forestier, qui l'affecta profondément.

Il écrivait :

Je n'ai pas répondu à votre carte postale envoyée du front, bien que je vous en aie été très reconnaissant. Mais il m'a été impossible d'écrire. J'ai vécu des heures si terribles depuis. Il me semble que je n'ai plus rien à faire en ce monde. Je n'ai eu la force de confier mes peines à personne; de là mon silence. Maintenant, je sens subitement le besoin d'un ami à qui je puisse dire toute ma détresse; et il me semble que vous êtes le seul ami que j'aie. Je peux tout vous dire, n'est-ce pas? Et puis, j'ai du respect pour vous, vous qui vous êtes lancé avec courage dans cette bonne guerre où l'on peut glorieusement se faire sauter la cervelle quand on est las de vivre.

Mais, que j'ai de la peine à écrire ce dont je vais vous parler! J'ai éprouvé l'effroyable douleur... non, ce n'est pas le mot juste... il m'est arrivé cette chose folle, incompréhensible, qui me fait tordre les poings de rage... que dis-je? de rage?... non, qui me fait me jeter sur mon lit, sanglotant... cette chose épouvantable que Catherine s'est suicidée. Vous comprenez maintenant mon état.

Et pourquoi l'a-t-elle fait? Je perds la raison à me poser cette question.

Si seulement je savais la cause, je crois que cela me soulagerait un peu. Je n'avais rien remarqué de changé en elle. Je voyais bien qu'elle maigrissait. Quand je lui demandais pour-

quoi, elle souriait et disait que ce n'était rien. Oui, elle souriait! Est-ce moi qui l'ai rendu malheureuse? Pourquoi alors ne m'en a-t-elle rien dit? M'aurait-elle trompé? Mais avec qui? Elle montrait le même visage à tout le monde...

Si seulement elle m'avait trompé! S'il n'y avait que cela. Alors je ne serais pas responsable de sa mort. Je lui aurais pardonné. Oui, certes, je lui aurais pardonné, une fois ma colère calmée. Je vois maintenant que je ne puis pas vivre sans elle, moi. La maison est vide et me crie mon malheur.

Et puis, il y a les enfants. Elles ne vont pas bien.

Elles osent à peine me regarder. Je les ai toujours effrayées. J'étais le croquemitaine dont on les menaçait quand elles n'étaient pas sages. Et je les grondais quand elles faisaient du bruit. Mais si je les faisais pleurer, Catherine essuyait leurs petites joues mouillées de larmes.

Maintenant quand je leur parle, elles ont l'air toujours d'être prêtes à pleurer.

Puisqu'elles ne se plaisent pas auprès de moi, il faudra que je m'en sépare. Je les enverrai dans une école; et je serai forcé de continuer à vivre, car il faudra payer pour elles.

Pourquoi Catherine s'est-elle tuée? Comprenez-vous cela?... Vous qui avez une si grande expérience de ce monde, aviez-vous remarqué quoi que ce fût en elle? Me cachait-elle quelque chose? Ou bien, est-ce que je la rendais malheureuse? Aidez-moi.

Vous voyez avec quelle franchise je vous écris.

En finissant ma lettre, je me rends compte de mon égoïsme. Je ne parle que de moi! Je n'ai parlé ni de vous, ni de la guerre. Etes-vous bien portant? Peut-être ai-je aussi été égoïste avec Catherine.

Vous me ferez beaucoup de bien en me donnant de vos nouvelles.

Votre ami dévoué,

BLOM

Cette lettre causa à Erik un véritable chagrin. Ah, la vie idyllique dans la jolie maison du forestier, derrière la haie de roses sauvages, brisée, anéantie, parce que le hasard l'y avait conduit, lui.

Mais non, il n'y avait pas de hasard. Tout s'enchaînait.

Erik comprit pourquoi Catherine s'était donnée la mort.

Le rêve qu'il avait éveillé en elle l'avait trop profondément troublée. Elle rêvait qu'il l'aimait, et elle ne voulait pas être réveillée de son rêve.

Elle souriait, disait la lettre de Blom. Elle souriait à son rêve! Elle avait dû sourire en allant à la mort.

Les enfants, son mari, elle les avait sacrifiés sans pitié. Cruelle, elle se donnait tout entière à son rêve.

Baïna!... vous êtes des tarés... des insatiables... Vous désirez au lieu de remercier...

Erik lut et relut la lettre. Blom l'appelait au secours. Comment l'aider?

Après plusieurs jours d'hésitation, il répondit :

Cher et bon ami,

Que puis-je vous écrire? Les mots disent si peu de chose et je voudrais tant vous prouver l'affection que je ressens pour vous. Vous venir en aide? Croyez-moi, vous devez traverser cette chose affreuse seul pour avoir le dessus. Vous cherchez la cause de son acte de désespoir, votre âme tourmentée a soif de comprendre.

Réfléchissez! Votre désir à vous est maintenant de mourir aussi. Vous aviez rêvé de vivre heureux avec votre femme et vos enfants, et ce rêve a été brutalement anéanti.

Mais supposez qu'elle ait eu, elle aussi, un rêve, et que vous l'ayez détruit, non par un acte violent, mais par de petites déceptions quotidiennes. N'ayez pas de remords. Un homme ne peut jamais suffire au rêve d'une femme. Il écrase toujours ce qu'il y a de plus beau en elle : sa foi en l'impossible. Vous ne l'avez pas rendue malheureuse, — mais vous ne l'avez pas non plus rendue heureuse. Elle ne vous a pas trompé, mais elle ne vous a pas non plus ouvert son cœur.

Elle est belle au fond, cette révolte contre la vie,

Je ne vois pour vous qu'une seule consolation : celle que vous pleurez était digne de vos larmes.

Donnez-moi de vos nouvelles!

Votre ami,

E. B.

VII

Les rues étaient silencieuses, ce matin de novembre où les sirènes et le canon annoncèrent que l'armistice était conclu. On n'osait pas y croire. On se regardait ému, les larmes aux yeux. Le sanglant cauchemar était-il fini? Était-ce vraiment la victoire? Mais bientôt, cette émotion muette se transforma en une joie délirante.

Erik et Véra étaient venus à Paris dès qu'ils avaient connu la nouvelle de l'armistice. Emus, muets, ils se serraient contre les maisons en regardant la foule en délire.

« Ces masses bruyantes n'ont rien compris à la guerre », pensait Erik. Cette grossière joie n'est pas le dénouement d'une tragédie formidable. Une déception cruelle le glaça...

Il écrivit à lord Stanmore :

C'est donc la victoire! Enfin le voici atteint, le but que nous avons tous voulu, avec une volonté si inflexible et pour lequel nous avons versé notre sang! C'est bizarre, je n'éprouve aucune joie. Au contraire, je suis découragé, mon âme est profondément triste. Mon ardent désir de justice a reçu un coup trop brutal. Dès notre tendre enfance, on nous apprend à redouter ou à exiger la réalisation de la maxime : œil pour œil, dent pour dent. Je me sens frustré. J'aurais voulu, tambour battant, pénétrer en pays allemand. J'aurais voulu entendre des voix allemandes demander grâce. J'aurais voulu voir les Allemands trembler de terreur à la pensée qu'ils allaient expier leurs atrocités...

Mais on ne m'a donné aucune satisfaction. Pourquoi cette mollesse? A qui la faute?

C'est un désastre de ne pas avoir forcé le parti militaire à avouer au peuple allemand qu'il a été vaincu. Le peuple avait besoin de notre aide pour se débarrasser de ces pieuvres à tout jamais.

A qui la faute, je vous le demande?

Ah! ne souriez pas en vous disant : vraiment, il est trop jeune encore... Je ne veux pas croire que cette clémence inexplicable signifie de la part de quelqu'un de nos amis : plutôt ménager l'ennemi vaincu que de rendre un allié trop puissant.

Cela serait un peu trop tôt, me semble-t-il. Se dire que pour ce

résultat tant d'hommes se sont fait tuer? Avoir été à tel point imbécile! Non, laissez-nous un moment encore garder les pauvres restes de nos illusions.

— Quelle attitude avait la foule chez vous le jour de l'Armistice? Ici, c'était comme une foire de gens en délire.

Voici donc la guerre finie! La paix! Je la crains presque davantage.

Et vous? Si vous avez un moment, écrivez-moi vos pensées.

Votre E. B.

Lord Stanmore répondit :

Vous avez raison. La paix sera difficile, et vous qui avez si généreusement payé votre soif de justice, vous avez le droit, avant tant d'autres, de réclamer l'application de la loi du talion... instinct primordial chez nous tous. La raison, qui est une chose péniblement acquise, est souvent une pilule amère à avaler. Vous me demandez ce que je pense! Eh bien, je vais vous le dire : l'Angleterre s'est battue loyalement; pour son honneur et pour ses intérêts, elle devait gagner la guerre; elle a versé le meilleur de son sang. Le but est atteint .Nous voilà victorieux. Mais nous ne sommes pas des enfants qui jouent! Nous n'allons pas maintenant tirer le chapeau avec déférence devant nos Alliés en leur disant : Chers amis, veuillez donc prendre d'abord tout ce qui vous plaît, ensuite nous verrons ce qui restera pour nous. Ah non! Nous prenons ce qui nous convient à nous, et ce que nous pouvons raisonnablement convoiter... cela va sans dire*! La guerre finie, nous n'avons plus d'ennemis, ni d'amis particuliers. Est-ce-clair?*

Je vais vous dire mes pensées sur vous par la même occasion. Voici déjà plusieurs années que je vous suis. Votre personnalité et votre qualité d'intelligence me plaisent beaucoup. J'apprécie les services que peuvent rendre des hommes de votre sorte, mais de telles individualités sont rares. Aussi je fais les démarches nécessaires pour que vous soyez naturalisé anglais; il ne manque que votre consentement. Vous êtes neutre, vous avez combattu dans les rangs des Alliés, vous êtes un mutilé de la guerre : je n'aurai donc pas eu de peine à vous faire naturaliser.

Je veux vous avoir dans notre Parlement! *Si je vous présente comme candidat aux prochaines élections, avec la*

puissante publicité dont je dispose, vous serez élu... et vous serez mon homme! Nos idées sur la vie se ressemblent en beaucoup de points. Le reste viendra quand vous aurez pris un peu d'âge. J'espère que vous êtes assez sage pour accepter! C'est un grand avenir que je vous offre. Enfin, réfléchissez.

Et puis, écrivez-nous le livre sur la guerre; il n'a pas encore été écrit. Vous qui savez manier la plume et qui avez été au feu, vous êtes un des rares hommes qualifiés pour cette tâche.

Travaillez bien! Qui sait...? Avant la quarantaine vous serez peut-être Sir Erik.

Votre ami,

STANMORE

Erik riait, mais le sang lui monta aux joues. Membre du Parlement anglais! Une offre honorable, en effet! Bien entendu sous la férule de Lord Stanmore... mais aussi sous la protection de ses journaux! Certes, bien d'autres se seraient laissé tenter.

« Ah que Dieu me garde, pensait-il, de passer sous le laminoir de la politique. D'ailleurs il ne faut pas de convictions pour pouvoir y réussir... »

Gaîment, il montra la lettre à Véra.

Elle rit tout haut :

— Toi, au Parlement! Toi, l'enfant de la nature, qui dis partout tes vérités impertinentes! Combien de temps penses-tu qu'on te garderait là-dedans?... Mais sa proposition ne me surprend pas. Il m'a toujours chanté tes louanges en disant que tu aurais dû être Anglais « pour te faire mieux écouter dans le monde ». Il croit à tes dons.

Erik devint pensif.

Lord Stanmore voyait juste. Erik, étant Danois, sa voix n'avait aucune portée dans le monde. Comme citoyen anglais, ses paroles auraient de l'importance, et la naturalisation ne lui lierait nullement la langue. Mais, membre du Parlement, ne serait-il pas enchaîné?

Malgré lui, son imagination se mit à vagabonder.

Une satisfaction secrète, un chatouillement d'amour-propre le caressaient. D'autres que lui avaient donc foi dans ses dons! Au Parlement? Ah, si d'abord il y était... quelles victoires faciles il remporterait sur une majorité de médiocres!

Il regarda Véra et lui dit brusquement :

— Et si j'acceptais sa proposition?

Elle ouvrit de grands yeux, puis après un silence, elle prit sa tête entre ses mains :

— Erik, regarde-moi bien. Cet homme a empoisonné tes pensées; subitement, tu es devenu ambitieux. Toi, qui sais jusqu'à quel point un homme politique doit s'abaisser pour faire son chemin, te voilà tenté, toi aussi! (Elle embrassa son front). Non, non, il ne faut pas que ce soit! — Elle ajouta tout bas : « La déception serait trop grande pour que je puisse la supporter. »

Erik rougit. « Elle a raison », pensa-t-il avec confusion. Pendant une minute, il avait subi, lui aussi, la contagion humaine. Quelle honte! Il n'avait pas repoussé immédiatement et avec horreur l'idée de se plonger dans cette boue.

Il regarda Véra et des larmes lui vinrent aux yeux, tant il l'aimait. Véra! Quel être d'élite, quelle pureté dans ses pensées... la seule au-dessus des bassesses de ce monde!

Il lui baisa les mains et se força à sourire...

— Ne sois pas inquiète, ma chérie; j'ai dit cela pour plaisanter! Pas une minute, je n'ai eu l'idée d'accepter la proposition de Stanmore.

« Le cher garçon pensait Véra; c'est par tendresse pour moi qu'il veut dissimuler la tentation qu'il éprouve... » Puis elle sourit et dit : « Oh, je le savais bien! Je t'aime trop pour ne pas connaître toutes tes pensées. »

C'était la première fois qu'ils ne se disaient pas la vérité.

Erik répondit à lord Stanmore :

Non, je ne veux pas écrire le livre de la guerre. Personne ne peut le faire. Il faudrait cent volumes pour la dépeindre. Chaque front a eu sa guerre, et chaque pays a eu ses bouleversements intérieurs. Rien que la Russie! Qui pourrait déchiffrer cette énigme? Peut-être dans une cinquantaine d'années quand le bolchevisme et l'anarchie auront fait place à la réaction ou à une autre tyrannie.

Non, la Grande Guerre et ses conséquences ne peuvent pas être écrites. Elle restera comme un gouffre mystérieux de l'histoire. On enseignera aux enfants que tel jour il y eut une bataille

avec tant de morts et de blessés, et ce sera tout. Mais non, on ne parlera même pas des morts et des blessés! On l'appellera la guerre mondiale, et sa grandiose folie ne servira même pas d'avertissement.

Merci, cher ami, pour l'intérêt bienveillant que vous me portez; je vous en suis très reconnaissant. Mais je n'entrerai pas dans la mêlée politique. Je veux pouvoir dire librement ce que je pense.

La question de ma naturalisation anglaise m'intéresse, et je vous serai reconnaissant de pousser jusqu'au bout vos efforts. Comme sujet d'un petit pays neutre, on est lourdement handicapé à l'heure actuelle.

Si Keynes était né à Amager (une petite île près de Copenhague où l'on cultive d'excellents choux), son livre sur la Paix, habile et partial, au lieu d'être discuté, aurait été tiré à cent ou deux cents exemplaires, pour les originaux qui collectionnent les livres, même les plus inutiles.

Mais, moi aussi, je veux écrire la Paix *et je veux que mon livre soit vendu à des millions d'exemplaires! Il faut donc que ce soit un Anglais qui l'écrive.*

Encore merci!

Votre

E. B.

VIII

Erik commença son livre sur la paix par un chapitre intitulé : « La comédie mondiale à Versailles : la signature du traité. » Il y décrivait cet événement historique. Un cas curieux de suggestion collective : à l'heure où une foule de diplomates et d'hommes politiques saluait avec enthousiasme l'arrivée des Trois Césars, chacun savait déjà que la paix n'enfanterait que haines et misère!

La paix... Ce fut une nouvelle guerre : la bataille de l'or, le coup de poignard dans le dos des amis, les négociations secrètes entre ennemis d'hier. C'était la chasse aux butins et la négation du droit.

Et la haine des classes se développait en même temps que la haine entre les pays. Cette paix était pire que la guerre; la vie était plus pénible, la lutte plus acharnée. A bas les

gouvernements imprévoyants, les politiciens intéressés, les profiteurs impunis de la misère des autres! Toute la société était pourrie, et l'ordre social à refaire de fond en comble.

Erik mit dans son livre toute son âme, ses indignations, sa pitié, ses désillusions, ses menaces!... Mais son but de réformateur ne fut pas atteint. Il ne faisait que démolir, il ne savait pas reconstruire. Pourtant, il était sûr d'avoir écrit l'évangile des États; son livre ouvrirait les yeux du monde!

Il envoya le manuscrit à lord Stanmore, anxieux de connaître une opinion qu'il savait devoir être franche.

Le manuscrit lui fut retourné, accompagné de la lettre suivante :

Au nom du ciel, ne publiez pas ce livre; il compromettrait votre avenir. Vous vous feriez des ennemis partout! Que voulez-vous obtenir avec cet ouvrage enragé? Vous ne le dites même pas; vous vous contentez de distribuer, de tous les côtés, des critiques, des sarcasmes, des insultes.

Votre livre ne peut en aucune manière se comparer à celui de Keynes, car lui prend position. Il nous dit où, et avec qui il est. Certes son livre lui a créé des inimitiés, mais il lui a conquis aussi des amitiés. L'Allemagne ne peut que lui être reconnaissante, tandis que vous, vous voulez nous écraser tous. J'en suis consterné. Vous, avec votre cerveau solide, seriez-vous en train de devenir bolcheviste? Quelle folie vous a pris? Comme si la tyrannie monarchiste la plus rigoureuse n'était pas préférable à la peste russe d'un prolétariat hypocrite et cruel!

Ne croyez pas, parce que nous avons engagé de vagues négociations avec les Soviets, que nous ne les avons pas en exécration. Cette canaille est dangereuse! Nous devons lui faire espérer notre reconnaissance officielle, sans quoi elle se vengera en Perse et dans l'Inde, en y introduisant son virus et ses mensonges, là où une allumette peut faire tout flamber!

Je croyais, à parler franc, que vous compreniez tout cela. Evidemment, vous l'avez écrit dans votre livre, mais d'une façon très perfide.

Vous m'avez déçu et surpris. Je le répète, ne publiez pas ce livre!

Sincèrement à vous.

STANMORE

Erik répondit aussitôt :

Merci de votre franchise, qui m'a été très salutaire. Le livre doit paraître. Votre irritation me prouve qu'il fera de l'effet.

Vous, homme d'expérience qui connaissez si bien le fond des choses, tâchez donc, un instant, d'oublier votre parti, votre pays, et avouez que tout va mal! La misère morale et matérielle ne va-t-elle pas en grandissant? Y a-t-il en Europe un Etat heureux? un peuple heureux? une ville heureuse? ou, tout simplement, des hommes heureux? Je n'en connais pas. Je ne connais qu'une chose (et je n'ai cessé de le répéter) : c'est la haine parmi les hommes.

Oui, et mille fois oui, notre civilisation est pourrie. Est-elle trop jeune ou trop vieille? Je l'ignore; je sais seulement qu'elle est pourrie.

Mon cher lord, cela me fait de la peine de ne pas pouvoir suivre votre conseil, mais ce que j'ai écrit, je devais l'écrire.

Encore une fois merci pour votre bienveillance.

Erik trouva difficilement un éditeur. Il n'y avait aucune chance de succès pour son ouvrage, puisqu'il n'exaltait pas les uns aux dépens des autres. Personne n'avait intérêt à le soutenir. Un éditeur un peu communiste publia enfin son livre. Ce fut une déception. Il y eut dans les journaux de tous les partis une véritable conspiration du silence.

Erik connut ainsi le premier échec de sa vie. Le mur inébranlable de l'inertie s'était dressé devant lui. Cela le découragea profondément. Toutes ses pensées ferventes, son énergie, sa volonté de bien faire, tout cela était donc vain. Son rêve de se rendre utile au monde ne serait-il vraiment qu'un rêve?

Véra lui jetait des regards inquiets. Elle connaissait si bien son visage qu'elle pouvait y lire tout ce qui se passait en lui. Elle en souffrait.

« Il n'est plus à moi, pensait-elle. Pourquoi ne parle-t-il pas? Pourquoi ne veut-il pas partager sa déception avec moi? »

Un jour, après une longue promenade silencieuse où de nouveau il était absorbé par ses sombres pensées, elle rompit le silence :

— Tu m'oublies, Erik, — dit-elle, tout bas.

Il se tourna brusquement :

— T'oublier, toi!... — Et lui pressant tendrement la main, il ajouta : — toi qui es tout pour moi!

Avec tristesse, elle répondit :

— Je ne suis plus rien pour toi.

— Que veux-tu dire? — s'écria-t-il, — Toi, ma seule joie au monde!

— Je ne te donne plus de joie, Erik. Je ne lis dans tes yeux que ta grande déception. Mais, ils ne me voient plus, même si je suis à tes côtés.

Il hésita un moment, puis il dit vivement :

— Non, non, tu te trompes. Il n'y a que toi qui comptes dans ma vie. Mais il est vrai que la bassesse de notre société me cause une peine que tu ne peux pas calmer.

De nouveau, elle le regarda tristement :

— Parce que tu commences toi-même à être contaminé par le mal.

— Moi?... — dit-il stupéfait.

— Oui, tout ce que tu hais, tous les vices de ce monde que tu flagelles dans tes écrits, tout cela commence à avoir prise sur toi, à s'insinuer dans ton âme. Tu crois que tu es déçu, parce que ton intelligence est incapable d'arracher les hommes à leur méchant aveuglement, mais tu te mens à toi-même. C'est ton ambition qui est déçue, c'est ton désir de domination! Tu veux que les autres s'inclinent devant toi, et tu les hais comme des ennemis qui ne reconnaissent pas ta supériorité! Erik, regarde en toi-même! Tu es en danger. Je lis tant d'exaspération sur ton visage... et mon cœur en est lourd de tristesse!

Il lui serra violemment la main.

Puis, fermant les yeux comme s'il s'efforçait de voir en lui-même :

— Tu as raison! — murmura-t-il. — La peine que j'éprouve est pour moi-même, pas pour les autres...

Vivement, nerveusement, il ajouta :

— Mon Dieu, suis-je donc pareil à tous ceux que je méprise?

Il reprit la main de Véra : — De plus en plus, je t'aime, Véra. Il ne me reste qu'un idéal : toi! Tu es le seul être qui n'ait pas dans ses veines le poison des humains. Tu as tout fui : les louanges, l'ambition, même la satisfaction de ton art,

pour t'éloigner de la vanité vulgaire. Mais, moi, je suis tombé, tombé dans la boue. Aide-moi!

Les yeux de Véra exprimèrent tout son amour quand elle lui dit :

— Je donnerais ma vie pour te sauver...

Brusquement, il s'écria :

— Partons! Allons vivre loin d'ici, hors de cette fièvre malsaine, loin de la haine et des luttes! Une envie subite me vient de me replonger dans la Nature. Allons dans mon île. Il faut que je m'épure dans le silence des forêts vierges et sous le souffle de l'Océan! Viens avec moi là-bas! Veux-tu? L'Océan! le revoir... quel délice! Quel repos!

Exalté, il saisit Véra par le bras.

— Veux-tu vivre là avec moi? Ah! nous serons heureux. je te le jure...

— J'irai partout où tu voudras, — répondit-elle sans hésiter.

KAREN BRAMSON

(*A suivre.*)

PARMI LES LIVRES

Après trente années où le roman a été une analyse, une confidence, une inquiétude et la courbe sur le papier des plus légères oscillations sentimentales, il est naturel qu'il cherche de plus grands sujets. Or la peinture de notre temps, dans le grand style, ne tente guère nos contemporains, je ne sais pourquoi. On cite des œuvres, mais on ne voit point de courant s'établir. Au contraire, voici qu'un romancier, prenant ses modèles aux derniers temps du paganisme, trace sur le décor d'Alexandrie une fresque d'histoire. Il est vrai que ce romancier est un poète : M. Maurice Magre publie *Priscilla d'Alexandrie*.

Ce qui frappe d'abord, c'est l'extrême variété des données. Un esprit habile et vif tire de l'histoire des tableaux, des idées, des personnages sans nombre. Il est vrai que M. Magre a choisi avec art le temps et le livre. Les religions et les hérésies s'affrontent dans cette fin du IVe siècle, comme les races dans ce port d'Alexandrie. Longtemps persécuté, le christianisme triomphe à son tour. Par ce changement des rôles, la donnée des *Martyrs* se trouve renouvelée. La vierge dont le sang répandu nous émeut, ce n'est plus Cymodocée, c'est la païenne Hypatie.

La variété des religions fait celle des mœurs, des sentiments, des figures. Nous voici chez le vieux Diodore, chrétien riche, violent et pieux, au moment où une émeute de la populace païenne vient battre sa maison. Il se montre hardiment sur le seuil. Il est renversé et tué : « Les funérailles furent célébrées avec une extrême magnificence. Tous les monastères de l'Égypte y furent représentés. La nouvelle d'un nouveau martyr ayant pénétré dans les déserts où vivaient les solitaires, plusieurs de ceux-ci, sous leur chevelure hirsute et leur peau de bête, se mirent en marche pour assister à l'enterrement du pieux Diodore. Tout était terminé depuis plusieurs

jours qu'il s'en présentait encore aux portes de la ville, couverts de poussière et de boue. »

Pendant l'émeute, deux esclaves fidèles ont fait évader les petits enfants de Diodore, Marcus, qui est à demi idiot, et sa sœur Priscilla. Pour mettre les enfants à l'abri, ils les conduisent dans le faubourg de la Nécropole, et les cachent chez un embaumeur, dont la femme se prostitue. Priscilla ne se tient pas d'aller, sur la pointe du pied, à la lueur des étoiles, voir la chambre où les morts bourrés d'aromates dorment quarante jours dans l'eau de natron. Elle retrouve parmi eux une vieille dame qu'elle a connue, et qui, chrétienne, a voulu cependant que son corps fût préparé, selon les rites anciens, pour le voyage dans l'amanti. Elle est maintenant une forme noire, et pourtant c'est bien sa voix, murmurant encore les paroles accoutumées, qui a attiré Priscilla dans la chambre des morts. — D'autre part, Khepra, la prostituée, a mis entre les seins de la petite fille endormie un porte-bonheur, comme une pauvre femme de Rhacotis peut en imaginer, et l'enfant, dans son sommeil, en a senti la brûlure.

Ainsi Priscilla grandit sous des influences diverses. Nous ne faisons guère qu'entrevoir, dans un tableau pathétique, le fantôme encore vivant de sa mère. Nous savons qu'elle a trahi la foi conjugale, et que le vieux Diodore et l'archevêque Cyrille l'ont enfermée dans un des plus terribles entre les lieux de pénitence, le couvent de la soif, à trois étapes dans le désert. Elle a sans doute légué à sa fille ce tourment de vivre avec ardeur, qui se perpétue à travers les races. Mais voici qu'une influence plus décisive encore va s'exercer sur Priscilla. Un beau jour, elle déclare à Majorin, personnage squelettique, qui sert de précepteur aux deux enfants, qu'elle voudrait voir Hypatie, laquelle enseigne la philosophie au Musée.

Hypatie! Elle était pour les uns la gloire d'Alexandrie, pour les autres son opprobre. Jamais ni à Athènes ni à Rome une femme n'avait professé publiquement des enseignements philosophiques. C'était là une nouveauté sans exemple qui choquait l'opinion et l'exaltait en même temps. Sa grande beauté, l'austérité de sa vie et l'ostentation un peu théâtrale qu'elle mettait à faire valoir l'une et l'autre, ajoutaient encore à son prestige. Le préfet Oreste lui demandait conseil... Beaucoup l'avaient aimée, mais elle avait jusqu'à présent négligé l'amour.

Un jour la foule qui l'attendait après son cours dans la rue du Séma sépara Marcus et Priscilla de leur précepteur. Priscilla avait alors quinze ans. Un jeune homme bien fait lui dit : « Si c'est Hypathie que vous voulez voir, venez donc avec moi, je vous ferai faire sa connaissance. » Ce jeune homme se nommait Télamon. « Ses cheveux étaient partagés sur le front, et son visage aux traits réguliers était calme et beau. Il était vêtu avec recherche. Son chiton mauve était agrafé sur l'épaule par un bijou égyptien. Un manteau d'un mauve plus foncé était jeté sur son épaule et traînait derrière lui. Il avait dans l'allure quelque chose de négligent, d'aisé et de gai. » Il entraîna les enfants dans le gymnase bâti par son père près des ruines de l'Acropole macédonienne. Là quelques jeunes gens, amoureux de la Grèce, se retrouvaient au crépuscule, s'entretenaient de philosophie et s'exerçaient aux jeux. Là Priscilla vit avec étonnement Hypatie presque nue lancer le disque, courir avec une joie innocente, et disparaître dans le bain. Puis elle l'entendit qui disait : « Ce n'est que quand tu sauras les mathématiques et la philosophie que tu comprendras quelle volupté procurent le lancement du disque et l'eau froide sur la peau chaude. »

Voici maintenant un homme maigre, illuminé, qui explique les rêves : c'est Isidore de Gaza. Et voici Proclus, qui a été initié en Chaldée, et qui, enfant, a vu Minerve lui apparaître deux fois. M. Magre a fait de lui un charmant portrait :

> Le visage de Proclus reflétait l'enthousiasme. Il s'était consacré aux choses divines et il vivait dans une atmosphère de merveilleux que son imagination créait autour de lui. Il avait été admis à Babylone comme épopte aux mystères de la grande Hécate. Il communiquait par l'intuition avec les intelligences supérieures et les génies. Il pratiquait les lustrations en usage dans les mystères orphiques, il observait les jours fastes et néfastes comme les prêtres égyptiens, il se purifiait en l'honneur de Vesta, il jeûnait en l'honneur d'Astarté, il récitait à l'aurore et le soir des prières en l'honneur du Soleil. Toutes les formes d'adoration lui étaient familières, tous les rites lui étaient chers.

La plupart des personnages ont maintenant passé sous nos yeux, et l'exposition est achevée. Elle se conclut, dans le jardin même du gymnase, par un baiser que Télamon donne à Priscilla. Il reste maintenant à l'auteur à mettre cette foule

en mouvement. Il imagine qu'un chrétien, Hiéros, homme de mauvaises mœurs et professeur de théologie, a été assassiné dans les ruelles de Rhacotis; il est ramassé par un pauvre Juif nommé Amorraïm, homme juste et malchanceux, qui porte le corps à l'église Saint-Marc et s'enfuit. Or le gardien de l'église, nommé Pierre, a reconnu le bonnet carré et les larges manches, signes du costume juif. Il va conter l'aventure à l'évêque Cyrille. De celui-ci encore M. Magre a tracé le portrait d'une main rude :

L'évêque Cyrille mélangeait dans son âme la foi ardente, une médiocrité profonde et un goût illimité des richesses. Il était éloquent, car il ne faut pas beaucoup d'idées à l'orateur, et il enthousiasmait aisément parce qu'avec sa haute stature, sa longue barbe, ses yeux bleus à fleur de tête, il ressemblait à l'image qu'on se faisait des premiers apôtres du Christ. Il n'avait aucune sensualité, bien que d'un tempérament sanguin et à cause de cela il était ravagé par de subtiles tempêtes de colère où la violence de sa nature se donnait libre cours. Il haïssait avec force et il était sans pitié pour ceux qui ne pensaient pas comme lui. L'or exerçait sur lui un magnétisme physique dont il n'avait jamais pu être maître.

Cyrille saisit le prétexte. Trois cent soixante-dix ans plus tôt, les chrétiens avaient été chassés en masse d'Alexandrie, et ils s'étaient réfugiés dans le désert. Juste retour des choses! Ce sont les Juifs, meurtriers présumés de Hiéros, qui vont prendre le chemin de l'exil, et l'évêque compte mettre la main sur le trésor de Salomon, caché sous leurs maisons. Tandis que l'exécution se prépare, M. Magre, variant les tableaux avec un art de magicien, nous montre, sous le ciel calme, dans la paix d'un jardin au bord du lac Mareotis, trois personnages que nous ne connaissons pas encore. Le maître de la maison, Aurelius, est un homme jeune encore, mais qui, frappé sept ans plus tôt d'un chagrin mystérieux, s'est retiré là avec une seule esclave et n'a plus jamais franchi les limites de son jardin. Il s'est adonné à la philosophie. Ses deux visiteurs, Olympios et Soclès, sont des vieillards qui ont autrefois enseigné les sciences. Ils ont sauvé du désastre, au temps de Théodore, une partie des six cent mille rouleaux qui formaient la bibliothèque du Serapeum. Ils ont dû ensuite se cacher. Olympios croit posséder le pouvoir de s'élever dans les airs. Il a pris le goût de la vie ascétique, et, comme les anachorètes, il dort sous un abri de roseaux, nourri de légumes et de fruits.

Soclès revient d'un voyage dans le Sud, où il a découvert un étonnant secret. Les prêtres d'Ammon avaient tracé pour Alexandre un résumé de la science de l'univers, sur un papyrus que le héros portait dans un étui sur la poitrine, et qu'il porte encore dans son tombeau. Or la dépouille d'Alexandre repose dans une chapelle de marbre, à Alexandrie. Le mausolée a disparu dans un tremblement de terre, et l'église Saint-Marc le recouvre. Dans le même temps que l'évêque roule dans son esprit les moyens de saisir le trésor juif, les trois philosophes calculent ceux de dérober la sagesse universelle. Cette soif de la vérité va entraîner Aurelius plus loin encore; car quittant sa demeure paisible de lac Mareotis, il médite d'accomplir un voyage aux Indes.

Et maintenant que les faits et les passions sont en place, les destins n'ont plus qu'à s'accomplir. Leur déroulement remplit les deux derniers tiers du livre. La petite esclave arménienne d'Aurelius, Touta, ayant entendu que son maître souhaitait le papyrus attaché au cou de la momie d'Alexandre, se coule dans l'église Saint-Marc, l'horrible gardien Pierre ayant été séduit et éloigné. Elle pénètre dans les souterrains, et après un voyage dans ces ténèbres enchantées, elle atteint le cercueil de verre, inexprimablement bleu, où dort le héros. Mais Pierre l'a entendue, rejointe, et il l'abat d'un coup de bâton. Tout l'épisode est charmant comme le corps mince de Touta.

La destinée du petit Juif Amorraïm n'est pas moins surprenante. Car choisi par l'ethnarque le quatorzième jour du mois de Nizan pour célébrer les prières, il les récite au moment même où les chrétiens envahissent la synagogue. L'humble marchand boiteux et vêtu de haillons devient alors conducteur du peuple, et, le Livre entre les mains, s'avançant le premier, il marche en répétant d'une voix formidable : Écoute, Israël! L'Éternel notre Dieu, l'Éternel est un! Tous les exilés le suivent. Et comme ce jour-là la Thora prescrit aux Juifs de manger l'agneau debout, prêts aux voyages, et toute leur richesse dans leur ceinture, les chrétiens déçus ne trouvent ni or ni argent dans les maisons.

Le lendemain matin, la populace ameutée par l'évêque, et conduite par l'horrible gardien Pierre, assassine Hypatie. L'évêque a exigé que les enfants de Diodore soient au premier

rang; et c'est Priscilla qui lance la première pierre. Ce geste, au centre même de l'ouvrage, va en déterminer toute la suite. Après la mort d'Hypatie, Priscilla a beau s'abîmer dans la prière, d'affreuses obsessions l'assiègent. Des bras la saisissent, des lèvres lui donnent des baisers, elle reconnaît l'immonde Pierre, et un mendiant goîtreux qui a frappé Hypatie. Les prédications furieuses d'un moine achèvent de l'égarer. Ce moine, nommé Zosyme, prêche la douleur parfaite et volontaire, étroit chemin qui mène à Dieu : « Cherchez ce qui est odieux au corps, ce qui soulève l'esprit de dégoût, et efforcez-vous vers cet idéal de souffrance. » Et l'innocente Priscilla, abusée, va chercher le martyre de l'abjection. Nous la voyons s'embarquer pour Byzance et, avec une naïveté qui ne se dément point, se faire inscrire sur les registres d'un marchand de chair humaine, chez qui elle porte le nom de Fabrilla.

De cette étonnante aventure prend son origine le cycle nouveau des expiations. Déjà le mendiant qui a frappé Hypatie a été tué, d'un coup pareil à celui qu'il a porté. Voici qu'un soir l'immonde Pierre, devenu Logothète, reconnaît Priscilla dans la maison de Spartacus; quand il s'est endormi, elle le poignarde. Mais cette dernière épreuve termine la période de sa pénitence. Elle s'enfuit avec un marchand nommé Ibas, qui lui donne une maison à Corinthe. Et c'est là que nous retrouvons tous les personnages.

Piscilla s'est prise maintenant d'une admiraton éperdue pour cette Hypatie à qui elle a jeté naguère la première pierre de la lapidation. « Cet amour, constate Isidore de Gaza, lui a fait renier sa religion, a élevé son intelligence au point que la philosophie de Plotin lui est accessible et qu'elle peut en discuter avec nous. Il semble même que cet amour se soit reflété dans la plasticité de ses traits, puisque je crois distinguer parfois une certaine ressemblance entre Hypatie et Priscilla. » Et le sage philosophe explique raisonnablement ces faits épars. Il est probable que, dans une vie antérieure, Priscilla et Hypatie ont été deux sœurs, et se sont aimées tendrement. Mais il est advenu qu'Hypatie a donné un mauvais conseil à Priscilla. « Chaque tort reçoit sa peine dans une vie ou dans l'autre, et la pierre que lança Priscilla n'a été que le paiement d'une dette engendrée par un conseil imprudent

dans une vie précédente... La dette payée, l'amour antérieur réapparaît et c'est une sœur que Priscilla pleure sans le savoir. » — C'est la même doctrine qu'affirme aussi Proclus dans une page étrangement belle : « Tu me demandes, dit-il à Priscilla, pourquoi la déesse Némésis est toujours représentée avec une couronne de narcisses. Némésis n'est pas la vengeance. Némésis n'est pas la Justice. Elle est une loi de cause et d'effet. Le mal que l'on accomplit engendre inévitablement un mal semblable qui vous frappe. Mais quand on reçoit le châtiment d'une faute, on a toujours oublié la faute. Les narcisses dont le parfum a une puissance narcotique symbolisent cet oubli. »

A mesure que le livre approche de son terme, cet échange des personnes, cette confusion des vivants et des morts, ce prolongement de la vie dans d'autres vies, deviennent la forme du monde. Le jeune Télamon, qui avait aimé Hypatie, devient l'amant aimé de Priscilla; mais n'est-ce pas l'ancien amour qui se prolonge dans l'amour nouveau? N'est-ce pas, plus lointaine encore, une existence antérieure qui se reforme, contrainte par l'impérissable amour? L'évêque Cyrille meurt envoûté, après d'abominables souffrances. Aurelius, qui est le vrai père de Priscilla, après ce long voyage dans les Indes, revient mourir sur le seuil. Priscilla elle-même est atteinte à la tempe d'une pierre lancée par une petite fille. Le coup qu'elle avait donné lui est rendu. « Heureux, dit-elle, ceux qui paient leurs dettes dans cette existence! » Ainsi s'achève ce livre singulier et séduisant, tantôt éblouissant et tantôt attachant, errant entre la doctrine et l'aventure. L'univers y est plus souple, plus varié, plus profond qu'on ne le voit communément, et l'auteur, d'une navette adroite, a tendu des fils d'or dans une nuit pleine d'étoiles.

L'ouvrage de M. Kessel et de mademoiselle Iswolsky, les *Rois aveugles*, est aussi un essai de roman historique, mais contemporain. La formule est précise. Les auteurs ont tenté d'expliquer un fait surprenant de l'histoire présente en introduisant une donnée nouvelle, dont ils disposent comme romanciers et qui est la connaissance des âmes.

Je n'ose pas dire que l'idée soit entièrement nouvelle; le

modèle est présent à toutes les mémoires. Quand Tolstoï compose dans *Guerre et Paix* l'épopée de la Russie au temps d'Alexandre Ier, il ne travaille guère autrement. Mais, si le principe est connu, la forme est vraiment renouvelée. L'histoire a fourni le fait, qui est ici l'aventure de Raspoutine. Imaginez l'esquisse d'une grande fresque, où l'on verrait par places un portrait, un geste ébauché, un fond; voilà ce que fournissent les documents et les souvenirs. Il a fallu que les auteurs rejoignent, par un dessin inventé, ces fragments épars. Il a donc fallu mettre autour des personnages historiques, des personnages non historiques, mais vrais et vivants, témoins et acteurs, et qui, plus près de nous que les protagonistes, servent d'intermédiaires entre eux et nous. Telle est cette charmante Lise Donskaia, qui, étant allée chez Raspoutine pour demander la grâce de son frère, est saisie par ce vertige que donnent l'entourage et la personne même du *staretz*. Lise n'est évidemment là que pour nous faire comprendre les affinités de l'âme russe avec celle du moujik illuminé. Les auteurs la conduisent de scène en scène, et jusqu'aux plus risquées, mais en l'épargnant toujours. Il est impossible de prendre au sérieux son aventure. Elle est, dans un certain sens, le personnage principal, et elle joue en même temps un rôle de comparse. Ce déséquilibre gâte un peu le roman. L'illusion ne nous est pas permise. Nous savons à chaque moment que Lise Donskaia et Georges Doline, qu'elle aime et qui hait Raspoutine, sont des êtres de raison, des explications vivantes, des symboles, des êtres collectifs.

Au contraire, toutes les scènes où paraissent Raspoutine, la Vyroubova, l'Impératrice, Nicolas II sont étonnantes. Le thé chez le Staretz, le déjeuner au grand quartier, l'assassinat, sont des pages très fortes. Et pourtant, s'il faut l'avouer, la curiosité l'emporte, là encore, sur cet intérêt d'ordre différent qui est le plaisir de l'art. Devant une œuvre d'art, l'émotion que nous ressentons est une espèce de création. Dans le roman de Tolstoï, un Lévine, un prince André doivent la vie à chacun des lecteurs. Tous ceux qui ouvrent le livre, comme si l'auteur les instruisait miraculeusement en magie, font lever des pages ensorcelées ces fantômes, que chacun voit selon son propre caractère. Cette œuvre mystérieuse, qui est l'enchante-

ment de l'art, les lecteurs de M. Kessel, ne l'accompliront pas. Ils vivent dans un autre plan, qui est celui du quotidien et du réel. Ils lisent le livre comme on lit un article de grand reportage. L'agrément est très vif, mais il est d'un ordre un peu inférieur.

Ajoutez qu'il reste des doutes. Les auteurs ont-ils tout vu? Ont-ils tout su? Le roman, justement parce qu'il est un essai d'explication, donne une impression de clarté que les hommes les plus étroitement mêlés au drame ne reconnaîtraient peut-être point. Il y a dans l'histoire de la Russie pendant la guerre des dessous autrement ténébreux. Dans cette patrie des crimes de palais, qui peut affirmer qu'une révolution, pareille à celle qui devait détrôner Paul Ier, n'a pas été projetée? Il se pourrait que les auteurs aient passé, sans le voir, à côté d'un drame autrement tragique que celui qu'ils ont connu.

S'il faut tout dire, ce mélange du vrai et de la fiction, si adroitement que les auteurs les aient cousus, ne me paraît pas entièrement heureux. Le talent, dont l'ouvrage est rempli, eût fait, d'un roman plus homogène, une sorte de chef-d'œuvre. Ici les deux métaux soudés font des surfaces gauches et des lignes incertaines.

Dans l'*Europe galante*, M. Paul Morand est revenu à cet art du conte, où il excelle. L'ouvrage contient des pages charmantes, dont quelques-unes sont vraiment émouvantes et profondes. Telle est l'histoire de cet homme, qui, aimé de trois femmes, leur a paru à tel point différent qu'on ne peut le reconnaître dans les trois tableaux qu'elles font de lui. Cette confrontation des images avec le modèle, ou du présent avec le passé, ou du réel avec l'imaginaire, est un des procédés accoutumés de la pensée de M. Morand, et je crois qu'en démontant cette méthode, on découvrirait quelques-uns des rouages de son esprit. De ce petit livre, il y a peu de chose à dire. Il est agréable, en restant un peu incertain. Il faut goûter chacune de ces aventures, en regrettant parfois qu'il n'y ait pas plus de franchise dans le ton et dans l'art. Certains contes libertins sont touchés d'une main si timide, qu'ils ont un air de décence; quelle est cette réserve bourgeoise?

HENRY BIDOU

AFFAIRES D'ALLEMAGNE

La Société des Nations tient ce mois-ci sa session annuelle. Le grand événement de la saison devait être l'entrée de l'Allemagne dans la Société. Rien ne fait prévoir, au moment où ces lignes sont écrites, qu'il se produira. Tout permet au contraire de supposer que, à moins d'un de ces coups de théâtre où se complaisait jadis la diplomatie germanique, l'Allemagne préfère attendre. Les négociations ont traîné en longueur[1]. M. Stresemann sait très bien quels avantages moraux et matériels l'Allemagne pourrait tirer de son entrée dans la Société des Nations : elle retrouverait une place parmi les puissances; elle pourrait espérer des mandats coloniaux; elle serait en mesure d'intervenir dans toutes les affaires importantes. Mais elle ne peut entrer qu'à certaines conditions, qui sont d'ailleurs les conditions acceptées par toutes les nations; elle voulait un traitement spécial; ne l'obtenant, elle se réserve; elle tient compte des nécessités de sa politique intérieure; elle n'a peut-être pas d'idées très nettes sur ce qui est son intérêt, et craint de le compromettre; elle gagne du temps.

Les conversations qui ont eu lieu à Londres dans le courant d'août, entre M. Chamberlain et M. Briand, ont fait apparaître une fois de plus la bonne volonté qui anime les gouvernements anglais et français, et elles ont permis aussi de constater que les thèses du Foreign Office et du quai d'Orsay n'étaient pas encore identiques. La note française envoyée en réponse à la note allemande du 20 juillet laisse même un certain nombre de questions en suspens. Il y a des principes essentiels sur les-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er août 1925 : *les Négociations avec l'Allemagne.*

quels la France ne pouvait rien céder. Le pacte de garantie envisagé ne saurait, en aucun cas, impliquer une modification des traités existants, non plus que du régime d'occupation en Rhénanie, et de la démilitarisation définitive du Rhin; — l'Allemagne devra entrer dans la Société des Nations aux mêmes conditions que tous les autres peuples, quitte à faire valoir devant l'assemblée ses objections et remarques touchant ses obligations, comme membre de la Société; — si elle invoque l'article 19 du Covenant prévoyant un nouvel examen des traités, le Conseil sera seul juge de l'opportunité d'une acceptation ou d'un refus; — la France conserve tous les droits que lui confèrent les articles 42 à 44 du traité, relatifs à la démilitarisation du Rhin, dont la violation par l'Allemagne sera considérée comme un acte hostile; — la réponse française enfin démontre que la garantie donnée par la France aux traités d'arbitrage à conclure entre l'Allemagne et ses voisins de l'Est, n'est et ne peut devenir ni injuste, ni unilatérale.

A s'en tenir à un exposé de ce genre, on pourrait croire que la doctrine française est ferme et qu'il reste peu de place aux incertitudes. En réalité cependant quelques questions très importantes paraissent encore en litige. L'idée de faire entrer l'Allemagne à titre provisoire dans la Société des Nations, avant même que les clauses de désarmement aient été exécutées, est-elle abandonnée? L'interprétation des articles 42 et 44 du traité doit-elle aboutir à préciser des modalités d'application ou à affaiblir un des seuls instruments efficaces de sécurité que le traité nous ait donnés, puisque la garantie anglo-américaine promise en 1919 n'existe pas? Enfin et surtout, des questions difficiles n'ont pas été réglées, comme celle de la garantie française au traité d'arbitrage entre le Reich et ses voisins de l'Est. On ne peut pas dire encore qu'il y ait un programme commun franco-britannique. Si dans ces conditions s'ouvrait prématurément une conférence internationale, elle aurait peu de chance de donner des résultats satisfaisants et une fois de plus l'Allemagne essaierait de jouer du désaccord entre les Alliés. Il est même probable que des conversations directes entre la France et l'Allemagne seraient bien délicates, et que si l'Angleterre se contentait du rôle d'obser-

vateur, elle serait tentée ensuite de tenir celui d'arbitre et de faire prévaloir des solutions qui, quel que soit notre esprit de conciliation, soulèveraient nos objections. On s'explique que dans ces circonstances M. Stresemann, qui a d'ailleurs des difficultés avec les partis politiques, ne se hâte point.

L'Allemagne a une raison sérieuse de ne se décider qu'à son heure. C'est elle qui a pris l'initiative d'un pacte de garantie au mois de février. Par cette manœuvre, elle entend bien se réserver tous les avantages qu'elle pourra. Elle n'a pas été poussée par un désir subit d'améliorer le sort de l'Europe et de retrouver à Genève une place parmi les nations civilisées. Elle a cru le moment opportun d'obtenir par voie de négociations quelques améliorations immédiates à la situation qui résulte des traités, et la possibilité de beaucoup d'autres améliorations. Sur ce sujet, il y a sans doute des nuances dans la manière dont s'expriment les partis allemands : mais il y a un accord presque général sur les résultats souhaitables. Nous sommes instruits à cet égard par la presse allemande. Par une première série de négociations, qui ne seront que des négociations préliminaires, de façon que l'Allemagne garde entière sa liberté d'action, un premier objectif devra être atteint : l'affranchissement des obligations de désarmement et l'évacuation de Cologne. Après quoi l'Allemagne pourra négocier en égale avec ses partenaires. Alors commenceront les véritables négociations sur le pacte de sécurité. Mais, avant de conclure quoi que ce soit, l'Allemagne devra atteindre un deuxième objectif : l'évacuation de la rive gauche du Rhin et de la Sarre, ou tout au moins un allègement important de l'occupation. Sans cela, un pacte avec la France n'offrirait aucun intérêt pour l'Allemagne. Sur des questions comme celle de l'Alsace-Lorraine, on gardera autant que possible le silence : une affirmation trop nette des principes du parti sur ce point risquerait de compromettre l'ouvrage de la diplomatie. Ainsi le pacte de garantie n'est pour les nationalistes, comme d'ailleurs pour tous les Allemands, qu'un objet de marchandage. Il s'agit de céder le moins possible pour le plus cher possible. L'Allemagne a une excellente occasion d'arriver à ses fins immédiates sans sacrifier ses fins éloignées.

Il y a une autre raison qui rend l'Allemagne très circons-

pecte dans cette négociation. Elle s'est liée à la Russie jadis par le traité de Rapallo, et elle a le souci de concilier comme elle peut sa politique occidentale et sa politique orientale. On ne sait pas très exactement quelles sont présentement les idées de l'Allemagne à l'égard de la Russie. C'est, on s'en souvient, à la veille de la Conférence de Gênes, que l'existence du traité de Rapallo a été brusquement révélée. Depuis lors trois années ont passé et il est fort possible que l'Allemagne n'ait plus tout à fait la même conception de ses relations avec la Russie. Mais les Soviets veillent. La presse a récemment annoncé que, prochainement, une entrevue aurait lieu à Berlin entre Stresemann, Brockdorff-Rantzau, d'une part, et Krestinsky et Litvinof d'autre part. Une addition au traité de Rapallo aurait été préparée. On fixerait les conditions de la collaboration diplomatique entre l'Allemagne et la Russie pour le cas où l'Allemagne entrerait à la Société des Nations et signerait le pacte de garantie. Cette information s'accorde avec tout ce que l'on sait de la politique des Soviets, qui s'efforcent de retenir l'Allemagne de leur côté et de rompre la coalition que la Grande-Bretagne essaie de former contre eux. Le correspondant à Moscou de la *Gazette de Voss* a très bien défini cette politique. A Moscou, dit-il, « l'ennemi c'est aujourd'hui la Grande-Bretagne, qui, comme contrepoids à l'influence grandissante de la Russie en Asie, veut former en Europe un front unique contre les Soviets et se sert notamment à cet effet de la Société des Nations ».

La Russie cherche donc à empêcher la formation de ce front unique. Elle fait des avances à la France. Elle tâche même de s'entendre avec la Pologne. Mais elle s'intéresse surtout à ce que va faire l'Allemagne avec le pacte de garantie et la Société des Nations. A Moscou, le pacte de garantie est considéré comme un moyen d'amener l'Allemagne dans la sphère d'influence anglaise, de former le système du front unique contre les Soviets. On prétend y voir aussi un moyen d'isoler la France et de l'affaiblir militairement, de détruire le système d'alliances que la France s'est construit en Europe et de séparer la France de ses alliés de l'est, surtout de la Pologne et de la Tchéco-Slovaquie. La presse soviétique a averti la

France avec un zèle empressé et lui a signalé les dangers réels ou imaginaires que lui fait courir le pacte de garantie. Tandis que les avertissements à l'Allemagne, quoique très vifs, étaient de nature plus problématique et faisaient ressortir la nécessité d'une politique extérieure indépendante et du maintien de l'amitié germano-russe, les dangers que l'on signalait à la France étaient beaucoup plus concrets. On disait ouvertement que le pacte de garantie aurait pour conséquence immédiate de désarmer la France et de lui faire perdre sa position de puissance dirigeante sur le continent. A vrai dire, Moscou n'allait pas jusqu'à vouloir empêcher l'Allemagne d'entrer dans la Société des Nations. Les Soviets consentent à comprendre que le fait qu'un représentant allemand prenne part aux délibérations serait de la plus grande importance pour l'Allemagne. Ils reconnaissent qu'ils ne peuvent pas offrir de compensation à l'Allemagne en échange de son renoncement à la Société des Nations. Il semble qu'on cherche maintenant à faire échec d'une autre manière à la politique d'encerclement de l'Angleterre et à son instrument, la Société des Nations. L'attitude à l'égard de la Société des Nations se modifie lentement et aujourd'hui on prétend que jamais la Russie des Soviets ne s'est opposée à l'entrée de l'Allemagne. Il faudrait seulement qu'on fît au préalable certains changements à la structure de la Société des Nations. « On laisse paraître, dit le correspondant allemand, très lentement et très prudemment cette évolution. Elle forme le début d'une manœuvre politique, qui prend pour des faits accomplis l'entrée de l'Allemagne dans le pacte de garantie et la Société des Nations. »

Même en tenant compte de l'exagération des propos tenus en Russie et de l'intention de manœuvrer qu'a Moscou, il y a quelque chose à retenir de ces informations. Il est certain que l'Angleterre cherche à tourner vers l'Europe l'attention de l'Allemagne. Puissance asiatique, directement intéressée par la propagande bolcheviste et par les menaces de révolution orientale, l'Angleterre voudrait ramener l'Allemagne à la notion de la solidarité européenne. Elle ne considère pas aujourd'hui que l'Allemagne soit un danger pour elle. Elle voit au contraire dans la Russie bolcheviste une ennemie

contre laquelle il faut prendre des précautions. A Gênes M. Lloyd George avait tenté de faire rentrer la Russie elle-même dans la politique européenne. La Russie n'a donné que des déceptions à l'Angleterre. Le Cabinet britannique verrait avec faveur l'Allemagne s'intéresser au pacte rhénan, se déprendre des combinaisons avec les bolchevistes, et ainsi fixer sur la Vistule le front européen contre la révolution soviétique. L'Allemagne ne néglige rien de ces conditions favorables; elle conçoit que le pacte, auquel elle se sent conviée, et dont elle n'a pas pris sans doute l'initiative sans avoir consulté Londres, doit comporter pour elle des concessions qu'elle veut très larges et qu'elle poursuit méthodiquement.

Si l'on veut se faire une idée plus complète des vœux présents de l'Allemagne, il ne faut pas s'en tenir aux requêtes officiellement formulées; il faut considérer aussi la propagande, les projets d'avenir répandus dans la presse, dans les innombrables comités et dans les associations patriotiques. On sait en particulier quelle opiniâtre campagne mènent les Allemands, et surtout les socialistes et les démocrates, pour la Grande-Allemagne, c'est-à-dire, en attendant mieux, pour le rattachement de l'Autriche à l'Empire allemand. Leur propagande impérialiste exploite en particulier tous les embarras économiques de l'Autriche. Il s'est formé à Vienne un Comité économique de la collaboration germano-autrichienne qui a entrepris une enquête sur la question. Les résultats ont été publiés dans un mémoire dont les conclusions sont présentées comme les vœux des milieux économiques d'Autriche. Ces conclusions, bien entendu, sont que l'Autriche ne peut vivre séparée de l'Allemagne et que même une Confédération danubienne ne la rendrait pas viable. L'ancienne Autriche-Hongrie, y lit-on, formait un tout économique : non seulement elle a été divisée au moyen de barrières douanières, mais chaque État a visé à l'autonomie. Des industries entières ont été créées artificiellement dans les nouveaux États et les firmes autrichiennes ont été exclues des travaux des États. De la sorte même la suppression des barrières douanières et la formation d'une Confédération danubienne ne rendrait pas à l'industrie autrichienne ses marchés naturels. Il en est de même au point de vue financier. Le rôle de courtier

ne peut suffire à la finance viennoise. Vienne ne peut pas rester le centre financier de l'Europe Centrale, parce qu'on lui a enlevé ses bases de capitaux, et parce que chaque État de l'ancien Empire cherche à devenir un centre financier autonome. De même pour le commerce de gros, qui périclite depuis qu'il ne s'appuie plus sur l'industrie de tout l'Empire. Enfin à Vienne il s'était développé une industrie de luxe à laquelle manque aujourd'hui l'impulsion nécessaire. La cour, l'armée, la diplomatie, la bureaucratie, une bourgeoisie riche avaient créé une vieille tradition de culture qui disparaît, depuis que Vienne n'est plus la capitale d'un grand empire.

L'Autriche va donc en s'appauvrissant. Elle ne pourra redevenir prospère que si elle est incorporée de nouveau à un grand domaine économique. Mais à quel domaine économique? A une Confédération du Danube ou à l'Empire allemand? Une Confédération économique du Danube, avec abaissement des barrières douanières ne suffirait que dans un ensemble politico-économique. Cet ensemble ne peut être reformé avec les États de l'ancien empire autrichien. La seule solution possible, c'est donc l'annexion à l'Allemagne. Ce n'est que par ce moyen que l'Autriche pourrait retrouver un marché intérieur pour son industrie, et redevenir un centre financier et commerçant. Sans doute Vienne ne redeviendrait pas ce qu'elle était : la vieille ville impériale. Mais elle aurait une situation plus conforme aux conditions de notre époque et pleine d'avenir, elle deviendrait le *Hambourg de l'Est.* La raison économique exige donc le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne. « On craint, ajoute le *Berliner Tageblatt,* de renforcer le Reich par l'annexion. Comme si l'accroissement de la population du Reich allemand de 7 millions d'Autrichiens allemands, qui même sans annexion nous appartiennent et sont de notre côté, pouvait changer quoi que ce soit au profit ou au détriment de la France et de ses alliés slaves... En empêchant l'annexion politique, on ne peut pas supprimer le fait de la communauté populaire. En nous faisant don de l'annexion, on peut au contraire gagner la confiance et l'amitié du peuple allemand uni. Et cela vaut certainement mieux que toutes les alliances et tous les bataillons les plus fortement armés du monde. » Ainsi au nom de la paix, l'Alle-

magne réclame qu'on lui donne l'Autriche. Et le lendemain, au nom de la paix, que réclamera-t-elle encore?

Toutes les études qui ont été faites récemment sur l'Allemagne, elles sont nombreuses et fort remarquables, conduisent aux mêmes conclusions. Qu'on lise l'exposé fait au Sénat par le général Bourgeois; la communication de M. Eccard, sénateur du Bas-Rhin, reproduite par la *Revue politique et parlementaire*; les articles de M. Ambroise Got dans *le Mercure de France*; le livre très brillant de M. Jean de Granvilliers, *l'Allemagne comme je viens de la voir*; les études si complètes dues à M. E. Vermeil, professeur à l'Université de Strasbourg, sur *l'Allemagne contemporaine*; l'ouvrage si personnel et si émouvant de M. Ludovic Naudeau, *En écoutant parler les Allemands* : on arrive par des voies diverses à des impressions analogues. Par de grands efforts, même par des sacrifices durs, l'Allemagne est sortie de la crise terrible qui a suivi sa défaite : elle s'est débarrassée des communistes, elle a assaini sa monnaie, elle a restauré l'ordre, elle a travaillé, elle est redevenue nationaliste et militariste. Par l'acceptation du plan Dawes, par les négociations relatives à un pacte rhénan, par la préparation de son entrée dans la Société des Nations, elle cherche à reconquérir une position internationale. Sa population et sa confiance en elle lui donnent une force renouvelée. Qu'en fera-t-elle? M. Ludovic Naudeau écrit à la fin de son livre ces graves paroles : « Ou bien l'Allemagne admettra qu'elle est une nation comme les autres et qu'il lui faut reconnaître les principes du droit acceptés par le reste du monde blanc, et alors elle ne devra se tourner vers l'Europe que pour l'édifier par ses bonnes actions, ses intentions de solidarité... Ou bien emportée encore une fois par ce brutal orgueil qui a tous les caractères d'une maladie mentale collective, elle se tournera vers la forge enflammée où Siegfried forgera son glaive, et la civilisation européenne en mourra. » Il est visible que toute la politique des dirigeants franco-britanniques tend à donner à l'Allemagne le goût et le sens d'une juste politique européenne : mais tandis qu'ils travaillent à cette fin, ne pensent-ils pas à la catastrophe qu'ils précipiteraient si l'Allemagne décevait leur attente, et aux précautions nécessaires pour la conjurer?

ANDRÉ CHAUMEIX

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Journal intime, par **Pierre Loti.**

Pierre Loti avait coutume de tenir une sorte de journal où il consignait avec une certaine régularité ses impressions et ses souvenirs. De ce journal il a utilisé lui-même de nombreuses parties pour écrire ses romans. D'autres étaient demeurées inédites, que M. Samuel Viaud, le fils de Pierre Loti, nous fait connaître petit à petit. Après *Un jeune officier pauvre*, voici le *Journal intime* qui nous permet de suivre l'existence du romancier de juillet 78 à décembre 81. Ces trois années-là ont une importance exceptionnelle dans la vie de Loti. Ce sont celles où il acquiert la gloire, gloire qu'il pourra étendre par la suite, mais qui lui vint en somme dès ses débuts. C'était en 78 qu'avait paru *Aziyadé*. Pendant les années qui nous occupent, Loti écrit et publie *Rarahu* et le *Roman d'un spahi* (*Le Spahi* parut dans la *Nouvelle Revue* que dirigeait Juliette Adam, avant d'être édité par la maison Calmann-Lévy), pourtant il ne nous parle pas beaucoup de ses travaux dans son Journal et il se montre à peu près aussi réservé dans les lettres à ses amis que M. Samuel Viaud nous fait connaître. Et cela s'explique aisément. Les romans de Loti sont toujours des souvenirs plus ou moins « arrangés », ils n'impliquent pas cet effort de patiente création qui marque la composition d'un roman de Flaubert. En prenant ses notes au jour le jour, Loti a déjà fait le meilleur de son travail... Il n'a donc pas lieu de communiquer à ses correspondants ses hésitations sur telle scène, tel personnage. Il ne fait pas de romans d'idées... Au fait a-t-il même beaucoup d'idées? Il a une sensibilité admirable, et sait recréer littérairement et avec une étonnante intensité les sensations qu'il a vécues. C'est du très grand art, mais de l'art spontané, à l'éclosion duquel ne préside aucun dogme, aucun principe. Imagine-t-on Loti participant à une querelle littéraire? ou faisant de la critique?

De ce point de vue les lettres à Pouvillon que l'on trouvera dans ce volume sont significatives. Loti, qui lisait peu ou point, « tombe par hasard sur un numéro de l'*Illustration* qui contenait *Matines* », puis « sur deux vieux *Temps* qui enveloppaient je ne sais quoi ». Il y lit deux fragments de *Césette*. Décidément Pouvillon lui plait. Il lui écrit très spontanément pour lui dire sa sympathie. Ce qui le séduit dans ces passages de Pouvillon c'est « qu'il croit que c'est lui qui a pensé cela ». Et il le dit ailleurs d'un autre ouvrage... Toute sa critique se résume en ces termes. — Critérium défendable, si l'on veut, mais manquant un peu de souplesse...

Loti a été une sorte de voix de la nature devant la puissance de laquelle on ne peut que s'incliner. Il est très près des grands instincts primitifs : l'amour, la crainte ou plus simplement la pensée de la mort occupent constamment son esprit. Il dit lui-même à plusieurs reprises, dans ce *Journal intime*, qu'il y a en lui plusieurs êtres superposés, mais au centre est le vrai, le « sauvage », et entre tous ses amis Loti préfère « son frère Yves », parce que c'est un simple, et qu'ils peuvent parler tous deux « en sauvages ».

Dans la collection des vies amoureuses que l'on publiera dans quelque cinquante ans, Loti aura droit à une bonne place. L'amour a été la grande affaire de sa vie : il s'est enivré de joies et de désespoirs d'amour renouvelés. Le *Journal intime* débute par une série de lettres à Plumkett, de lettres délirantes d'enthousiasme, de lettres magniques sur une certaine dame « d'une beauté jamais vue ». « Tout mon passé est balayé par un orage inattendu qui monte sur ma tête », écrit Loti et l'on sent qu'il serait disposé à tout sacrifier pour prolonger cette merveilleuse ivresse. Puis, brusquement, l'aventure tourne court, Loti pense à autre chose et singulièrement à une petite dame de Brest qu'il va visiter parfois et c'en est fini, pour le volume, avec les grandes passions.

Les voyages, eux, ne cessent d'occuper l'esprit de l'écrivain : ce sont des déplacements qu'il fait en Atlantique, le long des côtes de France, sur la *Moselle*. Mers grises, pluies; escales dans des ports où Loti se déguise en matelot pour pouvoir circuler à son aise dans les rues, les cabarets... Il ne déteste pas se costumer et adopte la même tenue de matelot à Paris... pour assister à une représentation aux Français, pour rendre visite à Sarah Bernhardt, qu'il admire profondément, Sarah Bernhardt auprès de qui il trouve accroupi le compagnon familier, le squelette Lazare. Sur le *Friedland*, Loti accomplit un périple en Méditerranée; il s'arrête à Alger, à Bône, puis gagne l'Adriatique. Au Monténégro où il débarque, il loue des chevaux et pousse une pointe jusqu'à la frontière turque. Il veut fouler, ne fût-ce qu'une heure, cette terre d'Islam qui lui est chère. Entre ces divers voyages se placent des séjours à Toulon (où Loti écrit presque tout entier le *Roman d'un spahi*), à Rochefort dans la maison familiale, où ses tantes, sa mère attendent toujours ses lettres ou sa venue. De Rochefort il va faire une excursion dans la forêt qu'il aime, la fameuse forêt de la Roche-Courbon, dont nous parlerons tout à l'heure.

Des lettres à Alphonse Daudet, à Émile Pouvillon, au vieil ami Plumkett trouvent place dans ce livre dont elles ne rompent ni la continuité, ni l'unité. Ce sont autant de pages du *Journal intime* qui viennent tout naturellement reprendre place auprès de celles qui n'avaient pas été détachées, placées sous enveloppes.

Le livre est beau et puissant. Il contient tout Loti avec ses désespoirs, ses regrets, ses élans. C'est toujours cette grande force de poète,

contre laquelle on ne peut réagir, qui vous entraîne, une musique qui s'empare de vous, vous exalte... et vous simplifie...

Ames et décors romanesques, par **Gabriel Faure.**

M. Gabriel Faure a réuni là un certain nombre de souvenirs et d'études littéraires. L'une d'entre elles évoque la vie de Mallarmé à Tournon : vie misérable et difficile. Le poète, qui exerçait les fonctions de professeur d'anglais au collège de la ville, ne disposait que de dix-huit cents francs par an — son traitement — pour se nourrir, lui et les siens (sa femme, sa fille). Même avant la guerre c'était bien maigre... et l'attitude des élèves de Mallarmé n'était point faite pour adoucir l'amertume de cette situation. L'idée que leur professeur composait des vers mettait ces gamins en joie. Une poésie parue dans le *Parnasse contemporain* leur semblait particulièrement ridicule et, chaque jour, l'un d'entre eux écrivait à la craie sur le tableau noir ces mots, qui démontraient, à leurs yeux, le « maboulisme » de leur maître : « L'Azur! L'Azur! »... « Je suis hanté! » Pour se consoler de ces tribulations, Mallarmé passait une partie de ses nuits, absorbé dans son travail. La nuit d'Idumée est une nuit de Tournon. On comprend que M. Gabriel Faure, Tournonais convaincu, en soit fier.

Par contre Tournon a été récemment privée d'un de ses titres de gloire : l'Occitanienne de Chateaubriand n'est décidément point la marquise de Vichet, vivaraise, ainsi que l'avait cru M. Gabriel Faure, mais Léontine de Castelbajac (dont nous avons récemment analysé la correspondance). C'est là une désillusion que M. Gabriel Faure confesse avec beaucoup de bonne grâce...

On ne pourra passer sous silence dans les nombreux ouvrages sur Pierre Loti, qui ne manqueront pas d'éclore, la relation que M. Gabriel Faure nous donne d'une excursion accomplie par lui, en 1920, au château de la Roche-Courbon, en compagnie de Pierre Loti. Ce « château de la Belle au Bois Dormant », qu'une vaste forêt entoure de toutes parts, est située aux environs de Sainte-Porchaire. En le visitant avec Gabriel Faure, Pierre Loti témoigna d'une émotion d'autant plus vive que — déclara-t-il à son compagnon — une bonne partie de ses souvenirs d'enfance se trouvaient liés à ce domaine. Nous pouvons là-dessus confirmer personnellement le témoignage de M. Gabriel Faure, un de nos amis ayant bien voulu nous communiquer une série de lettres que lui adressa Pierre Loti à propos de ce château, à une époque où celui-ci était sur le point d'être mis en vente. Loti craignait beaucoup que cette vieille demeure, qui lui était chère, ne tombât entre les mains de marchands de biens.

« Je viens vous appeler au secours, écrivait-il. Je vous en supplie, vite, vite, battez le rappel parmi vos amis pour trouver quelqu'un qui ait envie d'acheter en Saintonge un *merveilleux domaine* : vieux

château, rochers, rivière enclavée, forêt de chênes séculaires, et vignoble de Cognac, etc. *C'est le lieu où sont mes plus chers souvenirs d'enfance* et, avant trois semaines, ce sera vendu à des spéculateurs qui vont tout morceler et déboiser. Aidez-moi à sauver cet adorable coin des mains des barbares, je vous en conjure... »

Dans une autre lettre Loti décrit avec enhousiasme ce château enchanté.

« Dans la forêt, qui a des siècles, il y a des avenues de deux à trois kilomètres de long. Une petite rivière traverse la propriété, entre des rochers creusés de profondes cavernes à stalactites; le long de cette rivière on dirait la forêt vierge. De toutes les fenêtres du château on n'aperçoit qu'un horizon de bois et de rochers, pas un village; cela n'est d'aucune époque et pourrait être préhistorique. Il y a de grands vignobles. La partie de la forêt, au sol jamais mouillé, qui est de chênes verts, est surtout un lieu délicieux l'hiver. »

Plus loin, sur les bâtiments eux-mêmes, nous lisons : « Il y a cour d'honneur, tour du guet, grands portails et immense terrasse à balustre de pierre, une des plus grandes qu'aucun château ait jamais possédées, dominant la rivière et les bois. »

Et à ces lettres Loti joignait force photographies dans l'espoir qu'elles permettraient à son ami de trouver l'amateur mécénisant, qui protégerait la Roche-Courbon, ses tours, sa belle terrasse et cette forêt de chênes verts à laquelle Loti fait allusion, à maintes reprises, dans son œuvre. On voit que l'attachement de Loti à la Roche-Courbon était sincère et que M. G. Faure ne l'a nullement exagéré.

Un Drame de famille, par **Marcelle Tinayre.**

Ce drame de famille qui a tenté le talent de madame Tinayre eût aisément fourni la matière d'un roman. Il a plu à l'auteur de se limiter à l'épisode la plus pathétique, celui où les passions, les faiblesses, les préjugés de la famille atteignant leur paroxysme, la catastrophe, depuis longtemps menaçante, se produit.

Madame La Peyrade, veuve du notaire de Montalbe-sur-Dronne en Périgord, est une vieille dame énergique, autoritaire, violente même, lorsqu'il s'agit de servir ces divinités exigeantes : l'honneur de la famille, l'argent de la famille. Dans l'administration de ses biens, dans ses rapports avec ses enfants, elle apporte les vertus d'un vieux militaire qui n'admet point que l'on transige avec la discipline.

On peut voir encore de tels bastions de la société de nos jours et M. Boylesve en a dépeint un beau modèle dans la *Becquée*. Mais madame Lapeyrade appartient à l'histoire : pour faire sa connaissance nous devons nous transporter en 1834.

Elle a deux fils, cette austère administratrice : un, son orgueil, est général, c'est un beau gaillard, fort en faveur auprès des princes;

l'autre — ô honte! — a épousé une modiste et mangé par avance sa part d'héritage. De celui-ci (Joseph) la mère ne sait d'ailleurs plus rien de précis depuis de nombreuses années. Il doit être employé dans les postes, quelque part en province.

Et voici le drame. Le général vient trouver sa mère et la supplie de lui faire don de la Chaubille, le domaine familial, le joyau de la modeste couronne bourgeoise des Lapeyrade. Si le général était propriétaire de la Chaubille, il pourrait épouser mademoiselle Y. qui lui plaît et qui a la faveur de madame Adélaïde, il deviendrait comte et pair, etc. Hésitations de la mère. Ce mariage ne lui convient pas absolument. Pourtant elle finit par céder et le général, ravi, repart dans sa berline, sous les yeux admiratifs de ses compatriotes... Quelques heures plus tard un misérable frappe à la porte de madame Lapeyrade, un meurt-de-faim hâve, dépenaillé. Vous avez deviné que c'est Joseph. Pour soigner sa femme, il a dérobé de l'argent dans la caisse dont il avait la garde. Il lui faut cinquante mille francs. Refus implacable de la mère. Le lendemain on trouve le cadavre de Joseph dans une carrière...

Qu'il y ait quelque chose d'un peu trop symétrique, d'un peu trop attendu dans ces deux visites : celle du fils malheureux succédant immédiatement à celle du fils fortuné, cela est possible, mais quel relief dans le portrait de madame Lapeyrade! C'est un personnage que l'on ne saurait oublier, et qui mériterait d'être placé dans le musée de l'humanité auprès de certains héros de Balzac.

Au *Drame de famille* est jointe une suite de contes excellents où apparaît tout l'art du grand écrivain qu'est Marcelle Tinayre, un art sobre, dépouillé de tout vain ornement, un art plutôt viril en somme.

Petit traité descriptif des courses de taureaux, par G. Hérelle.

Dans l'arène, tuer un taureau n'est rien, il faut le tuer selon certains rites, en observant certaines règles strictement établies. Ces rites, ces règles, M. Hérelle nous les révèle dans le curieux petit traité qu'il vient d'écrire. Après l'avoir lu, on commence à comprendre qu'aux yeux des *aficionados* la tauromachie passe pour un grand art. C'est un art, en tout cas, qui a ses traditions, ses illustrations, ses martyrs, ses fumistes, et qui a été si ardemment pratiqué, si minutieusement étudié, qu'il ne semble pas très aisé de le renouveler. Toutes les manières de tuer un taureau, l'*estoque* en main, semblent bien avoir été pratiquées et les matadors doivent se résigner à percer leur ennemi selon une quelconque méthode classique : sinon ils risquent les huées des véritables amateurs... et de dangereux coups de corne.

La course, elle-même, se divise, on le sait, en un prologue et trois actes.

Le prologue c'est le *paseo*, c'est-à-dire le défilé solennel de la quadrille. Suivent les trois actes du drame. 1° *le tercio de varas*, mot à mot : le tiers des lances. Les picadores travaillent à arrêter le taureau avec leurs lances. Les capeadores épuisent un peu sa fougue par leurs jeux de cape (la veronica, la navarra, etc.); 2° *le tercio de banderillas*, les toreros plantent six à huit paires de banderilles sur le « monstre » (c'est ainsi que M. Hérelle dénomme, un peu ironiquement sans doute, la malheureuse victime de toutes ces fantaisies); 3° *le tercio de muerte*; le grand favori de la foule, le matador idolâtré intervient. Il exécute d'abord quelques passes de *muleta* (c'est un bâton à l'extrémité duquel est fixé un carré de laine rouge), puis donne l'estocade finale; si le matador laisse venir le taureau à lui, c'est la *suerte de recibir*, s'il se précipite sur le taureau c'est la *suerte de volapie*. Chacune de ces suertes comporte bien entendu de nombreuses variantes, où le *primer espada* peut prouver son habileté et sa finesse.

Les préparatifs de la course sont tout aussi traditionnellement réglés que la course elle-même. M. Hérelle nous conduit parmi les troupeaux de taureaux sauvages, au milieu desquels on peut se promener sans trop de danger si l'on est bien vu des *cabestros*, grands bœufs très forts et aussi intelligents que possible, dont la fonction est de protéger les hommes. Il nous fait assister à de petites courses d'amateurs ou s'affrontent jeunes taureaux et jeunes toreros : ce sont les *capeas* qui ne comportent pas de mise à mort, les *becerradas*, les *novilladas*. Ainsi se forment les grands ténors de l'estoque, les chefs de quadrille, dont M. Hérelle nous décrit la vie aventureuse et glorieuse...

Ce curieux exposé est complété par de nombreuses pages tirées d'*Arènes sanglantes*, le célèbre roman tauromachique de Blasco Ibañez, dont les explications de M. Hérelle nous permettent d'apprécier toute l'exactitude technique.

Ce petit traité convertira-t-il ses lecteurs à la tauromanie ou les en détournera-t-il ? Nous ne saurions le dire, il les convaincra en tout cas de cette vérité : que si le taureau est toujours une victime, le torero devrait être en principe un savant.

Éloge de la bêtise, par **Louis Latzarus.**

En cette collection des éloges que nous avons déjà signalée, M. Latzarus n'a point choisi la plus mauvaise part en se chargeant de glorifier la bêtise. Lorsqu'on entreprend de la défendre, on ne se trouve point à court d'arguments et M. Latzarus n'a eu qu'à choisir parmi ceux que nous entendons chaque jour. « Les imbéciles seuls sont heureux », cela nous devons bien le croire puisque personne ne se plaint de son esprit et tout le monde de son infortune. « Les femmes, dispensatrices de bonheur, n'ont aucune sympathie pour les gens intelligents », de cela

non plus nous ne pouvons douter, puisque la voix publique, en nous révélant l'existence d'une belle madame X. ne manque jamais de nous informer aussitôt qu'elle aime un certain Y. dont la bêtise est indéniable. Et d'ailleurs, s'il parvient à constituer ménage, l'homme intelligent, affirme M. Latzarus, ne sort pas de sa géhenne : il s'aperçoit plus vite qu'un autre, en effet, que sa femme ou sa maîtresse le trompe. En affaire, en politique, l'intelligence ne sert à rien. Pour gagner de l'argent, affirme un grand banquier, mis en scène pour les besoins de la cause, il faut surtout de l'application, de l'assiduité. Pour séduire une assemblée, proclame un grand homme d'État, il faut avoir une voix agréable, du charme, etc... L'intelligence est superflue ou même nuisible. Nous ne nous ridiculiserons point en entreprenant de discuter les affirmations de M. Latzarus. Elles procèdent au fond de cette seule constatation : « Les hommes les plus aimés ne sont pas toujours les plus intelligents. La réussite et l'intelligence n'ont pas conclu une alliance perpétuelle. » Partant de là on peut se livrer à des variations infinies. L'essentiel est de s'en tirer avec esprit : M. Latzarus n'y a point failli, nous prouvant ainsi qu'il était du nombre de ces misérables qui n'ont point la chance d'être des crétins.

Raymonde Mangematin, par **Jean-Louis Vaudoyer.**

Le peintre André Cellieux vient passer ses vacances dans une pension de famille toute proche de Toulon. L'été et ses prétendues ardeurs en ont chassé la clientèle ordinaire. André est le seul pensionnaire... De sa chambre, dès le premier jour, il entend une voix de femme, une voix exquise qui le séduit et le trouble. C'est la voix de Raymonde Mangematin, fille de la propriétaire de la pension. André se hâte de descendre, pour faire la connaissance d'une aussi attirante personne. Déception! Raymonde est sans beauté, pire! presque laide. Si André avait commencé de la voir avant de l'entendre, il ne lui aurait pas accordé un regard de sympathie. Mais il y a cette voix inoubliable, émouvante; il est impossible qu'il n'y ait point dans le physique même de Raymonde quelque agrément qui ne démente pas cette voix! Oui décidément, en l'étudiant attentivement, on découvre en Raymonde un certain charme. Elle a surtout le mérite d'être facilement et profondément troublée par le moindre compliment; elle n'a pas l'habitude! André qui est désœuvré s'amuse de cette simplicité et prodigue des marques d'intérêt à la petite Raymonde. Il recueille assez vite le bénéfice de sa politesse... C'est une amoureuse novice mais remarquablement douée cette petite Mangematin! André est si agréablement surpris de ces bienheureuses facultés qu'il ne songe plus à remarquer la laideur de sa maîtresse. Il est vrai qu'il ne songe pas non plus à l'aimer... Quand il doit rentrer

à Paris, il la quitte sans trop de tristesse... Raymonde, elle, à du chagrin, un chagrin supportable vraisemblablement, puisqu'elle épouse quelques mois plus tard un nouvel hôte de la pension... Quand André apprendra que Raymonde a été infidèle à son souvenir, il s'attristera un instant, et sachant qu'il n'aura plus la petite Mange-matin, il sera tout près de croire qu'il en a été, qu'il en est encore épris.

Il y a dans ce roman une grâce et une finesse qui ne peuvent se dire. Le style est pour beaucoup dans notre plaisir : une suite de petites phrases rapides, légères. Chacune d'elles est d'une élégance parfaite... Maintes réflexions (prêtées à André) et des parenthèses — spirituelles fantaisies d'une pensée qui aime à vagabonder — indiquent que M. Vaudoyer s'est découvert quelque sympathie pour le monologue intérieur. Cela convient bien à son héros qui, loin de s'abandonner à ses sensations, les observe et les dirige avec une curiosité amoureuse. Cet André est un épicurien, que son caractère préserve des grandes émotions : il a de petits plaisirs, de petites joies, une fuyante sincérité. Un dilettante... Ces hommes-là, les romanciers les chérirent particulièrement au temps de Jean de Tinan. Mais on ne nie pas qu'il en subsiste des exemplaires vivants. Le plus curieux est que la douleur de Raymonde, lorsque André la quitte, nous ne pouvons pas la prendre au sérieux et pourtant la jeune fille est tout ardeur et spontanéité, elle n'est point, comme son amant, lassée, blasée... Peut-être y a-t-il trop de délicate souplesse dans le dessin de M. Vaudoyer, trop de jeux de lumière attirants dans ses tableaux, il ne peut nous donner que du plaisir.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

août. — Sous la présidence de M. Painlevé, une conférence étudie les moyens d'assurer le rendement maximum aux prestations en nature. — Entrevue de M. Briand avec le ministre des Affaires étrangères d'Esthonie.

— Abd-el-Krim n'a pas encore fait prendre communication des conditions franco-espagnoles de paix. — Une résolution de la Conférence des Ambassadeurs invite le Comité militaire interallié à faire évacuer Dusseldorf, Duisbourg et Ruhrort. — Extension de la grève des employés de banque. — Le secrétaire financier de la Trésorerie britannique déclare que les négociations franco-anglaises au sujet de la dette française seront reprises en temps voulu. — Le Sénat belge repousse le projet de loi accordant aux femmes le droit de vote pour les élections provinciales.

5. — M. Krassine déclare dans une interview que les pourparlers avec la Commission française des dettes sont sur le point d'aboutir; il proteste contre les accusations qui reprochent au gouvernement des soviets d'intervenir dans les affaires marocaines. — Le Syndicat national des instituteurs vote son affiliation à la C. G. T. et réclame la paix au Maroc. — La Chambre des Communes approuve la solution provisoire apportée par M. Baldwin à la crise minière.

7. — Interrogé au sujet de l'attaque de Soueïda, M. Briand déclare que le général Sarrail dispose de forces suffisantes.

8. — Le Conseil central de discipline des P. T. T. conclut à la révocation du secrétaire général de la Fédération unitaire des postiers pour injures au gouvernement et refus de rejoindre son poste. — Une dépêche du général Sarrail annonce que la tranquillité règne *de nouveau* dans le Djebel druse. — Violents incidents au Reichstag au cours de la discussion du projet de loi douanière.

9. — Une dépêche du général Sarrail relative à l'agression druse est communiquée à la presse ainsi que les conclusions du rapport du maréchal Pétain sur les affaires marocaines. — Suivant un bruit qui court à Berlin, un accord secret complétant le traité de Rapallo aurait été signé dans la seconde quinzaine de juin entre l'Allemagne et la Russie.

10. — D'après le rapport du général Sarrail, la situation est redevenue calme aux abords du Djebel druse. — Arrivée de M. Briand à Londres. — Un émissaire d'Abd-el-Krim aurait déclaré que le chef riffain n'entrera en négociations que si l'indépendance du Riff est préalablement reconnue. — Prise de contact entre la délégation belge et la commission américaine des dettes interalliées.

11. — Arrivée d'un envoyé spécial du général Sarrail, porteur du rapport relatif aux événements du Djebel druse. — L'accord entre M. Chamberlain et M. Briand au sujet de la réponse française à la note allemande relative au pacte de sécurité est complet, sauf sur quelques points de détail. — Célébration officielle de l'anniversaire de la Constitution de Weimar. — Les dockers de Tunis refusent de transporter des céréales destinées aux troupes qui combattent Abd-el-Krim et se mettent en grève.

12. — Le chiffre de nos pertes dans l'affaire du Djebel druse serait d'environ 800 tués, blessés ou disparus. — A propos de la grève des banques, le Conseil des ministres autorise M. Durafour à déposer un projet de loi sur la tentative obligatoire de conciliation. — L'accord complet est réalisé, à Londres, entre M. Chamberlain et M. Briand. — Les troupes françaises et espagnoles opérant en liaison chassent les Riffains du Djebel Sarsar. — Le Reichstag vote la loi douanière. — La délégation belge repousse les contre-propositions américaines pour le règlement de la dette belge. — Graves désordres à Tien-Tsin.

13. — Le Président du Conseil examine avec les représentants de l'Alsace et de la Lorraine au Parlement, le projet de constitution du comité consultatif des départements alsaciens et lorrains. — Une instruction du ministre des Finances rend complètement libre et dégagée de toutes formalités jusqu'au 1er janvier prochain l'importation en France des titres de toute nature. — Les négociations pour le règlement de la dette belge à Washington sont suspendues pour permettre aux délégués de consulter leur gouvernement. — Le gouvernement de l'Inde repousse le protocole de Genève.

14. — Le texte de la réponse française au Reich est communiqué à la Belgique, à l'Italie, à la Tchéco-Slovaquie et à la Pologne. — M. Henri Bergson quitte la présidence de la Commision de coopération intellectuelle de la S. D. N.

15. — Ouverture du Congrès socialiste : M. Varenne, gouverneur général de l'Indo-Chine, est exclu du parti.

16. — Le maréchal Lyautey approuve le plan d'opérations qui lui a été soumis par le général Naulin.

17. — La grève des employés de banque se poursuit sans qu'aucun symptôme de détente se manifeste. — Mort de M. Delory, député socialiste du Nord, et de Mlle Dick May, fondatrice de l'École des Hautes Études sociales. — Dans la région de Taza une importante opération militaire est engagée dans le but de réduire les tribus tsouls.

18. — Le maréchal Pétain confère avec le Président du Conseil et part pour le Maroc. — Clôture du Congrès socialiste : la motion Blum, qui se prononce contre toute politique de soutien au Cabinet Painlevé, pour l'appui à un ministère de la nuance Herriot, et repousse toute participation ministérielle, est votée par 2 210 voix contre 559. — L'accord pour le règlement de la dette belge est signé à Washington.

19. — Les opérations militaires se développent favorablement dans la région de Taza. — A Stockholm ouverture d'un congrès œcuménique réunissant les délégués des Églises réformées et orthodoxes.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4** fr. **50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table décennale (1905-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 114, avenue des Champs-Elysées, Paris.